

697 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2020

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION



**Covid-19,
autopsie d'une crise**

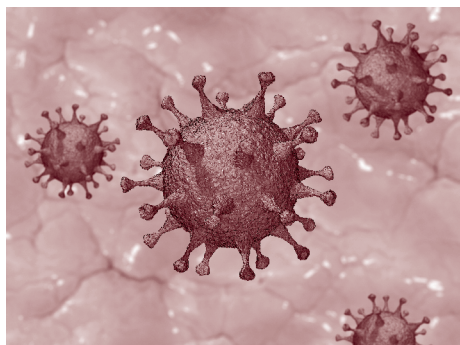


Illustration de la couverture

© Pete Linforth / Pixabay

Illustrations pleine page

p. 4 : © Fernando Zhiminaicela / Pixabay

p. 62 : *Pisseur à droite VD 43*, par Jean Dubuffet (1901-1985),
27 août 1961, encre de Chine sur papier

© Musée des Arts décoratifs (MAD), Paris

photo pour la Suisse © 2020, ProLitteris, Zurich

p. 72 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Paul Éluard, « Couvre-feu », in *Poésie et vérité*.

Ce poème a été composé en 1942, durant l'occupation
de la France par l'Allemagne

Texte choisi par Claudine Mussawir

Erratum

Le poème *Prière pour que les autres aient le bonheur*,
publié en dos de couverture de notre édition 696, est de Francis Jammes,
et non James, comme il a été malencontreusement écrit.

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal: Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–
Europe: Frs 60.–
Autres pays: Frs 65.–
Abonnement de soutien: Frs 80.–
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

Un vaccin contre l'indifférence par Lucienne Bittar 3

COVID-19

BIBLE

Un signe venu de Dieu ? par Philippe Lefebvre op 5

SPIRITUALITÉ

Un temps de présence par Étienne Grieu sj 9

Le terreau de la fraternité par Sabine Protais 13

SOCIÉTÉ

Le silencieux virus de la xénophobie par Myriam Bettens 17

POLITIQUE

L'Europe entre danger mortel et nouveau départ
par Martin Maier sj 21

Quelle autonomie agro-alimentaire ? par René Longet 25

ÉCONOMIE

Une crise structurelle par Étienne Perrot sj 29

Une parenthèse dans le darwinisme néolibéral
par Jean-Marie Brandt 33

REGARD

Une pensée unidirectionnelle, entretien avec
Jean-Dominique Michel par Lucienne Bittar 37

ENVIRONNEMENT

L'éveil des consciences par Kevin Despond 41

PHILOSOPHIE

Sous le regard de Nietzsche par Luc Ruedin sj 46

RELIGIONS

Le numérique, outil de combat par David Douyère 51

ÉGLISE

Le sacerdoce de tous par François-Xavier Amherdt 54

Institution et communauté à l'épreuve
en Hongrie et au Québec par Attila Jakab 58

CULTURE

EXPOSITION

Jean Dubuffet la fabrique de l'œuvre
par Geneviève Nevejan 63

REGARD

Nouvelles cartes par Eugène 66

CINÉMA

Markus Imhoof et l'accueil de l'exilé par Patrick Bittar 69

LIVRES OUVERTS 73

Traversée du désert

40 ans de désert pour Moïse et le peuple hébreu

Une quarantaine en 2020 imposée par la pandémie de la Covid 19

Une expulsion à *grande puissance et à main forte* (Ex 32,11)

qui irrite la santé la solidarité

Désert de nos confinements de notre solitude

Panique des rayons vides Le surplus a disparu

La manne du quotidien est la nourriture de l'éternel présent

L'information est déferlante bouillonnante hurlante

jusqu'à l'écœurement des rumeurs folles des *fake news*

Désenchantement murmures récriminations

troublent l'esprit en bouillons d'émotions

Soutiens d'hommes et de femmes jusqu'à l'épuisement

Mais les favelas nous crient... Mourir de faim ou mourir de la Covid 19 ?

N'ayez pas peur! Tenez bon! (Ex 14, 13)

Il y a des passages qui ont couleur de mort et d'autres d'espérance

Sortir vers *le pays de lait et de miel* (Ex 33, 3) n'est-il pas une utopie ?

On s'est si longtemps *prosternés devant le veau d'or* (Ex 32, 8) !

Réintégrer la caravane humaine en partageant sa déshérence son espérance

Emporter dans sa sacoche une bouffée de désert pour ne pas oublier

Déposer la valise de son exil et retrouver le geste qui accueille

Rouvrir la faim la soif de nos rencontres

Faire du présent une force sans cesse renouvelée

pour aller de l'avant à chaque instant

Au palimpseste de nos souffrances ne laisser que des traces d'amour

filets de lumière pollens d'or des teintes du désert

RECOUDRE LE PARADIS (Gabriel Ringlet)

Résistons et inventons un monde viable pour tous

N'oublions pas le pauvre et le réfugié sur le bord de la route

Éditorial

Un vaccin contre l'indifférence

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

À n'en pas douter, l'irruption de la Covid-19 sera consignée comme un moment marquant de l'Histoire. Non pas tant sur le plan sanitaire, comme énième super épidémie sévissant dans le monde, mais en tant que révélateur des dysfonctionnements et forces de nos systèmes et, peut-être, comme moteur de changements marquants.

La crise ébranle toutes les économies du monde, au diapason d'une logique globalisée et inégalitaire déjà bien rodée. Dans un cocktail novateur, elle remet aussi au premier plan le rôle des États. Malgré les défiances courantes contre les décideurs politiques, les populations dans leur ensemble suivent les injonctions gouvernementales, même quand celles-ci restreignent leurs libertés, voire paraissent incohérentes. Ce retour en force de l'État régalién, chargé d'orchestrer la riposte et de veiller à l'application des mesures, s'accompagne en même temps de celui de l'État-Providence, qui se porte au secours de ses citoyens et entreprises à coups

de sommes astronomiques. En Suisse, ce sont 71 milliards de francs qui ont été engagés jusque-là par la Confédération pour amortir le choc.

Mais si la pandémie a remis le pouvoir étatique à l'honneur, elle a aussi rappelé de manière magistrale qu'il ne peut y avoir de bonne gouvernance à long terme sans l'implication volontaire de chacun, et donc sans une bonne compréhension des enjeux. Or les interrogations depuis le début de la crise sont légion, comme le montre ce numéro, allant du prix de la vie et des relations humaines à notre sens de la justice et de la solidarité, en passant par l'idée que nous nous faisons de l'Église et de notre responsabilité à l'égard de la création... De quoi donner le tournis.

Pour ne pas être emportés par ce tourbillon, autant viser le domaine du possible. Privilège de la démocratie directe, nous voterons le 29 novembre 2020 sur l'initiative *Entreprises responsables*, qui vise à contraindre les multinationales ayant un siège en Suisse à répondre des violations des droits humains et des dommages environnementaux dans lesquels elles sont impliquées à l'étranger. Cette opportunité à mettre plus d'éthique dans le monde des affaires est à saisir, car la première secousse passée et la crise de la Covid-19 s'installant, les habituels replis dans nos zones de confort risquent bien - et c'est déjà un peu le cas - de refaire surface.

Gageons que *Tous frères*, la nouvelle encyclique du pape François, signée le 3 octobre à Assise en l'honneur de saint François, protecteur de l'écologie et des plus fragiles, agira dans ce contexte comme une heureuse piqûre de rappel à la solidarité. ■

A man in profile, looking out a window. Outside the window, a large, detailed illustration of a coronavirus particle is visible, with its characteristic spiky surface. The background outside the window is blurred, showing architectural elements like a dome. The image has a sepia or reddish tint.

COVID-19

Bible

Un signe venu de Dieu ?

Philippe Lefebvre op, Fribourg
exégète

Certains n'hésitent pas à voir dans la pandémie un signe de Dieu, venu nous avertir que nous allons trop loin. Mais qu'est-ce qui fait signe, qui le valide ? Et signe de quoi et à qui ? N'est-ce pas simplement un événement que l'on peut lire de manières différentes ou ne pas lire du tout ? Et d'où survient le signe ? Qui est son instigateur ? Toutes ces questions sont posées ou apparaissent dans la Bible.

Bibliste et docteur
ès lettres, Philippe
Lefebvre est
professeur en
Ancien Testament à
l'Université de
Fribourg. Il dirige la
collection « Lectio
divina » aux éditions
du Cerf. Dernier
ouvrage en date :
*Propos intempestifs
de la Bible sur la
famille* (Paris, Cerf
2016, 192 p.).

En Matthieu (12,38), « des scribes et des pharisiens » demandent à Jésus de « donner un signe », comme cela arrive plusieurs fois dans les évangiles. Leur intervention suit l'étonnant épisode de la guérison par Jésus d'un homme aveugle et muet, qui désormais voit et parle. Ce miracle vient d'ailleurs à la suite de bien d'autres depuis le chapitre 8, après les premiers enseignements. C'est à ce Jésus qui ouvre les yeux des aveugles, qui apaise une tempête, qui guérit les malades et chasse les démons que ces notables viennent demander un signe ! Il leur faut une preuve pour authentifier les nombreuses merveil-

les - des signes éclatants - que Jésus a faites. Si l'on continue selon cette même logique, il faudra aussi un signe pour valider le signe que Jésus pourrait donner, et ainsi de suite.

Jésus accède alors à la demande de ses interlocuteurs en évoquant le signe de Jonas à venir : « tout comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre » (Mt 12,40). Mais ce signe est étrange, énigmatique, or l'énigme dans la Bible appelle ceux qui la reçoivent à entrer dans un questionnement plus profond, à se sentir concernés par ce qui les interroge, plutôt que de chercher des réponses extérieures à eux.

Le signe de Jonas

Le signe de Jonas fait référence à un livret de l'Ancien Testament placé sous le nom de ce prophète. Le renvoi par Jésus à ce texte dense et intrigant éclaire quelque peu sa pensée concernant les signes. C'est comme s'il disait à ceux qui l'interrogent : « Vous cherchez à consommer du signe ; moi je vous renvoie à une Parole qui vient de loin, qu'il faut entendre longuement, avec laquelle il vous faut discuter. »

Jonas, qui fut trois jours dans le ventre du poisson en pleine mer, annonce, dit Jésus, le *triduum* qu'il passera lui-même au cœur de la terre (Mt 12,39-40). Soit ! Mais il n'en est pas encore là et personne ne peut donc vraiment comprendre ce qu'il veut dire. Et puis, ce Jonas, quel étrange personnage ! Envoyé par Dieu à Ninive, la grande cité de l'est (en Irak aujourd'hui), il s'embarque pour traverser la Méditerranée ... vers l'ouest. Jeté par-dessus bord et pris en charge par un « poisson-taxi » mandaté par Dieu, Jonas est remis sur la route qu'il devait

Bible

Un signe venu de Dieu ?

Jonas et la baleine,
relief d'une porte
de la basilique de
l'Annonciation,
Nazareth
© Philippe Lissac /
Godong

emprunter. Puis, quand il voit que sa prédication à Ninive opère immédiatement la conversion des Ninivites, il se met en colère contre un Dieu trop compatissant à l'égard de ces étrangers...

Bref, Jonas renvoie sans doute à la mise au tombeau à venir de Jésus, mais il incarne aussi une attitude

courante : la fuite loin de la mission à accomplir, l'exaspération devant sa propre mission quand elle marche trop bien et sauve des gens dont on se sent étrangers, mais aussi l'oubli des signes qui sont donnés. Jonas est resté trois jours dans la baleine, puis il doit parcourir en prêchant la ville de Ninive, si grande qu'il faut trois jours pour la traverser. Or, au bout d'une seule journée, la prédication commencée porte ses fruits. Tout le monde se convertit au Dieu qu'annonce Jonas.

Quand Jésus évoque les trois jours et le signe que Jonas peut devenir, il renvoie aussi à ce *triduum* qui n'a même pas eu le temps de se dérouler tant l'écoute et l'acquiescement des Ninivites furent rapides. Ils n'eurent besoin d'aucun signe particulier : la parole venue de Dieu toucha et transforma ces païens que les remous de l'histoire avaient souvent opposés à Israël.

Le « signe de Jonas » présente donc la réalité du signe d'une tout autre façon que celle revendiquée par les scribes et les pharisiens. Ces derniers s'arrogent le droit de réclamer un signe, signe qui doit à leurs yeux confirmer ou non la crédibilité de Jésus qui est venu semer le trouble dans leur petit monde. Bien au contraire, selon Jésus, le signe fait irruption pour changer le monde et il ne peut être prescrit ni imposé par des humains.

De Jonas à Pierre

Le signe de Jonas ressurgit bientôt dans le même évangile : pharisiens et sadducéens cette fois s'accordent pour demander à Jésus « un signe venu du ciel ». Après des considérations météorologiques, Jésus les renvoie une fois de plus, sans autre discussion, au signe de Jonas (Mt 16, 1-4).



Quelques versets plus loin, on assiste à la célèbre scène de la confession de Pierre. Jésus demande ce que les gens disent de lui, puis il interroge ses disciples. Pierre alors le reconnaît pour la première fois comme «le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Mt 16,16). Jésus s'adresse en retour à Pierre, lui annonçant qu'il est la pierre sur laquelle il bâtira son Église, et il continue en expliquant ce qu'est un messie: un homme qui souffrira, mourra et s'éveillera le troisième jour (Mt 16,21). Pierre le prend alors immédiatement à partie et l'empêche d'aller son chemin vers Jérusalem où tout cela doit arriver. Jésus, on s'en souvient, remet vigoureusement Pierre à sa place: «Passe derrière moi, Satan», alors même que quelques minutes auparavant (Mt 16,17) il lui disait: «Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas» (*Bariona*).

On peut entendre là un écho de notre Jonas et de son signe dont Jésus venait de parler: Simon, surnommé «Pierre», est aussi appelé «fils de Jonas», ce Jonas qui prenait un tout autre chemin que celui sur lequel Dieu l'envoyait. Notre Pierre qui voudrait empêcher Jésus d'aller à Jérusalem n'est-il pas dans la lignée de ce prophète récalcitrant qui détourne les voies du Seigneur? Au moment où Jésus honore Simon Pierre à qui le Père a révélé qui était Jésus, il le met devant un choix: Pierre sera-t-il un fils de Jonas en essayant d'éviter le chemin que Dieu ouvre ou bien sera-t-il *fils de Jonas* en acceptant la mission du Christ, en plongeant avec lui, le temps d'un *triduum*, pour ressusciter avec lui?

Des rencontres avec Dieu

Ces textes évangéliques viennent dans la continuité d'une longue méditation biblique. Dès les premiers versets de la Bible, Dieu est présenté comme le grand donateur de signes. Au quatrième jour de la création, il

s'apprête à créer les astres du ciel et en annonce la finalité: «Qu'ils servent de signes pour marquer les rencontres, les jours et les années» (Gn 1,14). Le mot signe (*'ôt*), qui reviendra souvent dans la Bible, apparaît ici pour la première fois. Le Soleil et la Lune, les étoiles aussi, signaleront donc les rencontres (*mo'éd*), un terme qui désigne les fêtes religieuses qui jalonnent l'année, depuis le *shabbat* hebdomadaire jusqu'aux festivités qui durent plusieurs jours - comme Pâques ou Pentecôte.

C'est là un sens fondamental du terme *'ôt* dans toute l'Écriture: ce qui est essentiellement à signifier, c'est la rencontre avec Dieu. Lors de ces rencontres, Dieu parle, explique, reçoit aussi les prières, les offrandes, les demandes de son peuple. Ce qui est vrai pour le cours des astres, marquant les intangibles rendez-vous liturgiques, est vrai aussi en de multiples autres occasions où Dieu fait signe et invite à le trouver.

Quand Moïse, conduisant le troupeau de son beau-père, s'avance dans la montagne et voit un buisson qui brûle sans se consumer, il comprend vite qu'il s'agit là d'un signal de la présence d'un Dieu qui désire lui parler (Ex 3,1-6). Dans le livre de Judith, les chefs de la cité juive de Béthulie ont donné un ultimatum à Dieu: ils lui accordent cinq jours pour délivrer leur cité de l'armée d'Holopherne, général en chef du roi Nabuchodonosor. Or Judith, qui vit dans la solitude et le recueillement, entend cette nouvelle et elle fait venir les chefs de la cité. Pour cette femme, jusqu'ici humble et cachée, c'est une impiété que d'imposer à Dieu ce qu'il doit faire. La situation est certes critique - les Anciens de Béthulie ne sont pas loin de considérer que Dieu a abandonné leur ville - mais Judith y voit le signe paradoxal de la présence agissante

Bible

Un signe venu de Dieu ?

de Dieu. Elle qui respecte scrupuleusement tous les sabbats, toutes les fêtes, jeûnant tous les jours non festifs (Jdt 8,5-6), elle connaît Dieu, elle sait quand il fait signe. Elle coïncide ainsi, comme elle le suggère, avec ses plans et ses desseins (Jdt 9,5-6) et elle a déjà trouvé comment, de manière extrêmement risquée, repousser l'ennemi et sauver sa cité. Judith semble lire l'histoire avant qu'elle ait eu lieu.

Moïse, Judith et bien d'autres vivent en reconnaissant les signes de Dieu, non pas comme des éléments exceptionnels et extérieurs à eux dont ils seraient les déchiffreurs patentés, mais comme les marques quotidiennes qui jalonnent l'intense relation qu'ils vivent avec Dieu. Dans la Genèse, les songes de Pharaon (les vaches grasses et les vaches maigres) apparaissent comme des signes venus du monde divin que personne en Égypte ne peut interpréter. Joseph, tiré de sa prison pour l'occasion, désigne le Dieu qu'il sert comme le seul interprète, mais il donne lui-même cette interprétation, comme s'il parlait la langue même de Dieu (Gn 41,16ss). Le texte a souligné auparavant que « le Seigneur était avec Joseph » (Gn 39,21); Pharaon le remarque à sa manière après avoir écouté ce décrypteur de signes: « Trouvons-nous un homme comme celui-ci en qui est l'Esprit de Dieu ? » (Gn 41,38).

Heureux ceux qui voient

Est-ce dire que tout signe trouve son heureux exégète ? Non, bien sûr. Les dix fléaux d'Égypte (Ex 7-12), tous plus signifiants les uns que les autres, laissent Pharaon et les siens dans leurs carapaces, jamais réceptifs à ce qui se dit dans cette succession de désastres. Le roi d'Égypte subit chacune de ces calamités, il demande grâce quand elle devient insupportable, puis, une fois qu'elle a pris fin, il reprend sa tyrannie comme si de rien n'était: « Le cœur de Pharaon s'alourdit et il ne renvoya pas Israël » (Ex 9,14). Ce qui est signe pour les uns - Moïse et son peuple, mais aussi certains Égyptiens: Ex 9,20-21 - ne veut rien dire pour Pharaon.

Pour certains, attachés à leur pouvoir, au petit monde qu'ils se sont aménagés et qui semble tourner, rien ne signifiera jamais rien. Les seuls éléments qu'ils décryptent sont les possibles menaces contre leur pouvoir et contre l'ordre qu'ils ont institué - dans une famille, au travail ou dans les cadres d'un État. Pour d'autres, soucieux de la vie des autres, attentifs à ce qui se donne à vivre, tout pourra être signe, occasion de mieux comprendre la fragilité et la beauté de la vie et de percevoir aussi l'injustice du monde, de voir ceux qui sont « affamés et assoiffés de justice » (Mt 5,6), la violence du monde et les « faiseurs de paix » (Mt 5,9).

Tout ce qui témoigne de la précarité de notre « installation » en ce monde est un signe qu'on peut toujours rapporter à Dieu. Signe que nous ne possédons rien, que nous ne tenons rien, que les plus faibles incarnent la faiblesse commune de tous, cette bienheureuse fragilité qui fait vivre les plus grandes choses, comme notre père Abraham nous l'a enseigné: « Je suis un immigré, un hôte de passage » (Gn 23,4). ■

Spiritualité

Un temps de présence

Étienne Grieu sj, Paris
théologien et géographe

COVID-19

L'isolement et le changement de rythme imposés par le confinement ont amené chacun à se poser des questions essentielles, tout en faisant corps avec les autres autour d'un projet commun: le soutien aux plus vulnérables. Une expérience sociétale et d'Église qui fait écho à la mission du Christ, accomplie à Pâques.

Le jésuite Étienne Grieu est recteur du Centre Sèvres (Paris) où il enseigne la théologie. Depuis quelques années, avec une équipe, il travaille à revisiter certaines questions théologiques classiques, comme la diaconie, à partir de ce que disent des personnes en situation précaire.

Avec le confinement, nous avons été amenés, en quelques jours, à changer profondément de mode de vie, et cela sans préparation aucune. Beaucoup sont ainsi passés d'un agenda surchargé à de longues plages de temps libre, d'une existence multipolaire à un « sur-place » intraitable, d'un réseau relationnel très riche à un tête-à-tête avec soi-même ou quelques personnes. En même temps, le réseau des choses à faire s'est desserré, le stress de la *to-do-list* s'est éloigné et un espace pour vivre d'autres expériences s'est ouvert.

Pour certains, ce fut l'occasion de faire connaissance avec les voisins, jusqu'à présent simplement croisés dans l'escalier, pour d'autres, c'était découvrir avec des yeux neufs les rues du quartier, pour d'autres encore, écouter le silence d'une ville qui retient son souffle ou bien le chant des oiseaux auparavant étouffé par le bruit. Quelques-uns se sont aventurés sur des terrains nouveaux: se mettre à la cuisine, lire des grands classiques, se plonger dans la Bible, bricoler, faire un grand rangement, que sais-je ?

Le temps d'un suspens

Ces semaines, en tout cas, nous ont mis dans un grand suspens: d'abord parce que la plupart de nos activités habituelles n'étaient plus à l'ordre du jour, et puis parce que nous ignorions ce qui se passerait au-delà des deux semaines à venir. Cela a été l'occasion de retrouver les questions qui nous travaillent en profondeur mais sont rarement invitées à monter à la surface. Nos cadres familiers étant levés, place a été faite pour quelque chose d'autre, à la fois tout proche et inconnu. N'est-ce pas exactement ce que permet le silence dans un temps de retraite ou de prière encore ?

En quelques semaines, l'économie mondiale elle-même s'est mise au ralenti: qu'importaient les affaires, la production, les flux et les stocks ? Quelque chose de plus important s'est imposé: il s'agissait de tout faire pour que les plus fragiles soient épargnés par le virus qui pouvait les emporter. Étonnant ! Nous nous pensions inféodés aux lois du marché, à la finance et aux exigences de compétitivité, et voilà qu'une tout autre priorité est passée au premier plan sans coup férir; et cela, en faveur de personnes qui, pour la plupart, ne contribuent pas à faire tourner la machine.

Spiritualité

Un temps de présence

Nous sommes donc bel et bien capables (et pas seulement les grands décideurs qui doivent rendre des comptes, mais chacun d'entre nous) de retrouver une liberté par rapport aux lois de l'économie et du marché !

Nous nous pensions inféodés aux lois du marché, à la finance et aux exigences de compétitivité, et voilà qu'une tout autre priorité est passée au premier plan sans coup férir.

Des décisions qui semblaient totalement inenvisageables - débloquer des milliards pour relancer l'économie - ont été prises facilement. Comme si d'un seul coup nous nous découvrions beaucoup plus de latitude que nous n'osions l'imaginer.

Cette bonté qui nous habite

Cette pandémie, finalement, a révélé le fond de bonté qui continue d'habiter l'humanité. Nous nous sommes découverts beaucoup plus sensibles aux souffrants que nous ne l'imaginions, beaucoup plus proches aussi des soignants dans nos fibres profondes, même s'il était frustrant de ne pouvoir rien faire d'autre qu'applaudir le soir à 20h pour soutenir ceux qui étaient sur le front.

Bien sûr, il ne faut pas idéaliser. Parmi les ressorts qui ont amené au confinement, il y a eu, à coup sûr, la peur (ces peurs archaïques de la maladie et de ce qui contamine), de

même qu'une part de calcul de la part des décideurs, soucieux de ne pas être mis en accusation pour leur mauvaise gestion. Malgré tout, ce temps a montré - et même démontré - ce dont nous sommes capables en matière de compassion et de solidarité : nous pouvons orienter autrement nos forces et nos efforts pour prendre soin des plus vulnérables, pour peu que nous ayons en face de nous un défi clair à relever, impossible à ignorer.

Comment faire pour que cet effet d'ouverture ne se referme pas aussitôt la crise terminée ? Sans doute serons-nous aidés par une relecture de ce qui s'est passé à l'intime de nous-même, là où l'on peut parler d'expérience spirituelle. Ne prétendant pas parler au nom des autres, je vais m'exprimer à partir de ce que j'ai moi-même ressenti, en espérant que cela fasse écho et que chacun soit ainsi encouragé à s'interroger sur ce qu'il/elle a vécu à cette occasion.

Que s'est-il passé en nous ?

Je crois que nous avons été reconduits vers des choses essentielles, ne serait-ce que pour en avoir été privés. Séparés de beaucoup d'amis, de collègues et de proches, nous avons ressenti, presque physiquement, l'importance d'une simple présence, précisément parce que nous ne pouvions plus être les uns à côté des autres « pour de vrai » comme disent les enfants. Surtout si ce proche allait mal et que nous aurions eu tant besoin de le prendre dans nos bras ou de sentir sa main dans la nôtre.

Nous avons ainsi redécouvert que ce sont ces proches qui nous appellent à vivre, même quand ils sont en souffrance. Chaque jour, par des signes microscopiques, ils disent qu'ils tiennent à nous, qu'ils nous attendent, nous espèrent. Et cela du seul fait de leur présence, de leur

respiration, de leurs gestes, de leurs visages, de leurs regards, sans que nous nous en rendions compte ... sauf lorsqu'ils ne peuvent plus faire signe. Ils nous laissent alors désemparés, en proie à la tristesse ou l'angoisse.

Durant ce temps de confinement, n'avons-nous pas découvert, en creux, que cette « présence réelle », c'est tout simplement ce qui fait vivre ?

Quand on réfléchit sur l'eucharistie - dont beaucoup ont été privé durant ces semaines - on parle de « présence réelle ». Eh bien, durant ce temps de confinement, n'avons-nous pas découvert, en creux, que cette « présence réelle », c'est tout simplement ce qui fait vivre ? Présence des uns aux autres, mais qui n'est en rien différente de celle que Dieu a pour toutes ses créatures : une présence qui appelle silencieusement, du simple fait qu'un être est là et se tourne vers nous, adresse qui laisse libre de l'entendre ou pas, d'y faire réponse ou pas, mais qui est tellement précieuse !

Du jeûne à la communion

Les chrétiens ont de plus été privés de liturgie durant les semaines de confinement : ils n'ont pratiquement pu participer à aucun sacrement - sauf les clercs, dont je fais partie. Certains ont inventé des manières de prier et de célébrer à la maison, renouant avec l'appel lancé par le concile Vatican II à redécouvrir le foyer comme une Église domestique (*Ecclesia domestica*)¹, relayé par l'exhortation *Amoris laetitia* du pape François.² C'est heureux et important, car la vie d'Église est actuellement beaucoup trop circonscrite au bâtiment église (elle ne l'a d'ailleurs sans doute jamais été autant, puis-

que les célébrations n'en sortent plus guère, ce qui n'était pas le cas au temps des processions).

La Semaine sainte a sans doute été, pour beaucoup de chrétiens, particulièrement douloureuse. Ils l'ont célébrée comme ils ont pu, sans pouvoir se rendre aux offices, sans ces gestes si évocateurs du lavement des pieds et du feu pascal qu'on se partage, sans bénéficier des sacrements, sans retrouver les frères et sœurs dans la foi, sans pouvoir serrer leur main, les embrasser dans la joie du Ressuscité. Un peu comme le peuple d'Israël en exil lorsque qu'il ne pouvait plus célébrer de culte et se sentait dépossédé de ses principaux points d'appui, menacé même dans son identité.

Que nous restait-il alors en tant que chrétiens dépossédés de tout cela ? Il nous restait à rejoindre l'immense supplication du monde : le cri silencieux de ceux qui meurent seuls dans un service de réanimation débordé, la douleur des endeuillés qui ne peuvent être auprès de leurs proches en souffrance, l'épuisement des soignants, le désarroi des politiques, l'angoisse de ceux qui se retrouvent sans emploi, de ceux qui n'en peuvent plus d'être confinés, des réfugiés abandonnés, des travailleurs précaires des pays du Sud brutalement privés de toute ressource, et de tous ceux qui, dans cette crise, perdent le fragile équilibre qu'ils pensaient avoir trouvé.

Reconduits au point de départ

Il se pourrait en fait que ce jeûne liturgique ait invité l'Église à revenir à sa source et son point de départ : se laisser atteindre par la clameur de la terre et des pauvres, la laisser résonner, accepter qu'elle nous touche jusque dans nos entrailles et la présenter à Dieu. L'Église a été ramenée à ce qu'elle est au plus profond :

Spiritualité

Un temps de présence

cette fraternité attentive aux détresses et qui fait écho aux supplications du monde et les porte à Dieu.

Car le point de départ de l'Église, ce n'est pas la Pentecôte. Celle-ci n'aurait pu avoir lieu sans qu'il y ait eu tout un chemin, une préparation en amont qui a conduit au rassemblement de disciples autour du Galiléen. Qu'est-ce qui avait poussé ces hommes et ces femmes à le suivre ? Nul ne peut le dire avec précision, mais il n'est pas insensé de supposer qu'ils ont été sensibles aux paroles et aux gestes de Jésus qui accueillait les malades et les pauvres, relevait les pécheurs, prenait soin des possédés. Ainsi la communion qui se dessine à partir de Jésus est inextricablement liée à la supplication de l'humanité, à l'expression de sa détresse quand elle ne sait même plus à qui elle s'adresse, quand elle crie son désarroi. Là est son premier ressort.

Une plus vaste communion

Dès lors, la communion dont nous bénéficions, nous ne l'avons pas en exclusivité. Nous le sentons aujourd'hui, alors que s'exprime parfois de si belle manière la solidarité avec tous ceux qui luttent contre l'épidémie. Nous ne faisons que la rejoindre, même si nous l'habitons de manière spécifique, avec cette conscience vive d'être précédé par celui qui en tout point s'est fait semblable à ses frères (He 2,17). Et c'est également à travers ce prisme qu'on peut lire l'événement qui condense

toute la mission du Christ, celui que nous célébrons précisément lors des fêtes de Pâques, sa mise à mort et sa résurrection.

Très tôt, on a interprété la Pâque de Jésus comme le renouement de l'alliance que Dieu a depuis toujours cherché à établir avec l'humanité. Or cela passe pour celui qui est reconnu comme maître (*rabbi*) et Seigneur par une descente qui le conduit jusqu'à l'humanité en déréliction, jusqu'à souffrir lui-même d'abandon et d'humiliation. Dans la lumière de Pâques, la résurrection du Christ peut être reconnue comme réponse du Père au cri du Fils sur la croix. Mais que cela ne conduise pas à oublier que le Fils a rejoint, jusqu'au bout, la supplication de l'humanité et que, dans sa passion, il est devenu, lui, tout entier, supplication.

Dès lors, toute supplication sonne pour les chrétiens comme la clameur qui appelle leur présence et les convoque à rester auprès de l'humanité en souffrance, de la même manière qu'ils sont convoqués par le *triduum* pascal à veiller sur celui qui fut couronné d'épines. ■

1 In Paul VI, *Constitution dogmatique sur l'Église Lumen gentium* n° 11, Rome 1964.

2 Pape François, *Exhortation apostolique Amoris laetitia*, au chapitre IX notamment, « Spiritualité matrimoniale et familiale », Rome 2016.

Spiritualité

Le terreau de la fraternité

Sabine Protais, Fribourg
directrice du Centre Sainte-Ursule

COVID-19

L'irruption de la Covid-19 a bousculé notre vivre ensemble, défiant notre aspiration à la fraternité, révélant nos peurs et nos fragilités. Qu'avons-nous appris sur nous et sur notre désir d'être en relation avec autrui, sur l'enthousiasme avec lequel nous veillons - ou non - sur nos frères et sœurs, sur le regard que nous portons sur eux ? Et comment recevons-nous celui qu'ils portent sur nous ?

Il y eut d'abord les recommandations concernant les contacts physiques et l'interdiction des grands rassemblements, puis le semi-confinement, qui acta l'éclatement de notre vie communautaire, et enfin le déconfinement, qui se vit encore avec force masques et consignes de distanciation sociale. Cette expérience inédite a des répercussions - temporaires ou durables ? - sur le regard que nous posons sur les autres, ce regard dont Marie-Hélène Robert dit qu'il est, dans les textes bibliques, « un révélateur ».¹

Bibliste, Sabine Protais s'est formée à l'accompagnement spirituel à Manrèse (Clamart) et au Chatelard (Lyon).

Il est délicat de faire une relecture collective de cette période. La pandémie est certes réelle, et donc mondiale, mais vécue selon les cultures et les décisions locales. Ce que les Chinois ou les Suédois ont éprouvé ne se ressemble guère, les uns ayant opté pour un confinement strict, les autres pour un confinement volontaire. Même dans le périmètre suisse, la période a été traversée diversement. Les confidences de personnes ravies de ce confinement vécu comme une quasi-retraite spirituelle, comme une occasion de repos et de questionnement existentiel ne manquent pas, mais elles côtoient les témoignages de ceux pour qui Covid rima avec essoufflement - le personnel médical au premier chef, bien sûr. Il y eut ceux qui se retirèrent, solitaires, dans leur grotte, ceux qui manquèrent d'étouffer à plusieurs dans un petit appartement et ceux qui prirent enfin le temps de savourer des moments bénis en famille. Il y eut les malades, les mourants, les soignants ... et les bien-portants, qui ne vécurent de la pandémie que la prévention et ne connurent de l'hôpital que les visages télévisés.

La nécessité de faire corps

Un premier constat peut ainsi être dressé : nous ne vivons cette crise qu'à la première personne, malgré un contexte commun. Que de disparités économiques, sociales et psychologiques ! Les files d'attente pour des colis alimentaires à Genève furent un choc pour tous ceux qui n'avaient pas réalisé l'ampleur de la pauvreté au milieu de tant de richesses. Ces inégalités - plus marquées encore hors de nos frontières - ne sont pas nouvelles, et déjà la Genèse, avec le récit du fratricide de Caïn, questionnait leur raison d'être. Pourquoi « le Seigneur tourna[t-il] son regard vers Abel et son offrande » (Gn 4,4) et non vers Caïn ? Ces écarts mettent à mal la relation frater-

Spiritualité

Le terreau de la fraternité



Chaville fraternité,
Paris, mai 2020
© Philippe Lissac /
Godong

nelle, avec cette éternelle question : comment faire corps ?

Nous avons tous en tête l'insigne image que saint Paul déploie dans sa première lettre aux Corinthiens, celle du corps du Christ : « Vous êtes le corps du Christ et, chacun pour votre part, vous êtes les membres de ce corps »² (1 Co 12,27), et nous sommes habitués à penser l'Église comme un corps que nous constituons ensemble. Mais, plus largement, nous percevons que nous ne pouvons vivre seuls et que nous sommes des êtres de relation, comme si toute notre existence gardait la trace du commentaire divin : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18). Il ne s'agit pas là d'une préférence, mais d'une nécessité. L'être humain ne peut s'accomplir qu'en interaction avec autrui.

Nous fûmes nombreux à le ressentir dans notre chair en ce temps de confinement. Comment vivre sans les embrassades, les cafés pris ensemble et les soupers conviviaux ? Comment être en interaction lorsque chacun est chez soi ou lorsque l'on se sourit de loin et derrière un masque ? Comment se faire prochain de l'autre lorsqu'il nous est demandé de ne pas sortir et de nous éviter ? « Oui, il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis » (Ps 132,1) et combien il fut regretté, le temps des contacts !

Il fallut renoncer à nos habitudes - de manière plus ou moins rapide, avec ou sans étapes - et à nos rites de rencontre. Oubliés les mains sur l'épaule et autres éléments si précieux du langage non verbal, interdites toutes ces manières d'appivoiser l'autre sur les pas du renard de Saint-Exupéry ! Obsolètes les codes qui réglaient nos relations et les rendaient plus fluides. Ils nous aident pourtant à vivre ce magnifique mais si peu aisé « projet éthique »³ de la fraternité.

Zoom, Skype et autres Meet pallieront quelque peu ce manque : autant de preuves de la souplesse de l'être humain qui s'adapte aux contraintes pour aller vers les autres. Mais aurions-nous alors vécu une fraternité virtuelle (existante en puissance mais non de manière concrète) ?

Les créatifs de la fraternité

Il faut, dans ce cadre, rendre hommage à tous les créatifs de la fraternité. La fécondité humaine fut visible non seulement dans le monde médical, mais dans toutes les couches de la société. Numéros d'écoute, réseaux d'entraide,⁴ appels téléphoniques aux proches et aux lointains, solidarités effectives et variées : les exemples n'ont pas manqué, révélant combien le désir d'aider l'autre

est ancré en l'humain. Nous avons vu des élèves envoyer des dessins aux résidents des EMS, et des voisins coller des affiches dans les halls d'immeubles pour proposer leurs services. Il y eut même, dans le foyer pour personnes âgées de St-Ursanne (JU), des confinés volontaires pour vivre avec les personnes vulnérables et ne pas les laisser seules !

Contrairement à ce que pensait Caïn, nous sommes faits pour veiller les uns sur les autres, appelés à être les « gardien(s) de (nos) frère(s) » (Gn 4,9). De beaux fruits ont éclos durant le confinement, dans la lignée de la demande de saint Paul : « Soyez joyeux avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent » (Rm 12,15), et surtout de l'exemple laissé par Jésus qui, « là où il allait, (...) faisait le bien » (Ac 10,38).

Regarder et être regardé

Revenons sur ce regard révélateur que nous évoquions en introduction. Quel regard avons-nous porté sur chacun ? Regard compatissant vers celui qui pouvait mourir, devenu « personne vulnérable », « à risque » ? Regard qui nous a conduit à veiller sur lui, conscient que les contraintes visaient à le protéger ? Ou regard méfiant vers celui qui pouvait porter la mort ?

Nous nous savions mortels. Nous nous découvrons « interdépendants, contaminés, contaminants, contaminables », aussi autre que les autres.

L'éternel besoin de pointer du doigt le responsable a ressurgi, les évangéliques de Mulhouse s'en souviennent encore.⁵ René Girard révélait dans *La violence et le sacré* (1972) cette nécessité humaine de déplacer la violence sur un « bouc émissaire » à la fois proche, membre de la société, et différent, identi-

fiable. Or le porteur de coronavirus est justement difficilement identifiable (les personnes asymptomatiques en sont témoins); le soupçon peut donc peser sur chacun. Le passant devient potentiellement dangereux, bastion de l'« ennemi invisible et insaisissable ».⁶

Cette menace diffuse nourrit la peur de l'autre, présente de toujours. Pensons à Abram qui se méfiait d'Abimélek sans le connaître (Gn 20). L'Ancien Testament ne cache rien de la difficulté des relations humaines et dépeint nombre de rivalités fraternelles, de guerres entre peuples voisins - et souvent cousins : Jacob et Esaü, Joseph et ses frères, la si douloureuse conquête de la terre promise... Vivre en paix avec les autres est un défi.

Avec la Covid, un autre regard encore a été durablement impacté : celui d'autrui sur nous-même et, par ricochet, le nôtre sur nous-même. Nous nous sommes découverts menace potentielle pour autrui, l'« autre » de l'autre, celui dont on peut - dont il faut - se méfier ! Qui sommes-nous dans l'œil de celui qui nous dévisage ? De nombreux témoignages de médecins et infirmières insistent sur cette peur ou cette culpabilité d'être un danger. Peur largement partagée, bien réelle, non virtuelle. Ce regard nous dévoilant potentiel vecteur de maladie et de mort nous fragilise. Nous nous savions mortels. Nous nous découvrons « interdépendants, contaminés, contaminants, contaminables »,⁷ aussi autre que les autres.

Élargir le regard

Paul Baudiquey, dans sa célèbre formule, avançait : « Les vrais, les seuls regards d'amour sont ceux qui nous espèrent, qui nous envisagent au lieu de nous dévisager. »⁸ Le risque de ce regard induit par la Covid est

Spiritualité

Le terreau de la fraternité

de réduire l'autre à son statut de menace ou de mortel - certains l'ont vécu, interpellés parce qu'ils osaient sortir alors que leurs cheveux blancs les définissaient comme «vulnérables». Regard restreint, amputant l'autre de sa réalité mystérieuse et empêchant la relation.

Le défi est alors de «traverser la peur», d'accepter cette vulnérabilité pour qu'advienne la fraternité.

Mais la beauté de ce regard est de dévoiler le prochain dans l'autre. Ce prochain, c'est l'autre, vulnérable comme moi. Vulnérable comme mortel, vulnérable comme porteur potentiel de maladie. Ce que le coronavirus nous révèle, c'est cette commune vulnérabilité. Nous pouvons mourir, nous pouvons être vecteur de mort. Et nous ne le maîtrisons pas. Comme l'Adam (Gn 3,10) face à cette nudité de notre être, nous avons peur.

De la même pâte friable

Le défi est alors de «traverser la peur»,⁹ d'accepter cette vulnérabilité pour qu'advienne la fraternité: «La vulnérabilité construit alors la communauté comme corps car elle induit le souci pour l'autre et l'acceptation du souci de l'autre pour soi»,¹⁰ avançait en 2014 le médecin et théologien Thierry Collaud. La fraternité actuelle est à vivre à travers nos vulnérabilités révélées, nous

envisageant les uns les autres avec compassion.

Puisse cette crise nous aider à comprendre dans tout notre être que nous sommes faits de la même pâte argileuse friable, et que cette fragilité, même si elle nous met en danger, est aussi le lieu actuel de la relation. En se faisant proches de l'autre et en acceptant qu'il se fasse proche d'eux en ce temps de pandémie, certains ont fait l'expérience de cette commune humanité qui permet la fraternité effective. Le coronavirus a révélé notre interdépendance, nos peurs communes et notre co-vulnérabilité. Il nous reste à les traverser pour vivre une fraternité toujours à actualiser. ■

1 Marie-Hélène Robert, *Le regard*, Clamecy, Nouvelle cité 2016, p. 6.

2 Les citations bibliques de cet article sont tirées de *La Bible, traduction officielle liturgique*, AELF.

3 Paul Ricoeur, «Le fratricide, le meurtre d'Abel (...) fait de la fraternité un projet éthique et non plus une simple donnée de la nature», in «Le paradigme de la traduction», Paris, *Esprit* 1999, p. 13.

4 Cf. de nombreux exemples d'initiatives solidaires, in www.illustre.ch/magazine/coronavirus-adresses-solidarite-pres-chez.

5 Le rassemblement évangélique organisé à Mulhouse du 17 au 21 février 2020, réunissant pour le Carême 2000 à 2500 personnes, a été un foyer de l'épidémie (n.d.l.r.).

6 Emmanuel Macron, allocution télévisée du 16 mars 2020.

7 Fabielle Brugère, Guillaume Le Blanc, «Le lieu du soin», Paris, *Esprit*, mai 2020.

8 Paul Baudiquey, *Plein signes*, Paris, Cerf 1986, 278 p.

9 Voir le dossier «Traverser la peur», Paris, *Christus* n° 212, octobre 2006.

10 Thierry Collaud, «Consentir à la vulnérabilité», in *Sources* 2014.

Société

Le silencieux virus de la xénophobie

Myriam Bettens, Genève
journaliste et théologienne

COVID-19

Une chape d'indifférence s'est abattue sur le destin des migrants, rendus encore plus invisibles par le confinement de la planète au temps du coronavirus. Alors que l'Europe tente de juguler la pandémie, une autre se répand insidieusement: le *xenophobia virus*.¹

Cet article et les entretiens dont il est issu ont été réalisés avant l'incendie du camp de Moria, à Lesbos, du 9 septembre 2020, et le signalement des premiers cas de personnes positives au coronavirus (n.d.l.r.).

« 1^{er} août 2002... », la voix de l'homme se perd dans le brouhaha ambiant de la place du Marché de Carouge (Genève) toute proche. « Deux femmes enceintes de noms inconnus... », quelques curieux s'arrêtent sur le parvis de l'église Sainte-Croix pour écouter cette étrange litanie. « Originaires du Maroc et d'Afrique subsaharienne... », le bruit du tram approchant happe l'attention déjà vacillante de ceux qui se sont attardés pour écouter. « Mortes noyées après que les trafiquants les aient obligées à nager jusqu'à la côte de Tarifa... », un jeune homme jette un œil à son bébé, puis se penche vers

sa compagne et lui chuchote: « Comment en est-on arrivé là? »

Non loin du couple, Nicole Andreetta s'apprête à prendre son tour de lecture. Tout comme elle, des dizaines de personnes se sont relayées à Genève le 20 juin dernier, lors de la Journée mondiale des réfugiés, pour lire les noms de ceux dont le destin a basculé sur les routes de l'exil. Cette initiative de l'Aumônerie genevoise œcuménique auprès des requérants d'asile et des réfugiés (AGORA) enjoignait à faire mémoire des 40555 migrants qui ont péri anonymement depuis 1993² aux portes de l'Europe. Par cette action, il s'agissait aussi de signifier explicitement au Conseil fédéral, le refus de la population « d'assister à cette horreur sans agir ». ³ Ce combat s'apparente parfois à un cri dans le désert, mais « nous le poursuivons aussi pour rendre les gens conscients des 40000 « vivants » qui attendent notre aide dans les camps de la Mer Égée », affirme l'aumônière catholique.

Un système concentrationnaire

Des vivants, dont le politicien suisse Jean Ziegler s'est fait le porte-voix dans son dernier ouvrage, *Lesbos, la honte de l'Europe*.⁴ De sa visite sur l'île grecque en mai 2019 en tant que vice-président du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies, l'auteur livre un témoignage glaçant. Pour ceux qui par miracle survivent à l'éprouvante traversée de la *Mer Cimetière* (Méditerranée) et des *push back*, ces pratiques violentes de refoulement des barques qui tentent d'accoster,⁵ le cauchemar est loin d'être terminé.

« Chaque matin, des policiers grecs armés inspectent les côtes. Ils arrêtent les réfugiés [...]. Ils les menottent, y compris parfois les enfants. Puis les poussent dans de

Société

Le silencieux virus de la xénophobie

grands autobus bleus et les conduisent à Moria, un camp installé aux abords d'un petit village au voisinage de Mytilène [principale ville de l'île]. Là, trempés, affamés, angoissés, ils sont déposés et attendent les premiers interrogatoires», relate Jean Ziegler dans les premières pages de son livre.

Le camp de Moria est un des cinq *hot spots* ou *First reception facilities* qui a vu le jour après l'accord conclu entre la Commission européenne et le gouvernement grec en avril 2015. Ces camps situés sur cinq îles principales de la mer Égée ont pour but de «faciliter accueil, identification, enregistrement et prise des empreintes digitales des demandeurs d'asile». ⁶ Or, comme le souligne le professeur émérite de sociologie,

« ces camps sont désespérément surpeuplés ».

Prévus à l'origine pour accueillir 6400 personnes, l'occupation dépasse aujourd'hui les 34500 âmes. «À Moria, la promiscuité est effrayante. Au-delà des murs du camp officiel, d'autres s'étendent: les camps dits informels.» Ces bidonvilles où s'entassent «des cahutes faites de branchages et de bâches en plastique» n'ont de poétique que le nom.⁷ Là-bas, les toilettes empestent, si bien qu'aucun d'entre nous n'accepterait d'y pénétrer pour y assouvir ses besoins les plus primaires. D'ailleurs en aurions-nous le temps, sachant qu'il faut partager ce «lieu d'aisance» (sic) avec 100 autres personnes? Les douches sont à l'eau froide, les immondices entourent le camp, entraînant une invasion de rats et de gale, les plats servis après plusieurs heures d'attente sont avariés et insuffisants.

Lorsqu'on lit dans les pages d'un média helvétique de sensibilité nationaliste que «les migrants accourent librement [à Lesbos pour y être] nourris, soignés gratuitement et soutenus par de nombreuses ONG»,⁸

Des réfugiés syriens et irakiens partis de Turquie sont secourus en mer, vers Lesbos, par des volontaires de l'ONG espagnole Proactiva Open Arms, octobre 2015
© Ggia/Wikimedia



on peut légitimement se demander quel être humain normalement constitué accepterait de telles modalités d'accueil. Des conditions de vie que l'auteur qualifie de concentrationnaires.

Le bouclier de l'Europe

Il soutient encore la position suivante: les *hot spots* ont un rôle stratégique, celui de «dissuader les réfugiés de venir en Europe». L'Union européenne n'a donc nullement l'intention de les démanteler. Pour Pierre Bühler, autre professeur émérite, de théologie systématique aux Universités de Zurich et Neuchâtel cette fois, la thèse est tout à fait plausible. «L'Europe a très rapidement profité de l'opportunité de fermer les frontières à la faveur du coronavirus, s'insurge-t-il. Rien ne bouge.» À quoi renchérit Nicole Andreetta, qui espère que le coronavirus ne deviendra pas une sorte d'alibi brandi par la Suisse pour justifier un repli encore plus prononcé.

Le dépôt de demandes d'asile, déjà sensiblement compliqué auparavant, est devenu impossible pendant le confinement. «Le système de relocalisation n'a jusqu'à ce jour jamais fonctionné», écrit Jean Ziegler.⁹ Les étapes de la procédure d'asile, au nombre de trois, devaient selon Bruxelles prendre un maximum de six mois. «Douce illusion! [...] Ces délais peuvent aller jusqu'à trois ans!»¹⁰ Trois ans durant lesquels les réfugiés sont laissés à leur sort. Et la situation risque bien de durer.

Plus préoccupant encore, l'offensive du président turc Erdoğan le 1^{er} mars dernier, visant l'ouverture des frontières de l'Europe aux réfugiés et migrants qui se trouvaient en Turquie, a permis de légitimer ouvertement les *push back*. Dans la foulée, le gouvernement grec du Premier ministre Kyriákos Mitsotákis a gelé

toutes les procédures de droit d'asile en s'affranchissant totalement du droit européen et international. Or, face à cet état de fait, Ursula von der Leyen, la présidente de la Commission européenne, a remercié «la Grèce d'être [le] bouclier européen en ces temps difficiles».

Car plus que le sort des migrants, ce qui paraît obséder la Commission européenne demeure le maintien, envers et contre tout, des accords de Schengen. «Or Schengen ne survit qu'à condition que les frontières extérieures de l'Union soient contrôlées et étroitement surveillées», affirme Jean Ziegler.¹¹ À cela, Pierre Bühler ajoute: «Il y a fondamentalement toujours un peu d'économisme dans les questions d'accueil.» Lorsque la personne peut servir à la finalité économique, elle a de la valeur, alors que si elle arrive de zones dites sinistrées, elle est considérée comme un poids pour la société.

Une pandémie utile?

Laisser mourir des centaines d'êtres humains servirait donc les intérêts de l'Europe? Terrible question à laquelle Jean Ziegler répond par l'affirmative, tout en ajoutant que «la lutte contre la migration est infiniment profitable aux marchands de canons». Nos intervenants s'accordent à dire que l'Europe, par son attitude face aux demandeurs d'asile, sape les principes fondamentaux sur lesquels elle s'est construite. «Alors que chaque être humain devrait être objet de solidarité, celle-ci n'a pas passé les frontières», s'insurge-t-il. Quant à la Suisse, louée pour sa tradition humanitaire, le fossé se creuse entre l'esprit et la lettre. «L'accueil était une valeur, il est aujourd'hui une procédure», se désole pour sa part l'aumônière Nicole Andreetta.

Mais ce qui inquiète encore plus Pierre Bühler est la probabilité que

Société

Le silencieux virus de la xénophobie

les États pérennisent le durcissement des conditions d'asile au-delà de la Covid-19. La population européenne a expérimenté dans sa chair, de manière très édulcorée, ce qui constitue le pain quotidien des exilés. Une vie de privation de liberté, d'incertitude permanente, de méfiance envers l'autre ou encore de files interminables pour un sac de vivres. « La pandémie aurait été l'occasion de réfléchir à nos valeurs, mais les signes montrent clairement que cela va repartir comme avant, sans réelle prise de conscience », note-t-il.

Appel aux citoyens

Jean Ziegler se veut plus optimiste: « La pandémie a unifié le monde et montré l'indispensable nécessité des actions de solidarité, qu'il faut maintenant étendre au reste de la planète. » Le coronavirus peut, selon lui, devenir un moyen de pression pour faire fermer les *hot spots*, foyers potentiels de propagation du virus. L'écrivain ne nie pas qu'une majorité du Conseil fédéral cherche à réduire le plus possible l'arrivée de réfugiés, « mais nous avons les moyens constitutionnels de faire changer le gouvernement d'opinion ». Il prône ainsi la force du groupe et la conscience collective: « Nous sommes responsables des décisions de ce pays, et si en tant que citoyen nous nous taisons, alors nous pratiquons une politique de refus. »

Pierre Bühler abonde: « Le citoyen est appelé à être un veilleur de la déontologie »¹² et le préambule de la Constitution suisse peut guider ses actions et donner la mesure à ses décisions. Il en rappelle d'ailleurs les quelques lignes: « Le peuple et les cantons suisses, conscients de leur responsabilité envers la création, résolus à renouveler leur alliance pour renforcer la liberté, la démocratie, l'indépendance et la paix dans un esprit de solidarité et d'ouverture au monde, déterminés à vivre ensemble leurs diversités dans le respect de l'autre et l'équité, conscients des acquis communs et de leur devoir d'assumer leurs responsabilités envers les générations futures, sachant que seul est libre qui use de sa liberté et que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres... » ■

- 1 « *Xenophobia Virus* annonce un petit tract distribué à Lesbos, représentant un personnage muni d'un masque auquel on prend la température », in *Libération, Lesbos, l'autre confinement de l'Europe*, 18 mars 2020.
- 2 La liste des noms des victimes de l'exil est mise à jour par l'organisation *UNITED for Intercultural Action* – <http://unitedagainstreugeedeaths.eu>.
- 3 Les passants étaient invités à écrire une lettre au Conseil fédéral pour demander une politique migratoire et d'asile plus solidaire. La citation est tirée de ce courrier.
- 4 Jean Ziegler, *Lesbos, la honte de l'Europe*, Paris, Seuil 2020, 144 p.
- 5 Ces pratiques « d'interception violente, pratiquées par les navires des gardes-côtes turcs et grecs, par ceux de Frontex et, selon certaines sources, par ceux de l'OTAN également [...] ont pour but de rejeter les Zodiac, les barques, les rafiots des réfugiés dans les eaux territoriales turques et d'empêcher ainsi leurs passagers de déposer une demande d'asile en territoire européen », *ibid*, pp. 19-20.
- 6 Définition des *hot spots* par le Parlement européen, *ibid*, p. 11.
- 7 « Oliveraie I, Oliveraie II et Oliveraie III », *ibid*, p. 55.
- 8 Jean Ziegler et la RTS comparent les camps des migrants aux camps de concentration, in lesobservateurs.ch.
- 9 Jean Ziegler, *op. cit.*, p. 48.
- 10 *Ibid*, p. 49.
- 11 *Ibid*, p. 14.
- 12 À lire sur choisir.ch, Pierre Bühler, *Asile et coronavirus au prisme de l'éthique*, un article repris de asile.ch, 5 mai 2020.

Politique

L'Europe entre danger mortel et nouveau départ

Martin Maier sj, Bruxelles
secrétaire des affaires européennes du Centre social
jésuite européen

COVID-19

La pandémie a remis en cause la survie même de l'Union européenne. Dans une de ses rares interventions, Jacques Delors, ancien président de la Commission âgé aujourd'hui de 94 ans, lançait l'alerte : l'absence de solidarité parmi ses membres fait courir à l'Europe « un danger mortel ».¹ Depuis, les choses ont clairement bougé. Le grand dialogue peut commencer.

Martin Maier enseigne à l'Université jésuite José Simeón Cañas (Central American University) de San Salvador, où il a œuvré quelques années en tant que prêtre d'une communauté rurale. Il a dirigé par le passé le Centre européen jésuite de formation à Munich et a été rédacteur en chef de *Stimmen der Zeit*, la revue culturelle jésuite allemande.

Les premières réactions des pays de l'Union européenne (UE) à la pandémie ont suivi le principe du « chacun pour soi ». L'appel à l'aide urgente que lançait le 10 mars Maurizio Mas-sari, ambassadeur d'Italie auprès de l'UE, dans le journal *Politico* est resté sans réponse. Certes, l'Union a peu de compétences en matière de santé, mais elle a abandonné à leur sort l'Italie et l'Espagne pendant un certain temps. On a même fermé les frontières et arrêté les exportations de produits médicaux. Pendant ce temps, d'autres ont agi. La Chine, la Russie et Cuba ont envoyé des équipements médicaux et des médecins.

Les échos médiatiques donnés à ces actions ont mis en lumière, plus crûment encore, l'absence de solidarité intra-européenne.

Par la suite, des excuses et de nouvelles résolutions sont venues. Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne, a même présenté par deux fois des excuses à l'Italie. Tout d'abord dans une lettre ouverte publiée le 2 avril par *La Repubblica* : « Scusateci, ora la UE è con voi » (Excusez-nous ; à présent l'UE est à vos côtés). Deux semaines après, elle exprimait à nouveau à ce pays, devant le Parlement européen, « les excuses les plus sincères » de l'ensemble de l'Europe pour ne pas lui être venue en aide dès le début.

Tardivement, mais encore à temps, l'UE a ainsi retrouvé le chemin de la solidarité : des patients français et italiens dans un état de santé critique ont été accueillis dans des hôpitaux allemands et autrichiens, des équipements et des respirateurs ont passé les frontières. Le pape François, dans le message émouvant prononcé le 27 avril devant une place St-Pierre déserte, a résumé la situation en une image saisissante : « Nous sommes dans le même bateau et c'est tous ensemble que nous survi-vrons ou que nous périrons. »

Un plan de relance astronomique

À plus long terme se pose la question de savoir comment agir face aux terribles conséquences de cette crise qui affecte l'État social et l'économie. Le 9 avril, les ministres des Finances des pays de la zone euro se sont mis d'accord sur un plan de relance d'un montant de 540 milliards d'euros, approuvé en visioconférence par le Conseil européen.

Pour parer à la menace d'un chômage de masse, la Commission euro-

Politique

L'Europe entre danger mortel et nouveau départ

péenne a proposé un nouvel *Instrument de soutien à l'atténuation des risques de chômage en situation d'urgence* (SURE - Support mitigating Unemployment Risks in Emergency) visant à soutenir les mises en chômage partiel et doté d'un montant de 100 milliards d'euros.

En tout, les plans de relance nationaux et ceux de l'Union totalisent 6200 milliards d'euros ! Une somme presque inimaginable.

La Banque centrale européenne, pour sa part, a commencé la mise en œuvre, en deux étapes, du *Programme d'achat d'urgence face à la pandémie* (PEPP- Pandemic Emergency Purchase Programme) en vue de l'achat d'obligations publiques et privées sur les marchés pour un montant de plus de mille milliards d'euros. Dans ce contexte, le verdict du 5 mai de la Cour constitutionnelle allemande, qui déclarait partiellement illégaux les anciens achats d'obligations de la Banque centrale, a fait à Bruxelles l'effet d'une bombe. Le fait que la Cour constitutionnelle prenne ainsi position contre la Cour de justice de l'UE a été perçu comme de la dynamite menaçant les institutions européennes.

La Banque européenne d'investissement a aussi mis à disposition des entreprises menacées des crédits se montant à 200 milliards d'euros. Et la proposition franco-allemande du 18 mai de prévoir un plan de relance de

500 milliards d'euros destinés à des subventions est considérée comme historique: pour la première fois, il est prévu d'assumer des dettes en commun. Dans son programme *Next Generation EU*, Ursula von der Leyen y ajoute encore 250 milliards d'euros destinés à des crédits. Ces plans d'aide doivent figurer au budget européen prévu pour la période 2021-2027.

Au terme d'après négociations menées au cours de l'un des sommets les plus longs de l'histoire de l'UE, les États-membres sont finalement parvenus à un accord le 21 juillet, à Bruxelles. Sous la pression des pays dits frugaux (Pays-Bas, Autriche, Danemark et Suède), la part des subsides a été réduite à 390 milliards d'euros. La question du lien entre l'octroi des sommes et le respect de l'État de droit a fait l'objet d'un compromis qui a encore besoin de clarification. En effet, on a pu avoir l'impression qu'en Pologne et en Hongrie notamment la pandémie servait de prétexte pour restreindre les droits fondamentaux de manière disproportionnée. Ces décisions toutefois doivent encore obtenir l'accord du Parlement européen et des parlements nationaux.

En tout, les plans de relance nationaux et ceux de l'Union totalisent 6200 milliards d'euros ! Cette somme, presque inimaginable, correspond à près d'un tiers du produit intérieur européen et permet d'envisager l'avancement de la transformation socio-écologique dont la nouvelle Commission a fait une de ses priorités dans le cadre du Pacte vert pour l'Europe (European Green Deal).

L'esprit des pères fondateurs

L'avenir de l'Europe cependant ne dépend pas seulement de mesures de sauvetage d'ordre économique et financier, mais aussi d'un esprit

communautaire renouvelé. Le 9 mai, en pleine crise du coronavirus, on commémorait les 70 ans de la Déclaration Schuman, le texte fondateur de l'unité européenne. L'idée de base de l'Union repose sur l'abandon de la souveraineté nationale au profit du bien commun de l'Europe. Jean Monnet, l'un des pères fondateurs de l'unification européenne, l'a résumé ainsi : « Nous sommes là pour accomplir une œuvre commune, non pas pour négocier des avantages, mais pour rechercher notre avantage dans l'avantage commun. »²

Aujourd'hui, cet avantage commun est lié à la maîtrise de la crise du coronavirus et de ses conséquences. Un simple retour aux conditions d'avant la pandémie n'est pas possible. C'est ce que souligne le message du 8 mai de la Conférence des provinciaux européens de la Compagnie de Jésus aux institutions de l'UE : « Cette crise représente une opportunité spirituelle de conversion. Nous ne pouvons pas, ni en tant qu'individus, ni en tant qu'entités politiques, espérer revenir à la « vieille normalité ». Nous devons saisir l'occasion pour travailler à un changement radical inspiré par nos convictions les plus profondes. » Les provinciaux demandent que la solidarité européenne s'étende aussi aux réfugiés qui vivent dans des conditions inhumaines dans les camps des îles grecques.

L'actualité de *Laudato si'*

Plus largement encore, la crise du coronavirus nous met tous en demeure de relancer la réflexion en vue d'un modèle renouvelé de mondialisation, dans lequel le souci des pauvres, de l'environnement naturel et des générations futures devraient occuper une place centrale. Depuis des années, l'Institut de recherche de Potsdam sur les effets du changement climatique attire l'at-

tention sur le lien existant entre la déforestation, la perte de la biodiversité, le réchauffement climatique et le danger accru de pandémies. Dans ce contexte, *Laudato si'*, l'encyclique du pape François parue il y a cinq ans, se révèle d'une actualité brûlante.

Son message central peut se résumer ainsi : « Notre monde est un cadeau merveilleux, mais par notre style de vie, nous mettons en péril l'avenir de notre maison commune. C'est pourquoi nous devons opérer un changement radical. Car toutes choses sont liées : la sauvegarde de la création ne peut se concevoir sans prendre en compte la justice envers les pauvres et les problèmes structurels de l'économie mondiale. »

Laudato si' innove en faisant un pas de plus : l'atmosphère, les océans et les forêts tropicales sont des biens communs naturels universels. (Avec le principe de l'obligation sociale liée à la propriété, cela peut, dans des cas limites, impliquer une expropriation et la justifier.) Aujourd'hui, nous pouvons ajouter à cette liste la santé, un bien social commun de la plus haute importance et à destination universelle. Les biens communs universels ne peuvent pas être laissés à la seule responsabilité des États-nations, car ils appartiennent à l'ensemble de l'humanité. Nous sommes collectivement responsables de ces biens, de manière différenciée, raison pour laquelle ils doivent être gérés démocratiquement et collectivement, par-delà les frontières des États-nations. Ces défis universels ne peuvent être relevés qu'au niveau multilatéral, or l'UE est la forme la plus achevée du multilatéralisme.

La présidence allemande du Conseil européen des chefs d'États et de gouvernements, entrée en fonction en juillet 2020 pour six mois, suscite

Politique

L'Europe entre danger mortel et nouveau départ

des espoirs. Son mot d'ordre est: «Tous ensemble pour relancer l'Europe!» Dans un entretien accordé à six journaux européens le 25 juin dernier, la chancelière Angela Merkel a déclaré que «l'Allemagne ne peut pas seulement penser à elle-même, mais doit aussi être prête à faire un geste de solidarité *extraordinaire*». ³ L'Allemagne, peu endettée, peut se permettre de s'endetter davantage.

Toutefois, il ne s'agira pas pour la présidence allemande du Conseil européen uniquement de gérer les conséquences de la crise du coronavirus, mais aussi la réforme de la politique commune de l'asile et le règlement du Brexit avec la Grande-Bretagne. Il lui faudra aussi parvenir à une meilleure coordination de la politique extérieure européenne, en particulier face à la Chine, et ne pas oublier la responsabilité du continent envers les pays pauvres du Sud, d'Afrique en particulier.

L'avenir de l'Europe en débat

La Conférence sur l'avenir de l'Europe, qui doit durer deux ans, offre une occasion majeure de restructurer et d'affermir le projet européen (ce grand dialogue entre citoyens a été renvoyé au mois de novembre). Le 25 juin, les États membres se sont mis d'accord sur une position commune, qui n'exclut pas une modification des traités. La question-clé sera de savoir si l'Union est un projet politique ou seulement un marché commun où chaque pays cherche à

tirer son épingle du jeu. Il importera aussi que la conférence parvienne à renouveler la confiance des citoyens européens envers l'UE.

Quelle place pour les religions et philosophies?

On ne sait pas encore dans quelle mesure les Églises auront voix au chapitre dans cette Conférence. Dans l'article 17 du Traité de Lisbonne, les institutions européennes s'engagent à mener un dialogue régulier, ouvert et transparent entre les institutions de l'UE, d'une part, et les Églises, les associations religieuses et les organisations philosophiques ou non confessionnelles, d'autre part. C'est ce à quoi il faudra veiller dans le dialogue prévu sur l'avenir de l'Europe.

Une chose est certaine, le remède contre les égoïsmes nationaux aura pour nom solidarité. Depuis le début de son pontificat, le pape François a prononcé cinq grands discours sur l'Europe. Et à Pâques 2020, dans son message précédant la bénédiction *Urbi et orbi*, il s'est adressé à elle en particulier: «L'Union européenne fait face à un défi historique dont dépendra non seulement son avenir, mais celui du monde entier. Ne laissons pas passer l'occasion de donner une nouvelle preuve de solidarité, même en recourant à des solutions novatrices.» ⁴ ■

(traduction Claire Chimelli)

À lire encore:

Martin Maier sj, *Ne perdez pas espoir!* sur www.choisir.ch, 27 mai 2020.

1 *Le manque de solidarité, «danger mortel» pour l'Europe, selon Jacques Delors*, in <https://institutdelors.eu/>, 28 mars 2020.

2 **Jean Monnet**, *Mémoires*, Paris, Fayard 1976, p. 379.

3 Cf. **Thomas Wieder**, «Angela Merkel: «Il est dans l'intérêt de l'Allemagne que l'Union européenne ne s'effondre pas», in *Le Monde*, 26 juin 2020.

4 In w2.vatican.va

Politique

Quelle autonomie agro-alimentaire ?

René Longet, Genève
expert en durabilité

COVID-19

La crise du coronavirus a donné lieu à des réactions contradictoires. Parmi les points faisant consensus figure la recherche d'un meilleur équilibre entre commerce international et autonomie locale. À force de délocalisations, chaque pays s'est retrouvé bien trop dépendant de producteurs à l'autre bout du monde. L'agriculture est ici un cas d'école.

Président de la Fédération genevoise de coopération, René Longet a eu une longue carrière politique à Berne et Genève. Engagé dans les questions de biodiversité et d'économie durable, il est l'auteur de plusieurs livres, dont *Alimentation, les bons choix* (Genève, Jouvence 2013, 159 p.).

Sus le plan de l'autonomie alimentaire, la Suisse a toujours affirmé l'importance d'un secteur agricole productif en maintenant une protection douanière, une zone agricole¹ et un soutien aux producteurs (55% de leur revenu aujourd'hui).² Son taux d'auto-provisionnement moyen net ne se situe qu'à quelque 50%.

Pour l'améliorer, un premier levier d'action serait de réduire notre dépendance en matière de moyens de production importés. Il s'agit notamment de quelque 260 000 tonnes de tourteaux de soja du Brésil destinées au bétail, d'engrais minéraux,

en particulier phosphatés, et de l'énergie fossile utilisée en agriculture. La production animale étant particulièrement friande d'intrants importés, l'auto-provisionnement de ce secteur, qui se situe aujourd'hui à quelque 75%, se réduit d'autant.

Le second levier est celui de nos habitudes alimentaires. En Suisse, chaque habitant consomme en moyenne 3000 calories par jour, ce qui est largement trop. En évoluant vers les 2200 à 2400 recommandés par les nutritionnistes, notre autonomie alimentaire augmenterait d'autant.³ Tout cela devrait nous inciter à consommer moins de viande et plus de végétaux, et donc à augmenter fortement la production de céréales, d'oléagineux, de fruits, de légumes et de légumineuses.

Du fait de sa topographie, la Suisse, en effet, est traditionnellement un pays de pâturages, ce qui explique la prédominance du secteur animal. Le passage, dès le XIX^e siècle, d'une agriculture de subsistance à une production commerciale a, de plus, fait fortement régresser les cultures végétales en régions périphériques et de montagne, aux conditions d'exploitation plus difficiles.

Auto-provisionnement brut moyen de la Suisse :

Produits laitiers : 110%
(le solde est exporté)
Viandes de bœuf et de porc : 85%
Pommes de terre et sucre (betteraves) : 75%
Céréales : 60%
Œufs, volailles : 50%
Vins : 40%
Fruits et huiles végétales : 30%
Poissons : 3%

Politique

Quelle autonomie agro-alimentaire ?

Ce profil de production est en contradiction avec les recommandations nutritionnelles visant à consommer davantage de fruits, de légumes et surtout de légumineuses (riches en protéines) et à réduire la part des produits carnés.⁴ L'OMS a d'ailleurs classé la viande transformée (charcuterie et autres) comme cancérigène et la viande rouge comme probablement cancérigène.⁵

Quelles importations ?

La mise en œuvre de ces réorientations ne suffira pas à se passer d'importations - outre le fait que le consommateur a un légitime souhait de diversité alimentaire, que les seuls produits du terroir ne sauraient satisfaire. Les perspectives démographiques sont à la hausse⁶ et, selon l'Office fédéral de l'environnement,

Les premières victimes du système sont les producteurs eux-mêmes, dont le nombre se réduit de plus en plus.

« depuis les années 1980, les surfaces d'habitat et d'infrastructure ont constamment progressé en Suisse, gagnant 23,4% ou 584 km² entre 1985 et 2009 (l'équivalent du lac Léman) (...) menaçant ainsi les terres agricoles suisses particulièrement précieuses et productives ».⁷

La question est alors celle des critères des importations. L'article 104 de la Constitution, adopté à une

large majorité en septembre 2017, demande que les « relations commerciales transfrontalières (...) contribuent au développement durable de l'agriculture et du secteur agro-alimentaire ». Idéalement, on devrait ainsi soumettre toute importation aux critères du commerce équitable.

Mais la provenance locale n'est qu'un des critères d'un système agro-alimentaire durable, qui doit prendre également en compte la santé, la diversité biologique et gustative, le juste prix et des conditions de production écologiquement positives. Le « manger local », en effet, redécouvert par certains durant le confinement, ne veut pas dire automatiquement manger des produits sains, diversifiés et issus de modes de culture respectueux de la nature (la culture bio représente en Suisse un peu plus de 15% des surfaces et 10% des parts de marché).

Un système à rééquilibrer

C'est de fait tout le système agro-alimentaire mondial, gravement déséquilibré, qui doit être repensé autour de modèles environnementaux et sociaux responsables, nous dit l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO).⁸ Les premières victimes du système sont les producteurs eux-mêmes, dont le nombre se réduit de plus en plus. Alors qu'ils nourrissent le monde, ils ne sont plus qu'un rouage du complexe agro-industriel qui les enserre de toutes parts.

Le processus de rationalisation nivelle les paysages, la biodiversité et les paysans, mais aussi l'agrodiversité. Selon la FAO, deux tiers de notre nourriture dépendent de neuf espèces, alors que plus de six mille peuvent être utilisées.⁹ C'est une lourde menace pour notre sécurité alimentaire ! Malgré une augmentation spectaculaire des rendements,



© Julian Kumar /
Godong

plus de 700 millions de personnes ne mangent pas à leur faim. Et presque trois fois plus souffrent de la « malbouffe » industrielle. Les excès de sucre, de sel et de graisses saturées, les boissons sucrées et le *fast food* en général constituent une atteinte majeure à la santé publique, favorisant notamment le diabète, en forte augmentation dans le monde.

Ajoutons au tableau que la destruction de la forêt tropicale pour les monocultures de soja (destiné aux animaux) et de palmiers à huile (ingrédient-clé du *fast food*), ainsi que l'élevage industriel sont responsables d'environ un quart des émissions de gaz à effet de serre.¹⁰ Et que la priorité donnée à la production animale est une des causes de la faim dans le monde, puisqu'il est plus rentable de faire pousser des végétaux pour nourrir les animaux qui finissent dans nos assiettes que des cultures vivrières pour les populations locales.

Seules les approches agro-écologiques permettront de revoir ce système. Valorisant la vie du sol, les contributions de la biodiversité, la polyculture, la résistance naturelle

et la complémentarité des animaux et des plantes, elles sont à même d'assurer une productivité sur la durée,¹¹ avec des rendements supérieurs à l'agro-industrie. On citera ici l'agroforesterie, l'agriculture de conservation, la permaculture et les diverses modalités de la culture biologique. Ce sont également les approches les plus riches en emplois et maintenant une agriculture à taille humaine.

En Suisse aussi on note un affaiblissement de la biodiversité due à la banalisation des biotopes et aux substances écotoxiques. L'effondrement des populations d'insectes va frapper les producteurs en direct, et si la pollinisation devait s'effectuer de main d'homme, il en résulterait 350 millions par an de coûts supplémentaires pour l'agriculture suisse selon Agroscope. Sols, air et eaux continuent d'être pollués par des nutriments surdosés et des résidus de pesticides.¹² Certes, les plus toxiques d'entre eux sont désormais interdits, mais ce n'est pas le cas ailleurs dans le monde, où ils causent plus de 220 000 décès par an.

Politique

Quelle autonomie agro-alimentaire ?

Santé et durabilité vont de pair

En juin 2020 est parue la synthèse du Programme national de recherche *Alimentation saine et production alimentaire durable*.¹³ Sa principale recommandation est d'«élaborer une stratégie portant sur le système alimentaire suisse, c'est-à-dire une stratégie garantissant une alimentation saine et durable pour l'ensemble de la population. (...) Un objectif important de la stratégie alimentaire sera de définir quels types de régimes alimentaires sont souhaitables pour la Suisse dans les 30 ans à venir. (...) Réduire la consommation de viande est probablement le plus important déterminant lié à l'alimentation dans la transition vers un système alimentaire à la fois plus sain et plus durable.»

Stratégie commune

Les «modèles montrent aussi qu'il n'est pas possible d'atteindre une alimentation plus saine et un système alimentaire plus durable par l'entremise d'actions individuelles: l'amélioration de l'état de santé de la population, la protection de l'environnement et la gestion de la production alimentaire doivent être intégrées dans un cadre systémique, puis dans une stratégie commune». Enfin, «les régimes alimentaires prévenant les maladies chroniques et dégénératives sont aussi bénéfiques pour l'environnement».

La résilience du système alimentaire repose ainsi sur une capacité de pro-

duction décentralisée, donc sur l'existence d'une paysannerie suffisamment nombreuse, de sols fertiles, d'une diversité génétique, de modes de production respectueux de la nature et d'une autonomie en ressources productives. La bonne nouvelle: ce qui est bon pour la santé de la Terre l'est aussi pour la nôtre! ■

1 En Suisse, les meilleures terres agricoles (SDA) sont protégées par des dispositions spécifiques mises en œuvre par l'Office fédéral du développement territorial. Ces SDA constituent environ 40% de la totalité des surfaces agricoles utiles du pays. Chaque canton est tenu d'assurer un contingent fixé par le Conseil fédéral en 1992.

2 *Message sur l'évolution future de la politique agricole à partir de 2022* (PA 22+), Berne 2020, p. 20.

3 Ali Ferjani, Albert Zimmermann, Stefan Mann, Institut des sciences en durabilité agronomique (IDU), *Agroscope, Potentiel alimentaire des surfaces agricoles cultivées*, Berne, Office fédéral pour l'approvisionnement économique du pays 2018.

4 Cf. Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires, *Résultats concernant la consommation alimentaire*, Berne 2018.

5 Cf. le communiqué de presse du Centre international de recherche sur le cancer (CICR), une agence de l'OMS, Lyon 2015, sur www.who.int.

6 Office fédéral de la statistique, *Évolution de la population de la Suisse et des cantons: scénarios 2020-2050*, Neuchâtel 2020, 16 p.

7 OFEV, *Sol: en bref*, in www.bafu.admin.ch.

8 FAO, *Transformer l'alimentation et l'agriculture afin de réaliser les ODD*, Rome 2018, 72 p.

9 FAO, *L'état de la biodiversité pour l'alimentation et de l'agriculture dans le monde*, Rome 2019, 16 p.

10 Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), *Rapport spécial sur le changement climatique et les terres émergées*, Genève, août 2019.

11 FAO, *Les 10 éléments de l'agroécologie*, Rome 2018.

12 Conseil fédéral, *Message sur l'évolution future de la politique agricole à partir de 2022* (PA 22+), Berne 2020, pp. 36 et 62.

13 Fonds national suisse de la recherche scientifique, PNR 69, *Alimentation saine issue d'une production alimentaire durable*, Berne juin 2020.

Économie

Une crise structurelle

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste

COVID-19

Les effets économiques de la crise du coronavirus sont loin d'avoir été mesurés, ni même prévus. Les spécialistes, souvent catégoriques, défendent chacun des points de vue différents, en fonction des solutions qu'ils envisagent. Une certitude, l'heure n'est pas à l'optimisme et la crise est appelée à durer.

Étienne Perrot sj est professeur invité à l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'argent et le discernement managérial, dont *Refus du risque et catastrophes financières* (Paris, Salvator 2011, 296 p.). Prochain livre, à paraître cet automne, *Esprit du capitalisme, es-tu là ?* (Paris, Lessius).

Les uns parlent d'interdire la spéculation financière, voire de « laisser tomber les banques » ou de « nationaliser » les entreprises; les autres suggèrent de démanteler le capitalisme multinational pour défendre le pré carré de l'économie nationale; ou encore de permettre aux banques centrales de distribuer la monnaie directement aux ménages, ou d'interdire aux banques commerciales de prêter au-delà de leurs fonds propres. Les économistes officiels du Fond monétaire international, de la Banque mondiale ou des banques centrales proposent des médications plus classiques: baisse

des taux d'intérêt, moratoire sur les dettes d'entreprise, aides de l'État aux PME, crédits d'impôts, assouplissement des réglementations, investissements dans les infrastructures, subventions directes aux systèmes de santé, de communication et de formation.

Ces remèdes divergents sont généralement cohérents. Leur point commun est de dénoncer le dysfonctionnement du système capitaliste. Il est facile de montrer que les contre-coups économiques de l'épidémie, apparue officiellement en décembre 2019 dans la région de Wuhan en Chine, se sont transmis au reste de la planète par les vecteurs du capitalisme. La division internationale du travail et l'interconnexion entre pays portée par la recherche de la productivité et du profit s'inscrivent dans la logique du capital. Le signe de la crise actuelle n'est donc pas dans l'incohérence des analyses, mais dans leurs divergences.

L'effet boule de neige

La crise latente du système capitaliste n'est visible qu'à travers ses phénomènes les plus spectaculaires, tels l'accumulation entre les mains de quelques-uns de richesses colossales, ou aux yeux sensibles aux dysfonctionnements écologiques et sociaux. En revanche, quand éclate la crise, l'attention est toujours surprise par la vitesse à laquelle elle se propage. On l'a vu dès le début de la crise du coronavirus à la rapidité avec laquelle les restrictions imposées par les autorités chinoises se sont répercutées sur l'économie mondiale. Ont été touchés de prime abord les plus proches pays de la Chine par l'économie et la géographie, Corée du Sud, Singapour, Japon, Australie, Taiwan, puis de fil en aiguille l'Europe et les États-Unis.

Économie

Une crise structurelle

Ce qui apparaissait, à l'origine, comme un problème économique localisé (on en disait autant de la crise des *subprimes* aux États-Unis en 2007) s'est propagé aussi vite que le virus lui-même. La raison en est que Wuhan est l'un des cœurs économiques de la Chine, qui est devenue, en une quinzaine d'années, la plateforme industrielle du monde (13% des exportations mondiales). Du fait de cette dépendance, les principaux donneurs d'ordre économiques de la planète se sont vus contraints, par manque de fournitures chinoises, de freiner voire même d'interrompre leur production.

Ce phénomène de blocage entraîne un cercle vicieux au prorata des liaisons industrielles entre les pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Le freinage brutal de la production, du commerce et de la circulation des personnes physiques provoque une rupture dramatique des équilibres financiers, d'abord ceux des travailleurs indépendants et des entreprises, ensuite ceux des banques. Même le secteur des services, qui représente une grande part du produit national brut des pays de l'OCDE, est bouleversé.

Les compromis nécessaires

L'objectif premier a été d'éviter la destruction par les faillites du potentiel productif. Le souci de solvabilité est donc passé après l'impératif de trésorerie, qui doit rester disponible pour maintenir à flot les

entreprises. Or les banques, alourdies par une augmentation sensible de créances douteuses, ont restreint l'accès aux crédits qu'elles accordent aux entreprises et aux ménages. D'où la nécessité d'actions directes des États, par des plans massifs, pour éviter des faillites en chaîne.

Les banques centrales et les États ont financièrement réagi sans délai: la Chine a arrosé son économie de liquidités; la Banque centrale américaine (Fed) a créé la surprise en annonçant dès le 3 mars, dans la précipitation, une baisse de 0,5 point du taux de base américain, avant de le porter à zéro quelques semaines plus tard; l'Italie, l'Allemagne, la France tentent de soutenir, par des subventions ciblées, leurs entreprises, tout en autorisant des reports du paiement des impôts, des taxes et des cotisations sociales; etc.

Certains ont crié au scandale, accusant ces gouvernements de subventionner les entreprises sur le dos des contribuables. Mais, comme pour la crise de 2008, ces décisions de compromis entre l'immédiat et le plus long terme ont répondu à l'urgence du moment - sauf à accepter, dans l'espoir très hypothétique de repartir à zéro sur une base plus saine, l'explosion du chômage et la perte d'un tissu industriel encore utilisable.

À quoi s'attendre ?

Sauver le système des paiements entre banques et favoriser l'endettement ne remettra pas en ordre de marche les PME européennes au bord du dépôt de bilan. Le tissu industriel mettra du temps à recoudre ses déchirures engendrées par les faillites inévitables d'entreprises. Lorsque la circulation des marchandises est physiquement ralentie ou bloquée et que la crainte tétanise les consommateurs, l'argent bon mar-

ché ne suffit pas pour stimuler les investissements productifs et la consommation. Reste alors la possibilité de « grands travaux » financés sur fonds publics, aptes, peut-être, à restructurer l'économie dans un sens un peu plus écologique.

À horizon de trois ou quatre ans, les conséquences économiques probables de la crise du coronavirus seront très graves. La récession actuelle se transformera vraisemblablement en dépression, par une sorte d'embolie de l'économie provoquée par un enchaînement de faillites longues à être surmontées. Les États pourront dépenser « autant que nécessaire », cela ne suffira pas à éviter une sévère dépression. Car, pour plagier un personnage de Molière : « On vit de bonne soupe et non de créance sur la banque centrale. »

Pour ne pas réduire en miettes la machine économique, une réponse internationale coordonnée devrait s'imposer, mais elle sera difficile à mettre en place compte-tenu de la montée des nationalismes.

L'OCDE voit dans la crise du coronavirus un « danger pour l'économie mondiale », d'autant que cette crise se greffe sur un ralentissement déjà sensible. En étaient les signes, la stagnation de la production industrielle mondiale, le ralentissement des ventes de voitures neuves, la baisse du taux de croissance des investissements passé de 5% en 2018 à 1% en 2019 dans les pays du G20... La guerre commerciale États-Unis-Chine et le Brexit n'y sont pas étrangers. Avec la crise présente, la chute des marchés boursiers va également peser sur l'économie. Car l'énorme dette des entreprises - pas toujours de bonne qualité du fait de la trop grande faiblesse des taux d'intérêt - s'ajoutant à la chute des marchés ne peut que

fragiliser davantage les banques et les grands fonds d'investissement.

Cependant, comme maints observateurs, les experts de l'OCDE pensaient à la fin du printemps que l'épidémie atteindrait un pic au premier semestre 2020 avant de baisser... La réalité est plus sombre. Pour ne pas réduire en miettes la machine économique, une réponse internationale coordonnée devrait s'imposer, mais elle sera difficile à mettre en place compte-tenu de la montée des nationalismes. Elle s'annonce même presque impossible au niveau mondial. Le G20, qui avait servi de tête de pont lors de la crise de 2008, est aujourd'hui en souffrance. L'Arabie saoudite, qui le préside en 2020, n'a guère d'autorité internationale et encore moins de pouvoir. Le montre le faible effet de la vidéoconférence qu'elle a organisée le 26 mars, en dépit du « front uni » proclamé et des cinq mille milliards de dollars annoncés. L'Europe cherche à coordonner ses efforts de recherche et moyens dans un « front commun », concrétisé par un emprunt collectif de 750 milliards d'euros.¹

Crise profonde de la confiance

J'épingle la vision à court-terme qui escompte un rebond économique plus ou moins rapide après la crise, comme si les affaires pouvaient reprendre comme à l'accoutumée après avoir subi un choc conjoncturel. Je pense, au contraire, que le choc est structurel. Il détériore la confiance mise depuis les années 50 dans la division internationale du travail.

Dans la situation présente, la solidarité de fait qui relie les économies s'est révélée un facteur de faiblesse. S'agissant des relations financières internationales, nous le savions depuis plus de dix ans, avec la crise de 2008 qui a conduit, tant bien que

Économie

Une crise structurelle

mal, les autorités monétaires et financières mondiales à renforcer un peu l'édifice.² Mais aujourd'hui c'est l'économie réelle qui est touchée - la production des outils et des marchandises, le transport et les biens matériels nécessaires à la vie sociale et à la santé publique - et une même prise de conscience se fait jour.

Dans la situation présente, la solidarité de fait qui relie les économies s'est révélée un facteur de faiblesse.

Le discernement économique est difficile à mener, car l'épidémie provoque un « impact sur la confiance » des investisseurs, des managers et des ménagères. Les restrictions de transport accentuent cette tendance. Fragilisée, la structure économique - et pas simplement l'activité - va encaisser un choc plus profond, avec un ralentissement économique qui ne peut pas être actuellement précisément chiffré.

Des repliements risqués

Ce faisant, la crise du coronavirus renforce la tendance au repli nationaliste déjà perceptible auparavant dans maints pays d'Europe et d'Amérique. Les politiques des États-Unis, du Brésil, de la Grande-Bretagne en sont les éléments les plus spectaculaires. En fait, depuis longtemps, chaque pays tente d'imiter les États-Unis, en délaissant, au grand dam de l'Union européenne, les accords multilatéraux pour se focaliser sur

des accords bilatéraux où le plus fort impose son diktat.

La théorie économique enseigne que ce repliement sur les espaces nationaux aura un effet négatif, plus ou moins sensible selon la taille des pays, sur la productivité économique globale de la planète. Une diminution de la division internationale du travail ne peut que ralentir la croissance économique globale. S'il est mené à son terme - ce qui n'est pas certain - le rapatriement de la production dans les pays du Nord aura des effets très négatifs sur les pays du Sud, des effets peu compensés par l'annulation des dettes (cette annulation d'ailleurs, étant limitée aux dettes publiques, valorisera les dettes privées). Cela appellera à une coopération régionale les pays modestes qui ne peuvent pas se permettre, comme les plus gros, une autarcie quasi complète. Globalement, le coût de la vie renchérra donc dans tous les pays, faisant baisser le niveau de vie, principalement celui des plus pauvres, tandis que les grands pays aux ressources diversifiées, comme les États-Unis, s'en sortiront mieux que la moyenne.

Est-ce une mauvaise chose? La logique capitaliste est malmenée, certes, mais inversement, parmi toutes les conséquences possibles, la lutte écologique en deviendra plus facile. Tous les problèmes sociaux ne seront pas résolus pour autant. Un nouveau rapport au monde s'établira qui ne considérera plus la croissance économique comme le sésame de tous les bonheurs. ■

1 Cf. l'article de Martin Mayer sj, aux pp. 21-24 de ce numéro.

2 Lire à ce sujet, sur www.choisir.ch, rubrique Économie, Étienne Perrot sj, « Tragédies financières. De la nécessité de la morale », in *choisir* n° 581, mai 2008, pp. 27-30.

Économie

Une parenthèse dans le darwinisme néolibéral

Jean-Marie Brandt, Lausanne
économiste et enseignant

COVID-19

Les crises sont des accélérateurs et des révélateurs de tendance. Celle du coronavirus n'échappe pas à la règle. Cette parenthèse sanitaire est un facteur aggravant et non pas déclenchant de la crise économique. Elle a mis à nu les plus faibles, les oubliés du marché de l'emploi, auprès de qui le principe de travail-dignité ne semble pas s'appliquer.

Jean-Marie Brandt enseigne à Connaissance 3, à l'Université populaire de Lausanne et au Service de formation des adultes de l'Église catholique du canton de Vaud. Il a dirigé les Impôts du canton de Vaud. Il est co-auteur de *C'est l'emploi qu'on assassine* (St-Maurice, St-Augustin 2019), recensé in *choisir* n° 693, p. 80.

Pour la première fois de l'histoire, priorité sanitaire a été donnée aux plus vulnérables. Cette pandémie a mobilisé « l'élite » (médecins, virologues) et « la masse » (personnel de soutien). L'élite de l'élite s'est trouvée sous les feux de la rampe à concéder son ignorance et son impréparation, avec plus ou moins de détours. La masse est demeurée en coulisse, affrontant le risque pour assurer son indispensable travail. Chacun a poursuivi son concours au bien commun, à la santé et à la vie au quotidien. La crise a ainsi redéfini des limites d'ordinaire floues: la connaissance pour les uns, la reconnaissance pour les autres.

Les crises présentent (pour qui peut s'adapter) des opportunités de discernement, de choix et d'engagement dans les voies de la nécessité. L'indispensable et récuratif travail de conversion à la survie protège les forts et met à nu les faibles. La Covid a mis en scène une minorité composite et a parqué en spectateurs l'immense majorité du monde du travail, visibles et invisibles, riches et pauvres, reconnus et clandestins, convoquant tout le monde à une première mondiale: le drame du bien commun, dans la version du soin intensif et sur la musique de la brebis égarée. « Péripériques »¹ du monde du travail, « invisibles »² des pays en développement, laissés-pour-compte des pays développés, travailleurs reconnus, tous se sont retrouvés dans une salle obscure, au parterre ou au poulailier. Certains porteurs d'un ticket - petits plats et rafraîchissements compris -, d'autres sans justificatif et privés de nourriture.

L'exigence du rapport travail-dignité

Aujourd'hui, la normalité sanitaire semble rétablie (là où la priorité médicale a été admise), tandis que l'économie entame une récession inédite qui pourrait durer deux à trois ans,³ accélérant la détérioration des conditions-cadres due au darwinisme néolibéral que la crise financière de 2008 a désentravées. Ce principe de sélection, que la libre-concurrence prétend naturelle, étrangle l'exigence du rapport *travail-dignité*, à commencer pour les plus fragiles.

L'économie pourtant devrait être l'art de gérer la maison et la société dans l'idéal du bien commun, qui est le droit universel au bien-vivre et au mieux-être. Un droit et un devoir confondus dans l'exigence du rapport *travail-dignité*, libéralisée ou soutenue (chômage partiel, facilita-

Économie

Une parenthèse dans le darwinisme néolibéral

tion quantitative) selon les cultures. Crise ou pas crise, déclaré ou clandestin, le travail demeure une exigence de dignité pour l'individu et la société. Cette exigence répond aussi au principe du bien commun que Vatican II définit dans *Gaudium et spes* et qui est repris par la *Doctrina sociale de l'Église*: «un bien appartenant à tous les hommes et à tout l'homme» ou encore «[un] ensemble de conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée». ⁴

Le droit au travail habille ainsi du *contrat social* le principe de *réciprocité* naturel à la survie, au mieux-vivre et au bien-être collectifs. Car *contrat* et *réciprocité* invoquent *droit* et *responsabilité*. La société et chacun de ses membres ont réciproquement besoin de travail pour assurer la sécurité et l'épanouissement de l'ensemble et de chacun.

C'est ainsi que le droit à la dignité s'inscrit dans le principe permanent d'un état de civilisation selon lequel la dignité est le droit absolu que toute personne peut opposer à des tiers, à la collectivité, au nom du respect qui lui est dû. Ce droit gagne encore en puissance dans le christianisme. Il est inscrit dans la Genèse déjà comme relevant de la réflexibilité de l'image du Créateur sur la créature.

La résilience par le travail

L'exigence du rapport *travail-dignité* produit, à travers la crise, une résilience clandestine spécifique dans trois types de populations: les Mouvements populaires d'Amérique latine que, selon le pape François, «les solutions prônées par le marché n'atteignent pas [...], pas plus que la présence protectrice de l'État» ⁵; les travailleurs des pays en développement de l'«économie informelle», ces «oubliés du marché du travail» (dixit l'OIT) que le travail rend invisibles, absents des institutions, des administrations, des lois, des statistiques; et les laissés-pour-compte des pays développés, victimes du «paradoxe du pacte libéral». ⁶

Précisons ce dernier. Dans un marché libre, la compensation des inégalités dépend de la croissance dont le moteur est la libre-concurrence. Or le chômage de masse et de longue durée contredit l'équilibre naturel du marché libre; en outre, les périphéries du monde du travail jouent le jeu du marché sans être parties au pacte libéral ni bénéficiaires de l'interventionnisme étatique. La prétention auto-régulatrice (darwinienne) du marché les transforme ainsi en laissés-pour-compte.

Cette résilience par le travail et les réseaux de solidarité qu'a exacerbée le coronavirus montre que le rapport *travail-dignité* est le bien commun de cette humanité qui se bat au quotidien pour «l'accès universel aux trois T : terre, toit et travail». ⁷ Par son rapport à la dignité, cette exigence est absolue et ne devrait être stigmatisée d'aucun principe différentiel (culture, âge, formation, sexe, couleur de peau). Or, à l'exception de la phase sanitaire de la Covid, les crises démontrent la prégnance du différentiel de l'utilité économique, stricte, réelle, ressentie ou supputée.

Deux conclusions s'imposent à propos de l'exigence du rapport *travail-dignité*. En premier lieu, elle répond dans tous les cas au principe du bien commun; or la sélection naturelle du néolibéralisme repose sur le critère de l'utilité objective ou de la rationalité pure, sans égard à la dignité, détruisant ainsi le bien commun pour le profit individuel. Ensuite, cette exigence met en lumière les coulisses du marché du travail et ses invisibles; ils sont les premiers et les plus sévèrement touchés en cas de crise, au point de ne plus pouvoir subvenir à leurs besoins essentiels, que ce soit dans les pays en développement ou dans les pays développés.

Les laissés-pour-compte

Le dogme de l'utilité priorise la productivité économique et, massivement depuis 2008, la productivité financière qui opère par la captation technologique de l'acteur économique. Elle modélise son comportement, l'adapte à l'offre, le standardise, en tire le maximum de profit. L'offre calibre la demande, biaise le respect de la personne. Le processus technologique et financier (mondialisation, robotisation, intelligence artificielle) crée le chômage de masse et de longue durée sans offrir de prise à l'exigence du rapport *travail-dignité*.

L'efficacité du phénomène est inversement proportionnelle au degré de formation d'abord et à la capacité financière ensuite. La formation cependant perd en vertu protectrice (sauf pour l'élite de l'élite), au contraire de la capacité financière. Seules les deux pointes du spectre de la formation échappent à ce broyage socio-économique: les professions à haute valeur scolaire (ingénieurs spécialisés) et les professions indispensables sans particularité scolaire (achalandiers, nettoyeurs, caissières). Entre ces deux extrêmes s'inscrit la population majoritaire, dont l'éducation est de moins en moins un critère de survie économique.

La satisfaction de l'exigence du rapport *travail-dignité* est en décroissance, car le travail est relié à la productivité, à l'actionnariat. Productivité et prise de pouvoir deviennent les maîtres-mots d'une économie où le principe du bien commun s'applique dans la perspective idéologique et financière univoque d'une minorité dirigeante, possédante, prédatrice. Pour la population intermédiaire (classe moyenne), qualité de l'emploi et pouvoir d'achat se dégradent, avec des conséquences lourdes pour l'individu, la famille, la société. Les laissés-pour-compte deviennent une structure invisible de la société.

Cette population s'accroît de seniors (55 à 64 ans) et de jeunes (15 à 24 ans). Une forme de ghettoïsation apparaît ainsi dans les pays développés.⁸ Soit une normalité trompeuse qui crée un rapport d'indifférence réciproque entre l'intérieur du ghetto (marqué par le déclassement) et l'extérieur (conforté dans sa bonne conscience). Le rapport *travail-dignité* est confiné dans l'attente du redémarrage spéculatif d'une croissance stagnant depuis 2008.

Paysan de montagne des Grisons, Val Bragaglia, Bondo
© Didier Ruef



Économie

Une parenthèse dans le darwinisme néolibéral

À lire :

« Le chantier du travail », un dossier paru in *choisir* n° 691, avril-juin 2019.

On parle alors de chômage structurel ou d'équilibre, faute d'explication compatible avec la loi de l'offre et de la demande. Masse et durée sont la nouvelle normalité des laissés-pour-compte. Ce ne sont plus des chômeurs officiels, mais des sans-emplois officieux dont beaucoup se battent pour un emploi dégradé, pour éviter la dépendance et protéger leur liberté et leur dignité. Toujours plus nombreux, les laissés-pour-compte des pays développés rejoignent les invisibles des pays en développement recensés par l'Organisation internationale du travail,⁹ soit plus de deux milliards de personnes. ■

- 1 Voir Michael Czerny et Paolo Foglizzo, « La rencontre mondiale des mouvements populaires au Vatican », in *Études* n° 4217, juin 2015, pp. 67-79.
- 2 Selon l'OIT, les « domestiques » (80% de femmes), travailleurs invisibles par excellence, représentent une part importante de la main-d'œuvre mondiale du secteur informel (n.d.l.r.).
- 3 Cf. Étienne Perrot, *Une crise structurelle*, aux pp. 29-32 de ce numéro (n.d.l.r.).
- 4 In Conseil pontifical Justice et Paix, *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, Rome, Librairie éditrice du Vatican, Rome 2004, respectivement n° 165 et 164.
- 5 Michael Czerny et Paolo Foglizzo, *op. cit.*
- 6 Pierre Charbonnier, *Abondance et liberté, une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte 2020, pp. 305 ss.
- 7 Michael Czerny et Paolo Foglizzo, *op. cit.*
- 8 L'OCDE (pays développés, Chine non comprise), avant la Covid-19 : 33 millions de chômeurs officiels ; 66 millions de chômeurs invisibles (déduction faite des chômeurs inscrits).
- 9 Population mondiale (7,8 milliards). Périphéries : 33% ; classe moyenne : 50% avec la Chine ; riches : 15%, très riches : 2%.
- 10 Lettre du pape François aux mouvements populaires, Vatican, 12 avril 2020.
- 11 Cf. John Rawls, *A Theory of Justice*, 1971.

Revenu universel versus pape François ou crédit d'impôt universel

Se référant à l'exigence du rapport *travail-dignité*, le pape François a reformulé l'idée d'un *revenu universel* pour les populations des coulisses de l'économie.¹⁰ « Vous, les travailleurs informels, indépendants ou de l'économie populaire, n'avez pas de salaire fixe [...] et les quarantaines vous deviennent insupportables. Sans doute est-il temps de penser à un salaire universel qui reconnaisse et rende leur dignité aux nobles tâches irremplaçables que vous effectuez, un salaire capable de garantir et de faire de ce slogan, si humain et chrétien, une réalité : pas de travailleur sans droits. »

L'idée est largement débattue. La notion se réfère au principe de justice rawlsien¹¹ d'égalité liberté, selon le modèle de l'égalitarisme libéral. Certains États l'ont instaurée à titre d'essais (sans suite). D'autres ont recouru à des expédients du type « monnaie hélicoptère », qui coûtent, créent des injustices et ne remplissent pas les objectifs de relance ni de subsistance.

Une application prometteuse est le *crédit d'impôt universel*, avec un maximal (maximum payé aux sans revenu) et un minimal (maximum payé par les plus riches).

Avantages : pas de discrimination (chacun est taxé et donc incité au travail) ni de stigmatisation ; aucune démarche pour le percevoir ; garantie de disposer d'une réserve ; préservation des exigences d'égalité liberté devant l'emploi et du rapport *travail-dignité*.

Désavantage : nécessite la refonte totale de l'appareil fiscal et de l'aide sociale, et donc un changement de mentalité.

Regard

Une pensée unidirectionnelle entretien avec Jean-Dominique Michel

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

COVID-19

Son blog *Anthropo-logiques*¹ a fait le buzz ce printemps. Jean-Dominique Michel s'est fait remarquer (même en France !) pour ses critiques à l'encontre des politiques sanitaires suisse et européennes mises en place contre le coronavirus. Ses partisans louent sa sagacité et sa parole libératrice, ses détracteurs l'accusent de mener une guerre contre la science, voire de populisme. Rencontre avec un homme désireux de débat.

Thérapeute et anthropologue, Jean-Dominique Michel est secrétaire général de l'association genevoise Pro Mente Sana. Il vient de publier *Covid-19. Anatomie d'une crise sanitaire* (Paris, HumenSciences 2020, 224 p.).

Lucienne Bittar: La pandémie s'est accompagnée de complications médicales rares et déroutantes, qui ont conduit les gouvernements de la plupart des États européens à naviguer à vue au début. Vous vous êtes montré sévère à leur égard. Qu'est-ce qui vous a le plus gêné ?

Jean-Dominique Michel: « L'impréparation dans laquelle nous nous sommes retrouvés, alors même que des plans pandémie sont produits et révisés depuis une vingtaine d'années. Ils disent exactement ce qu'il convient de faire en cas de crise. L'Allemagne a réagi dès les premières annonces de la Chine dans la logique

des plans pandémie. Elle a veillé à avoir le plus rapidement possible du matériel de protection et des tests de dépistage. D'autres pays, comme la France et la Suisse, n'ont rien fait pendant cinq semaines. Ils ont attendu de voir, alors même qu'ils ne disposaient pas des stocks nécessaires. Ils auraient eu le temps de créer des tests de dépistages PCR (Polymerase Chain Reaction), très faciles à produire dès lors que le génome d'un virus est connu. Ce n'est donc pas la réponse sanitaire de semi-confinement prise par le Conseil fédéral au début de la crise que j'ai critiquée, mais sa non-anticipation en amont. Bien sûr, il y a eu dans le passé des dépôts de feux épidémiques qui se sont tassés par la suite... Mais mieux vaut être préparé au pire !

» Une deuxième critique concerne le fait que nos autorités ont empêché les médecins généralistes de jouer leur rôle auprès de la population. En les privant de la possibilité de prescrire le seul traitement prometteur qu'on avait sous la main à l'époque [l'hydroxychloroquine azithromycine], elles se sont attaquées à l'un de nos droits fondamentaux. Rien n'autorise les autorités à interférer dans la relation entre un médecin et un patient. C'est comme si elles s'invitaient dans le secret de la confession ou dans la relation entre un avocat et son client ! La manière dont les autorités ont privé les généralistes de toute possibilité d'actions, en disant aux gens « si vous êtes malades restez chez vous, sauf si vous êtes à l'article de la mort », est pour moi un scandale absolu sur le plan légal et sur le plan des valeurs. »

Vous vous êtes aussi élevé contre les modélisations en épidémiologie et contre certaines données médicales qui ont abouti aux mises en garde de l'OMS. N'est-ce pas normal qu'il y ait

Regard

Une pensée unidirectionnelle entretien avec Jean-Dominique Michel

des ratés en période de crise, face à l'inconnu ? N'est-ce pas ainsi que travaille la science ? On pose des hypothèses et on les confirme ou fait évoluer à la lueur de l'expérimentation.

« Oui, ça devrait être ça la science. Et les modélisations épidémiologiques n'en sont pas ! Elles valent ce qu'elles valent, et en général elles se révèlent fausses car tant qu'on ne connaît pas le virus, son évolution et la maladie, on parle dans le vide. Le professeur Neil Ferguson avait prévu 2,5 millions de morts pour la grippe aviaire là où il n'y en a eu que 250 à travers le monde en 2008. Pourtant ses dires sont encore considérés comme paroles d'évangile.

» En ce qui concerne les résultats d'études scientifiques publiées, là aussi il y a un énorme problème, qui dépasse le cas du coronavirus. John Ioannidis, directeur du Stanford Prevention Research Center, a publié en 2005 un article qui a fait beaucoup de bruit, dans lequel il montrait pourquoi la plupart des résultats des recherches scientifiques publiés sont faux.² Cela va de petits biais - j'ai envie de trouver un résultat donc je m'arrange avec le réel - jusqu'à des falsifications massives au service d'intérêts économiques. Depuis cette publication, un ensemble d'acteurs de centres universitaires d'éthique tirent la sonnette d'alarme par rapport à cette question de fiabilité. Par exemple Richard Horton, rédacteur en chef du *Lancet*,³ ou Randy Schekman, prix Nobel de médecine en

2013. Nous en sommes arrivés là en partie à cause de l'idée reçue que seules les études randomisées à très large échelle permettent de connaître une réalité. Or seules les pharmas ont les moyens nécessaires pour mener ce genre d'étude. »

Vous avez dénoncé le climat anxio-gène créé par le traitement médiatique de la crise du coronavirus et par la communication de nos autorités politiques. En Suisse, nous avons compté sur la responsabilité de chacun pour répondre à la crise sanitaire. Informer la population, et donc inévitablement créer un climat anxio-gène, n'était-ce pas nécessaire pour motiver chacun à adopter les bons comportements pour le bien commun ?

« La question que vous posez reflète un paradigme. Est-ce qu'on considère que les gens sont bêtes, et qu'il faut donc simplifier les messages à l'extrême, ou bien est-ce qu'on part du principe qu'ils sont dans l'ensemble intelligents et capables de comprendre les nuances ? Dans la première hypothèse, on va jouer le jeu de l'émotion pour que la population soit tellement terrifiée qu'elle en devienne docile. Dans la deuxième, on lui fournit des informations avec les nuances requises afin qu'elle puisse adhérer en connaissance de cause à ce qu'il lui est demandé. Cela a été la quadrature du cercle pour le Conseil fédéral : faire paniquer suffisamment la population, sans trop la faire paniquer, tout en la faisant paniquer un peu quand même. C'est très difficile.

» Les choses ont été bien faites et mesurées au début en Suisse. Nos autorités ont pris des décisions dans le calme et la mesure, contrairement à la France ou à l'Espagne, et ont laissé un rôle appréciable à la responsabilité individuelle. Mais ensuite, elles ont perdu de vue les or-

dres de grandeur, et je me suis fait attaquer quand j'ai dénoncé ce point. La surinformation anxiogène a fait ressentir à chacun qu'il était en danger de mort, ce qui n'était pas vrai. Comparativement, la grippe de 2015 a été bien plus virulente, avec bien plus de morts à la clé, notamment parmi les mineurs. Par contre, ce qui a été différent avec la Covid-19, c'est l'engorgement des services d'urgence médicaux à cause des pneumopathies. Alors oui, la prudence était nécessaire et la soumission à ce qui était demandé importante, mais pas la déraisonnable psychose collective créée.»

Permettre le débat démocratique, la réflexion critique, sans saboter la confiance en nos autorités politiques et médicales obligées de prendre des mesures dans l'urgence est un équilibre compliqué. Vous avez remis en cause le travail des médias à ce propos...

«Effectivement. Le couplage qu'il y a eu entre les autorités et les médias, qui évidemment jouent sur le spectaculaire, a attisé le climat anxiogène. Cela donne à réfléchir. Les conséquences à long terme sur la santé psychique inquiètent les spécialistes en santé publique.

»Les études sur la *salutogenèse*, c'est-à-dire ce qui nous aide à rester en santé, notamment lors de circonstances adverses, ont commencé après la Seconde Guerre mondiale. On a cherché à analyser ce qui a permis à certains prisonniers des camps de concentration à tenir face à l'innommable, à ne pas être totalement détruits alors que d'autres se jetaient sur les barbelés... On a découvert que le premier élément de la *salutogenèse*, la première source de résilience, c'est l'intelligibilité, c'est-à-dire la compréhension ce qui se passe autour de soi. D'où pour moi l'importance de nommer les choses.

Il ne s'agit pas de saper les autorités, mais juste de permettre aux gens de s'appropriier la complexité d'une réalité. Mon opposition au discours dominant est donc montée en puissance devant la simplification, les demi-vérités des autorités, notamment autour de l'efficacité ou pas des masques, relayées par les médias de Suisse romande qui ont fait un journalisme de connivence. Le rédacteur en chef du *Temps* l'a d'ailleurs dit dans une émission de radio: ils ont joué le jeu du consensus et toléré dans un premier temps aucune voix discordante. Les deux ou trois premières semaines, je veux bien. Les deux ou trois premiers mois, ça devient suspect.»

On vous a bien entendu pourtant.

«Oui, mais sur les réseaux sociaux, pas dans les médias. J'ai souvent été invité par le passé par la RTS en tant qu'intervenant sur des sujets variés. Et là, alors que c'est mon domaine d'expertise et que je crois que j'ai des choses importantes à dire, silence radio. Les journalistes se sont mis à contester mon expertise, à dire que mon CV était louche, que mes théories ne tenaient pas la route, mais jamais en documentant ou en appuyant leurs dires sur une réalité. C'est une espèce de procès d'intention.

»En Suisse alémanique, la réalité des médias a été différente. Des voix contestataires se sont élevées très tôt et ont pu se faire entendre. Rudolf Strahm, ancien Monsieur Prix, a interpellé par exemple le Conseil fédéral pour la mauvaise préparation de notre pays à l'éventualité d'une pandémie.»

Généralement, les institutions ont de la peine à reconnaître leurs erreurs car elles ont peur de perdre la confiance de la population. C'est problématique dans une période où

Regard

Une pensée unidirectionnelle entretien avec Jean-Dominique Michel

on avance par à-coups, avec des résultats contradictoires. Que préconisez-vous ?

« La transparence vis-à-vis de la population. Il est essentiel de reconnaître ses erreurs face à un problème qui s'est posé et qui a été nié ou occulté, ou d'expliquer les motivations qui ont conduit à une décision. Quand le docteur Daniel Koch [ex-directeur à l'Office fédéral de la santé publique] a dit : « on a fermé les écoles, non pas pour des raisons médicales mais pour faire comprendre à la population qu'il fallait qu'elle fasse attention, notamment aux grands-parents », des gens ont hurlé au mensonge et à la manipulation. Au contraire, j'ai apprécié ce propos transparent ! Là où ça pose problème, c'est quand on continue à défendre une raison précédemment invoquée alors qu'il est apparu qu'elle ne tient pas la route. Les gens vont relever la contradiction, ne plus comprendre la situation et donc se sentir mal.

« Il faut donc savoir revenir en arrière quand on se trompe, ne pas entrer dans une sorte de loyauté avec des décisions imparfaites, et évoluer. C'est bien joli d'exprimer des regrets des décennies plus tard pour des actes qu'on n'a pas commis soi-même ! Ce qu'on attend de nos dirigeants, c'est qu'ils réfléchissent à ce qui a favorisé leurs propres difficultés en amont et mis en échec leurs possibilités de réaction. Dans le cas de la Covid-19, face à l'urgence mé-

dicale, c'était normal de prendre rapidement des décisions, quitte à se tromper. Mais le Conseil fédéral aurait du rapidement élargir son panel d'experts, l'ouvrir à des sociologues, des philosophes et économistes, pour mieux mesurer l'impact de ses décisions.⁴ Ne pas se limiter à écouter des médecins. Ils ne sont pas compétents en matière de santé publique car ils ne prennent pas compte du lien social. Le traitement des personnes âgées durant le semi-confinement a été une abomination ! »

Vous préconisez un plus large recours à l'intelligence collective en quelque sorte.

« Tout à fait. Il y a deux types de catastrophes : les naturelles - une météorite qui tombe, un tsunami qu'on doit subir - et les humaines, faites d'une succession d'incidents qui se cumulent, dont aucun n'est assez grave en lui-même pour créer l'impact en question mais qui ensemble finissent par y conduire. Dans ce modèle là, rien n'est pire que les groupes d'experts qui pensent tous pareil. L'état-major américain, la veille de l'attaque de Pearl Harbour, soutenait encore qu'une attaque japonaise était improbable. C'est le conformisme de la pensée dans des groupes trop homogènes qui met le plus en danger, parce que l'intelligence collective y est faible. La pensée s'en trouve stérilisée, le débat démocratique étouffé. » ■

1 Le blog est abrité par le site de la *Tribune de Genève*.

2 John P. A. Ioannidis, « Why Most Published Research Findings Are False », in *PLOS Medicine*, Public Library of Science, New York, 1^{er} août 2005, vol. 2, n° 8.

3 Richard Horton, « Offline: What is medicine's 5 sigma ? », in *The Lancet*, Elsevier, Londres, 11 avril 2015, vol. 385, p. 1380.

4 Lire à ce sujet l'article de **Wolf Linder**, professeur émérite de sciences politiques à l'Université de Berne : « Les sciences à l'épreuve de la pandémie », in *Domaine public*, Lausanne 1^{er} juillet 2020.

Environnement

L'éveil des consciences

Kevin Despond, Nyon
étudiant en sciences de l'environnement

COVID-19

Le coronavirus a rappelé à l'humanité à quel point son équilibre est fragile. Dans l'adversité, chacun a su mobiliser un esprit insoupçonné d'empathie et d'initiative. Ces qualités, si elles sont conservées, pourraient aboutir à un changement de mentalité bénéfique à la préservation de l'environnement. Car aucune transition écologique ne saurait s'opérer par des choix stigmatisant ceux qui, par manque de moyens financiers, ne peuvent porter un tel fardeau.

À l'heure où le réchauffement climatique s'accélère sous l'action de l'homme, il est impensable de continuer à nier l'urgence d'agir. Il y a cinquante ans, cette question demeurait encore une notion abstraite, comprise et mesurée par les seuls scientifiques; elle est aujourd'hui une réalité palpable au quotidien, se traduisant par une somme de phénomènes très inquiétants: augmentation des catastrophes naturelles, montée progressive du niveau des océans, disparition des glaciers et de nombreuses essences animales et végétales... Le compte à rebours de notre écosystème semble inexorable-

ment enclenché, faisant craindre le pire pour le bien-être des générations futures et pour le maintien de la vie sur Terre.

Ces dernières années, les appels à agir, en particulier de la jeunesse occidentale, se sont faits de plus en plus pressants. Mais si tout le monde, ou presque, s'accorde sur cette nécessité, il en est autrement quant à l'approche même de la crise. Ces divergences sont l'expression des différences culturelles et sociales et de la manière d'appréhender la nature.

Peu d'évolution dans l'approche

La genèse de l'impact anthropique sur l'environnement remonte au XIX^e siècle et à la révolution industrielle. Balbutiement d'une mondialisation naissante, celle-ci vit apparaître de nouveaux moyens de transport, nécessaires à son essor. Le charbon et le pétrole, qui demeurent aujourd'hui encore les principales sources d'émissions de gaz à effet de serre, furent extraits à tour de bras, satisfaisant l'accroissement des besoins de l'économie et des ménages. L'agriculture ne fut pas en reste, adoptant peu à peu le mode intensif afin de nourrir un bassin de population en constante progression. Bien entendu, tout ceci participait d'une volonté d'augmenter le capital et de contribuer ainsi à élever le niveau de vie général. Personne ne pouvait se douter du tort que l'ensemble de la biosphère allait devoir endurer par la suite !

Durant près d'un siècle, ces effets néfastes restèrent latents. La sauvegarde du patrimoine naturel, les aspirations écologistes étaient perçues comme des lubies de jeunes oisifs imprégnés d'un certain romantisme ou comme l'apanage d'une gauche militante et anti-libérale. L'idée que les ressources étaient inépuisables et la beauté de la nature incondi-

Environnement

L'éveil des consciences

nellement acquise demeurait prédominante. Mais depuis, l'état de la santé de notre planète est devenu une préoccupation majeure, comme le montre en Suisse la percée des partis écologistes lors du dernier scrutin national. Alors que la consommation mondiale a atteint un niveau sans précédent, on voit paradoxalement fleurir un peu partout des slogans et formules, parfois à l'emporte-pièce, promettant d'engager la transition vers une économie verte et durable. Le sujet est omniprésent dans les médias et la rhétorique électorale, à tel point qu'il en vient à éclipser d'autres questions d'importance.

La volonté d'instaurer des taxes, des restrictions et interdictions de toutes sortes relève de politiques environnementales clivantes qui risquent de se faire au détriment des plus démunis.

Ce souci environnemental toutefois souffre d'un manque de conviction et de sincérité et s'apparente bien souvent à une récupération malvenue. Nombreux sont ceux qui n'y voient qu'une bonne opportunité de faire du profit ou d'accroître leur influence politique. C'est le cas de certaines entreprises qui, par crainte d'une perte de renommée, tentent de s'acheter une conscience écologique à travers un engagement que l'on pourrait aisément qualifier d'alibi.

Une majorité des mesures proposées d'ailleurs ont la particularité de présenter une dimension à la fois mercantile et contraignante. Leurs conséquences sociales pourraient se révéler désastreuses. En effet, la volonté d'instaurer des taxes, des restrictions et interdictions de toutes sortes relève de politiques environnementales clivantes qui risquent de se faire au détriment des plus démunis, notamment des pays du Sud déjà fortement frappés par l'impact du réchauffement. Ainsi la fixation du prix de la tonne de gaz carbonique ne signifie pas une diminution des émissions, mais une monétisation de ces dernières, selon leur valeur spéculative sur le marché mondial.

Loin d'être adaptées à l'urgence de la situation, ces mesures hiérarchisent en quelque sorte tout acte polluant selon une échelle de prospérité. Elles ne s'attaquent pas aux racines du problème, à savoir une productivité et une croissance infinie gourmandes en ressources, et une consommation effrénée disproportionnée par rapport aux besoins réels. Malgré les évidences, toute autre réflexion, toute prise de conscience plus étendue semble écartée. Le cap vers une existence plus respectueuse de l'environnement, tracé d'avance, nous est imposé sans que nous ne puissions ni le penser ni lui attribuer un sens.

Une crise de principes

Le XIX^e siècle, nous l'avons vu, constitue cette période charnière à partir de laquelle notre mode de vie s'est accéléré, devenant préjudiciable à l'environnement. Mais il s'est accompagné aussi et surtout d'une perte spirituelle substantielle, qui a culminé au XX^e siècle, la Terre devenant ce lieu où l'homme se substitue à Dieu. La foi dans les sciences et les techniques plutôt que dans les reli-

gions renforce l'idée de la toute-puissance de l'homme et la domination de celui-ci sur le reste du monde vivant. Parvenant ainsi, d'une certaine manière, à légitimer ses actes et son égocentrisme, l'homme moderne conçoit dès lors la nature comme un objet non plus de contemplation, mais de transformation, d'utilité immédiate, et qu'il faut, par conséquent, réussir à asservir, à faire sien.

Ce système de pensée, dont la forme la plus achevée est sans doute le capitalisme (qu'il soit libéral ou d'État), inspire le sentiment que même ce qui paraît irrationnel peut être maîtrisable. Et l'esprit humain, croyant - à tort - être libéré des angoisses existentielles, tend à associer le bonheur à l'abondance des biens matériels, ce qui, inévitablement, l'éloigne d'un rapport profond à la nature.

Ainsi la crise environnementale est-elle avant tout une crise de principes et de valeurs. Elle correspond à une époque de vide spirituel, où l'appréhension de l'immatérialité fait cruellement défaut. En effet, comment voir les blessures infligées aux écosystèmes et réaliser l'importance vitale de ceux-ci si l'on ne sait apprécier de la nature que sa valeur marchande et que l'on ignore tout de la beauté intrinsèque de ses phénomènes ?

L'éco-bouddhisme

Une partie de la réponse pourrait bien se trouver dans l'héritage ancestral des religions. Ils sont de plus en plus nombreux d'ailleurs ceux qui, désireux de remplacer le « vivre pour consommer » par un « consommer modérément et de manière responsable pour vivre », cherchent à s'en inspirer.

C'est le cas notamment des adeptes de l'éco-bouddhisme, un mouvement issu de la rencontre de la pen-

sée bouddhiste et des aspirations occidentales, qui prône le végétarisme et un retour à une harmonie entre l'homme et son milieu naturel. Si cet effort de synthèse, empreint d'une belle intention, est louable, il n'en est pas moins une assimilation quelque peu erronée des préceptes originels du Bouddha, souligne Jean-Marc Falcombello, journaliste et disciple tantrique.¹ Ces préceptes, précise-t-il, ne rejoignent pas fondamentalement le concept de préservation de l'environnement et n'appellent pas au végétarisme. Le danger, on le devine, est donc que l'éco-bouddhisme finisse par dénaturer les grandes idées dont il se réclame. En outre, ce rapprochement entre Occident et Orient omet les espoirs et les rêves de ce dernier qui évoluent en sens inverse, provoquant une poussée des émissions polluantes, en particulier en Chine et en Inde.

Cela dit, l'Asie, source de sagesse, berceau des philosophies et des religions, nous apporte de magnifiques leçons de vie qui, indéniablement, s'inscrivent dans une relation gratifiante et respectueuse de l'environnement. L'estime pour la nature, la compassion envers les êtres vivants, l'utilisation modérée des ressources que la Terre offre si généreusement aux hommes sont ancrées au plus profond de la culture de ses peuples et de leurs croyances. Leurs divinités sont indissociables de l'environnement dans lequel ils évoluent ; le Soleil, le vent, l'eau, les montagnes forment un ensemble assurant la continuité du vivant à travers les âges et les générations.

Cette grande humilité, cette conscience que l'être humain n'est qu'une infime partie du règne du vivant est le pivot d'une existence harmonieuse et constitue l'antithèse même de l'égocentrisme, de l'indivi-

Environnement

L'éveil des consciences

dualisme de notre société. Empreint de spiritualité, de simplicité et de félicité, rythmé par le cycle des saisons, ce mode de vie correspond à un modèle de durabilité exemplaire. Et si ce dernier concept, que nous nous évertuons à définir en Occident, n'évoque pas grand-chose aux sociétés orientales, c'est justement parce qu'il leur est inné !

À cet égard, il est intéressant de mentionner un petit État, le Bhoutan, perché au cœur des montagnes de l'Himalaya. Longtemps préservé des influences occidentales, il demeure à ce jour le seul pays au monde témoignant encore d'un bilan carbone neutre, voire négatif.

Ceci n'est pas étranger à l'intégration dans le quotidien des habitants du pays de l'indice de « bonheur intérieur brut ». Cet indicateur, qui leur permet de vivre mieux sans tomber dans le piège de la croissance à tout prix, ne repose toutefois pas uniquement sur l'aspect spirituel, mais comprend aussi la santé, l'éducation, la solidarité ou encore la vitalité communautaire et intergénérationnelle.²

Consolider l'intention

Tandis qu'en Orient tradition et modernité cherchent à s'accommoder, en Occident, les consciences, longtemps endormies, s'éveillent peu à peu. On peut cependant se demander si le terreau dans lequel elles tentent de s'enraciner est suffisamment fécond pour voir apparaître

une opulente floraison de transformations sociétales, pour que le sentiment de sympathie pour la cause environnementale ne se fane prématurément, à l'instar de ce que l'on a pu observer après la catastrophe nucléaire de Fukushima.

On reproche souvent à la jeunesse ses inconséquences en matière d'écologie, mais cette posture n'est-elle pas le miroir de nos propres tensions à tous ? Aspirant à un comportement éthique et respectueux de la nature, nous nous complaisons pourtant volontiers dans notre confort personnel. Or c'est précisément lorsque ce dernier reste associé à l'avidité, la convoitise, l'ignorance, l'aversion (considérées dans le bouddhisme comme les poisons conduisant à la souffrance), qu'il perd son innocence et devient la cause des dommages environnementaux. Aussi est-il indispensable de parvenir à s'affranchir du culte de la production et de l'accumulation. Seul celui qui éprouve un besoin de sens, l'envie d'observer, de découvrir ce que sont, en vérité, la beauté et les joies de la nature pourra franchir ce pas.

On retrouve ici les valeurs universelles (compassion, altruisme, sobriété, partage) qui, sans prétendre apporter toutes les solutions au problème du réchauffement climatique, demeurent l'expression de la sagesse qui éclaire l'intention, la raison profonde qui anime chacun de nos actes. Ces vertus forment encore et toujours la pierre angulaire de certaines sociétés. « Si parfois la nécessité nous contraint à abattre un arbre, nous en replançons aussitôt un autre à la place. » Cette magnifique devise des communautés chrétiennes d'Asie mineure montre que le christianisme, dans son essence, dans sa forme la plus pure, offre une compréhension

étendue de l'importance intrinsèque de la nature et de ses manifestations.

Les intuitions de Teilhard

Comment ne pas évoquer alors le jésuite Pierre Teilhard de Chardin, qui fut l'un des premiers à introduire la notion d'écologie et à en proposer une vision intégrale, ce qui est déterminant?³ Infatigable voyageur du monde, humble explorateur de l'âme humaine, cet amoureux de la géologie et des grands espaces sillonna les continents, dans son désir constant de concilier la science et la foi, de replacer l'évolution dans un contexte non plus uniquement biologique, mais également socioculturel et spirituel.

« Dans notre hâte d'avancer, ne brûlons pas imprudemment nos réserves, au point que notre progression soit arrêtée faute de ravitaillement. » (Teilhard de Chardin)

Ses précieuses observations et sa profonde intuition de l'avenir lui permirent de déployer une audacieuse approche phénoménologique, reposant sur trois piliers fondamentaux : le Cosmique, l'Humain et le Christique. Ces entités, indissociables les unes des autres, forment une grande unité fonctionnelle dont l'harmonie détermine le devenir universel. En cela, sa pensée se distingue de celle de Bouddha. Dans le bouddhisme, en effet, de telles interdépendances n'existent pas, puisque tout y est impermanence ; seule la voie individuelle vers l'éveil sous-entend une attitude bienveillante, et donc respectueuse de l'environnement.

Très vite Teilhard a compris que l'apparition de l'espèce humaine, il y a environ trois cent mille ans, avait constitué un point de rupture dans le processus évolutif et que de son expansion découleraient des boule-

versements majeurs qui, inéluctablement, allaient l'entraîner sur le chemin de la démesure. Aussi écrivait-il à propos de notre utilisation abusive des ressources : « Dans notre hâte d'avancer, ne brûlons pas imprudemment nos réserves, au point que notre progression soit arrêtée faute de ravitaillement. »

Force est d'admettre que cette inquiétude est devenue réalité et que le temps est venu de donner une nouvelle impulsion, une autre direction à la construction de la Terre. Pour Teilhard, l'homme est acteur de son propre destin, et il lui incombe par conséquent de créer les conditions propices à un monde viable, à une communion de personnes centrée autour d'un Esprit de la Terre et de la tolérance des particularités de chacun et chacune. Et c'est dans l'amour - l'amour dans le cœur du Christ - que ce magnifique mouvement pourra puiser la force, l'énergie de son élévation.

Teilhard de Chardin invite ainsi l'humanité à coopérer, à œuvrer plutôt qu'à revendiquer. S'il avait pu être le témoin de notre époque, peut-être ces mots auraient-ils été les siens : « Maintenant que vous avez su voir la Terre dans sa détresse, que vos consciences vous appellent à agir, il vous reste, avant tout, à apprendre à la chérir, à l'aimer dans toute sa diversité. » ■

1 Jean Marc Falcombello, *Le bouddha est-il vert ? Conversation avec Michel Maxime Egger*, Genève, Labor et Fides 2017, 104 p. Voir la recension de cet ouvrage sur www.choisir.ch (n.d.l.r.).

2 Cf. Marie-Thérèse Bouchardy, *Mesurer le bonheur plutôt que la richesse*, in www.choisir.ch, 29 juin 2020 (n.d.l.r.).

3 Lire à ce sujet, sur www.choisir.ch, Richard Brüssel sj, « Teilhard de Chardin, maître spirituel », in *choisir* janvier 2002, pp. 9-13, et « Adorer l'univers, malgré le tsunami », in *choisir* avril 2005, pp. 19-22 (n.d.l.r.).

Philosophie

Sous le regard de Nietzsche

Luc Ruedin sj, Lausanne
accompagnateur des *Exercices spirituels*

CULTURE

Dans les années 80, Bernard Pivot concluait son émission littéraire *Bouillon de culture* par « Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire ? » Son successeur François Busnel, dans *La grande librairie*, axe davantage son travail sur les événements qui ont jalonné l'histoire de son invité. Ce déplacement patent - du rapport à la Transcendance, à l'exploration de son identité - peut éclairer la manière dont notre société gère la crise du coronavirus.

Théologien et travailleur social, Luc Ruedin est formateur d'adultes et responsable de l'Espace Maurice Zundel, à Lausanne. Dernier ouvrage : *Saisis par Dieu : le château intérieur. Une lecture du Livre des demeures de Thérèse d'Avila* (Paris, Parole et silence 2019, 104 p.).

Excepté les spécialistes, l'arrivée du coronavirus a surpris la population suisse habituée à une sécurité de vie enviée de par le monde.¹ Elle a aussi choqué et traumatisé. Par-delà ces aspects douloureux, une question se pose : la mort tabouisée, frappant de manière massive et inattendue nos sociétés hyper sécurisées, va-t-elle remettre en évidence la fragilité de notre condition humaine et réveiller nos consciences assoupies par un confort anesthésiant, entraînant dans son sillage la question de la Transcendance ou tout au moins celle de la quête du sens ?

À en croire les médias - exception faite de la presse religieuse et de quelques magazines - les préoccupations ont essentiellement tourné autour de la santé et de l'économie. Quoi de plus compréhensible que de vouloir sauvegarder sa vie et son bien-être ?

L'échelle de Maslow, qui classe les besoins humains par ordre d'importance, place en tête les besoins physiologiques et sécuritaires, et en dernier lieu celui de transcendance. Ce modèle permet de comprendre pourquoi, en temps de crise, les besoins fondamentaux sont au centre de l'attention. Mais ne devrions-nous pas, malgré ce légitime souci, ne pas en faire un absolu et nous rappeler l'évidence que soulignait déjà en son temps Montaigne : « Tu ne meures pas de ce que tu es malade, tu meures de ce que tu es vivant » ? Vouloir à *tout prix* préserver la santé et en faire l'unique point d'attention, n'est-ce pas s'enfermer dans une passion triste et mensongère de notre mortalité inéluctable ? La santé est-elle vraiment le bien final et suprême ? Le neuropsychiatre Viktor Frankl a rappelé à juste titre que la question du sens est cruciale pour rester en vie justement là où la santé est menacée.

Signe de nihilisme

Cette volonté à *tout prix* ne serait-elle pas également le signe d'une perte de vitalité, d'une dévaluation de valeurs plus hautes, bref, le signe d'un nihilisme² latent ? Friedrich Wilhelm Nietzsche³, que l'on qualifie d'athée, n'est pas celui que l'on croit ! En ses multiples métamorphoses, il intime de dire oui, par-delà le bien et le mal, au tragique de la vie.

Mystique sauvage, il ne croit qu'à un Dieu qui saurait danser sur les abîmes. Ainsi ne fait-il aucune con-

cession à la volonté de s'assurer la vie à tout prix. En généalogiste lucide, il en démasque les forces réactives hostiles et les met en rapport avec l'idéal d'une sécurité à tout prix, que cet idéal soit de type religieux, scientifique ou sanitaire. À ses yeux, le christianisme (et donc l'humanisme qui en est la forme sécularisée), qui a mis l'homme au centre en lui faisant croire à sa valeur infinie auprès de Dieu, est victime d'un risible anthropocentrisme qui dévalorise le sacré. En instaurant un arrière monde, il dévalorise la vie et engendre le nihilisme.

Nietzsche, que l'on qualifie d'athée, n'est pas celui que l'on croit ! En ses multiples métamorphoses, il intime de dire oui, par-delà le bien et le mal, au tragique de la vie.

Si le Dieu chrétien n'est plus croyable, cela ne signifie pas que la volonté de croyance, ce besoin de se donner des idoles, des certitudes, des points d'appui fermes pour porter et supporter l'existence, a disparu. Car même si la religion ne contient aucune vérité, elle est utile et même nécessaire à l'homme en ce qu'elle

lui permet de voiler sa détresse en lui conférant une centralité et importance qu'il n'a pas.⁴ Elle lui donne donc la force de vivre (*Le gai savoir*, 1882, n° 110).

Vient-elle à s'effacer, où trouver alors cette force ? Quelles sont les valeurs sur lesquelles fonder une assurance ? D'autres idéaux - le progrès, le scientisme, l'avènement du bonheur pour tous et, en leur sillage, la santé, la sécurité et le bien-être - vont remplacer le Dieu chrétien et fonctionner selon les mêmes forces réactives. De surcroît avec l'illusion de s'être libéré de la religion !

Dans un texte célèbre du *Gai savoir* (n° 125), Nietzsche fait entendre à sa juste mesure ce que signifie pour lui la mort de Dieu (voir encadré, p. 50). Les athées marqués par les forces réactives ne se rendent pas compte de la portée de l'événement : la mer vidée, la terre désenchaînée de son soleil, l'horizon effacé. Non seulement le désastre, le chaos et la nuit donc, mais surtout l'effacement de l'horizon qui permet de vivre !

Devant un tel événement qui a déjà eu lieu - le Dieu chrétien est incroyable - mais qui n'a pas encore produit ses effets - telles les étoiles mortes qui continuent à rayonner pendant des siècles et à éclairer nos nuits -, qui peut être suffisamment aristocrate pour en comprendre la nature et l'ampleur ? Plus encore, pour en vivre ! L'insensé, même s'il est lucide, obsédé qu'il est par la mort de Dieu, reste l'homme du ressentiment et non pas un esprit libre délivré de la volonté de croyance. Venu trop tôt, il entame alors un *requiem aeternam Deo* dans les églises qui sont devenues pour lui les tombeaux de Dieu puisqu'elles en ont été les fossoyeuses.



Friedrich Nietzsche,
1869
© LD/Wikimedia

Philosophie

Sous le regard de Nietzsche

De nouvelles idoles

Aux yeux de Nietzsche, la religion sera donc remplacée par d'autres idoles si tant est que seul l'homme aristocratique peut vivre à hauteur du surhomme qui accepte l'éternel retour du tragique. Dans la préface d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, le philosophe voit, plutôt avec mépris et dégoût, la perpétuation de celui

Appel de l'abîme
ou quête de sens ?
© Lucienne Bittar



qu'il appelle le dernier homme qui vénère à *tout prix* la santé plutôt que la vie. «Un peu de poison de-ci de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poisons enfin, pour mourir agréablement»⁵ est devenu sa ligne de conduite. Ainsi, puisque l'homme en son besoin d'une vérité et d'une sécurité à *tout prix* est fabricant de dieux, d'autres idéaux prendront la place de l'idéal religieux. Aujourd'hui le sage insensé n'entonnerait-il pas son chant sur les marchés de l'économie et aux carrefours de notre société de consommation et du bien-être, là où l'homme est réduit à ses seuls besoins vitaux ?

Il ne s'agit pas d'adopter les vues du philosophe de Sils-Maria, lui qui, par ailleurs, s'est toujours refusé à faire école, mais de nous interroger sur nos croyances et nos idoles afin de trouver la juste posture pour habiter pleinement notre monde. Qu'est-ce qui a du prix, de la valeur ? Qu'est-ce qui a vraiment sens ? Quel coût sommes-nous prêts à payer pour cela ? Sommes-nous animés par l'affirmation active de la vie ?

Pour ceux qui se reconnaissent chrétiens, la question se redouble et se précise : sommes-nous disciples d'un Dieu qui nous propose en son souffle et à sa suite de dire totalement oui à la vie ? Tel Jésus aux yeux mêmes de Nietzsche ! Sommes-nous par son Esprit rendus capables d'accepter tout ce qui surviendra dans la confiance à celui qu'il appelait son Père ? Sommes-nous connectés à cet abîme de l'Amour infini dont la seule mesure est d'aimer sans mesure ? Bref, notre source est-elle le Dieu vivant ?

La crise comme chance

Le confinement de ce printemps imposé par la crise sanitaire a été l'occasion d'une prise de distance de nos habitudes, voire un espace pour une conversion du cœur, un retournement de mentalité. Lorsque l'on est malade (du latin *male habitus*), un déséquilibre apparaît, qui peut être compris comme le fait de mal habiter son corps, son intériorité et son environnement. Ce déséquilibre, cette crise, invite à une prise de conscience salutaire, à séparer, distinguer (*krisi* en grec) pour réordonner sa vie, réajuster ce qui est faussé. Ainsi, au-delà du coronavirus qui n'en est qu'un symptôme, la crise écologique signale combien notre Terre est malade. Elle nous invite à nous établir plus justement dans notre univers, en prenant soin d'offrir l'hospitalité à ceux qui, déracinés, partagent la Terre avec nous.⁶

Un saut qualitatif est franchi, le Salut étant le signe de l'irruption de l'éternité.

Dans cette perspective, il ne s'agit pas à la suite de Nietzsche de jeter la métaphysique aux oubliettes. Il est bien plutôt requis de discerner comment l'expérience d'un principe - le Bien⁷ -, d'une transcendance - l'Un - d'un amour - Dieu - donne d'habiter justement le réel et de vivre dans la grande santé que procure le Salut.

Un saut qualitatif est franchi, le Salut étant le signe de l'irruption de l'éternité. Loin de dévaloriser le monde, celui qui en est bénéficiaire soigne sa capacité à l'habiter plus joyeusement et à tout mettre en œuvre pour le respecter et le préserver. Il éprouve la joie de se découvrir mystérieusement porté et sauvé par son Créateur. La taille de l'homme vient de ce à quoi il se mesure ! ■

- 1 En Suisse, l'espérance de vie à la naissance (estimée à 80,2 ans pour les hommes et 84,6 ans pour les femmes en 2010) figure parmi les plus élevées au monde. Cf. **Confédération suisse, Organisation mondiale de la santé, Stratégie de coopération OMS - Suisse**, 2013, 32 p. (n.d.l.r.).
- 2 Le nihilisme se caractérise par le fait de substituer un monde fictif au monde réel, de vouloir nier ce qui est au profit de ce qui n'est pas.
- 3 Cette partie s'inspire de l'article de **Paul Valadier sj**, *Nietzsche et l'avenir de la religion*, in <https://journals.openedition.org/leportique/199>.
- 4 Nietzsche compare l'homme à une minuscule fourmi perdue dans une vaste forêt ou à une mouche qui se prend pour le centre du monde alors qu'elle n'est qu'une poussière perdue dans l'immensité de l'univers.
- 5 **Friedrich Wilhelm Nietzsche**, *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 18, traduction Albert, 1903, Wikisource.
- 6 **François**, *Encyclique Laudato Si'*, Rome 2015.
- 7 « L'ami des Idées est pour Platon celui qui court le beau risque de se retrouver entier au contact de l'Idée du Bien, afin de pouvoir se gouverner lui-même comme il faut ainsi que les choses et les êtres qui l'entourent » : in **Jeanne Bernard-Amour**, *Introduction à la philosophie antique* (cours en ligne du Theologicum à l'Institut catholique de Paris).

La sagesse de l'insensé

« N'avez-vous pas entendu parler de cet homme insensé qui, ayant allumé une lanterne en plein midi, courait sur la place du marché et criait sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » - Et comme là-bas se trouvaient précisément rassemblés beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu, il suscita une grande hilarité. L'a-t-on perdu ? dit l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? dit un autre.

Ou bien se cache-t-il quelque part ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ?

A-t-il émigré ? - ainsi ils criaient et riaient tous à la fois.

L'insensé se précipita au milieu d'eux et les perça de ses regards. « Où est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! Nous l'avons tué - vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait de désenchaîner cette Terre de son Soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ?

Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ?

Ne fait-il pas plus froid ? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes dès le matin ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ont enseveli Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine ? - les dieux aussi se putréfient ! Dieu est mort !

Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! »

... Ici l'homme insensé se tut et considéra à nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et le regardaient sans comprendre. Enfin il jeta sa lanterne au sol si bien qu'elle se brisa et s'éteignit. « J'arrive trop tôt, dit-il ensuite, mon temps n'est pas encore venu. Ce formidable événement est encore en marche et voyage - il n'est pas encore parvenu aux oreilles des hommes. Il faut du temps à la foudre et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions après leur accomplissement, pour être vues et entendues. Cette action-là leur est encore plus lointaine que les astres les plus lointains - et pourtant ce sont eux qui l'ont accomplie ! » On raconte encore que ce même jour l'homme insensé serait entré dans différentes églises où il aurait entonné son « Requiem aeternam Deo ». Jeté dehors, et mis en demeure de s'expliquer, il n'aurait cessé de répartir : « À quoi bon ces églises, si elles ne sont les caveaux et les tombeaux de Dieu. »

Religions

Le numérique, outil de combat

David Douyère, Tours
professeur de sciences de l'information et
de la communication

COVID-19

Durant le confinement, le numérique a soutenu l'expression politique de certains acteurs religieux pour qui le culte, au titre des « besoins spirituels » de l'homme, revêt un caractère de première nécessité. Il a aussi permis de forger l'image du clerc comme « résistant spirituel » face aux contraintes d'un État laïque qui ne saisisait pas l'importance du religieux, voire voudrait réduire celui-ci au silence. Illustrations.

Spécialiste de la dimension communicationnelle du catholicisme, David Douyère co-anime le réseau de recherche *Relicom*. Il est l'auteur de *Communiquer la doctrine catholique* (Genève, Labor & Fides 2018), recensé in *choisir* n° 695, avril-juin 2020, p. 79.

Les dispositifs numériques en réseau permettent une expression religieuse renouvelée et individualisée. Prédications en ligne, cultes, analyses religieuses de l'actualité, images, pédagogie religieuse sont proposés sous des formats audio ou vidéo, sans oublier bien sûr des animations, des jeux, des saynètes et séquences humoristiques. Cette dynamique, née à la fin des années 90, a servi de support à l'extension de l'usage du numérique en ligne durant la crise de la Covid-19.

Mais le numérique ne s'est pas contenté de maintenir la continuité de

l'expression religieuse durant la crise. Il est devenu un espace d'expression politique et de « résistance » face à un pouvoir supposé oppresseur, accusé de vouloir interdire le religieux. Autrement dit, *YouTube* et consorts ont permis d'exprimer la réponse à l'appel de Dieu contre la loi des hommes, sanctifiant l'humain possesseur d'un compte *Google* et d'un téléphone intelligent pourvu d'une caméra.

Une victimisation numériquement assistée s'est ainsi mise en place, qui a permis une héroïsation du clerc n'écoutant que sa foi, et son culte, prenant du web le monde à témoin. Prenons ici trois exemples: le pasteur ivoirien David Aimé Jérémie, le curé de la paroisse Saint-André de l'Europe, à Paris, et le culte de Saint-Nicolas du Chardonnet, l'église intégriste parisienne qui assure la continuité du rite de saint Pie X. Tous trois ont ouvert une fenêtre numérique sur l'atteinte portée par l'État à la continuité du culte en période de confinement.

Le culte contre la police

Le 22 mars 2020, le culte à Abobo, au nord d'Abidjan, du prédicateur (et « prophète ») David Aimé Jérémie, de l'Église évangélique pentecôtiste en Côte d'Ivoire, est filmé en direct. Le thème du dimanche est *Rassurez-vous, c'est Moi, n'ayez pas peur!* Soudain, comme le montre la retransmission sur *YouTube*,¹ la police fait irruption (2'37) dans le temple pour faire interrompre le culte en vertu de la loi sanitaire durant la pandémie (qui cependant n'interdit pas l'exercice du culte, mais seulement tout rassemblement de plus de cinquante personnes). « Dieu a voulu que ce soit en direct parce qu'il savait tout ce qui allait arriver! » affirme le prédicateur. Au son des talkie-walkies, la caméra filme le militaire (« Vous me mettez sur le

Religions

Le numérique, outil de combat

direct ou pas ? »), puis la tension qui résulte de l'intervention, tandis que le prédicateur continue son office, prenant « le monde » à témoin : « On ne peut pas arrêter parce que le monde va être témoin ! » (3'50).

Poussant la porte de la salle dans la bousculade (la caméra vacille), le pasteur filme l'assemblée se rendant à la mosquée voisine et en montre l'affluence, tolérée, elle. La concurrence des cultes et l'inégalité de traitement par les autorités sont manifestées par sa protestation. Le pasteur montre ensuite l'étendue des dégâts dans la salle du culte, tandis que jaillissent des cris et, qu'apparemment, des pierres sont jetées contre les membres de la communauté. Il cherche alors à recueillir des témoignages de l'intervention et montre le faible nombre de personnes (cinq) présentes dans la salle et distancées physiquement, conformément aux règles sanitaires, avant de reprendre sa prédication, pour louer le Seigneur et interpréter le sens de la pandémie : « Le coronavirus, c'est comme le Jourdain que le Seigneur met devant nous [...] chaque homme, chaque femme peut revenir à lui dans une sphère sainte... » (18'35).

Un commentaire posté sous la vidéo parle de « profanation de lieu de culte en direct », tandis que d'autres vidéos ultérieures de la chaîne *Jésus Côte d'Ivoire* montrent la reprise du culte et racontent la convocation du

pasteur au commissariat, mais aussi la demande de pardon du pasteur : « Je demande pardon à Dieu pour ce policier qui allait saboter mon culte [...]. Par le pouvoir du sang de l'Agneau, je me tiens dans le sang de Jésus, j'annule toute malédiction sur tous les policiers qui ont saboté mon culte ce dimanche, que Dieu leur pardonne. »² Ceci s'inscrit également dans la perspective de ce qui est perçu comme une guerre médiatique : critique de TV5 (au service « de la franc-maçonnerie »³ « pour salir les pasteurs, surtout les évangéliques ») et allégation de censure de vidéos live ivoiriennes sur *YouTube*, à la suite de cet événement.

Des scènes de résistance

Un autre exemple vient de Paris. Dans une vidéo à l'intitulé accrocheur - *3 policiers font IRRUPTION dans son église: le Père Philippe de Maistre témoigne* -,⁴ le curé de la paroisse Saint-André de l'Europe atteste de la poursuite du culte, le 19 avril 2020, dans son église déserte. « J'ai hésité un peu à répondre, mais j'étais dans la prière, il n'y avait pas de raison de s'interrompre », déclare l'abbé à propos de l'interpellation par un policier.

Donner à voir l'irruption policière aurait clairement fait de ce moment une scène de résistance - « ...on aurait vu sur la vidéo l'intervention des forces de l'ordre » -, mais l'interview filmée le permet aussi : « Moi, j'ai préféré continuer à prier comme si de rien était, même si ce n'était pas très facile honnêtement. » L'intercession avec la police va se faire par un servant d'autel policier et se conclure par un : « Il faut verbaliser le monsieur » (le prêtre), non suivi d'effet, et par la sortie des trois fidèles présents.

Entre en jeu alors la question du caractère « clandestin » de la messe, récusé par le curé : « Elle n'est pas

interdite puisque de toutes façons une église, c'est pour célébrer la messe.» Le prêtre insiste sur la lourdeur du confinement et de l'interdiction de culte pour les fidèles: «C'est quand même quelque chose de très violent, parce que ça a été la Semaine Sainte, c'est-à-dire le sommet de la vie chrétienne.»

De ce constat naît la pression politique: «Il y a une fatigue et il y a un peu une exaspération, il faut quand même le dire, quand on s'aperçoit que la reprise du culte va être différée.» Et une exigence: «Je demande clairement que le 11 mai toutes les églises puissent rouvrir.» On sait que, saisi, le Conseil d'État demandera le 18 mai 2020 la reprise des cultes et que les assemblées cultuelles seront de nouveau autorisées en France le 23 mai au lieu du 2 juin 2020.

La laïcité remise en cause

Quant à l'attitude oppositionnelle des catholiques de la Fraternité Saint-Pie X de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, elle n'a pas commencé avec la crise de la Covid-19. La communauté intégriste en a profité néanmoins pour filmer et diffuser en direct sur Internet la poursuite du culte et proposer des sermons à la fois ancrés dans l'Évangile et arrimés à l'actualité politique, les modalités d'exercice du pouvoir en cette crise se trouvant contestées. L'écran devient ainsi l'espace de la résistance de la foi chrétienne contre le pouvoir laïque impie qui veut l'interdire. Là encore, la police accourt, mais les portes de l'église restent fermées. La «vraie religion» persiste et se perpétue, envers et contre tout.

Une mise en visibilité politique

On voit comment l'image diffusée ou commentée en réseau de ces cultes entravés montre la résistance d'Églises chrétiennes dans une pers-

pective politique: le pasteur ivoirien dénonce les réseaux qui unissent la mosquée proche et le pouvoir et fustige l'oppression à l'égard des chrétiens; le curé de Saint-André de l'Europe exige la réouverture des cultes; la Fraternité Saint-Pie X condamne l'absence de jugement de l'État français à l'égard du religieux.

Plus largement, ceci s'inscrit dans une forte utilisation des réseaux numériques par les mouvements religieux conservateurs et traditionalistes,⁵ qui, tout à la fois, valorisent leur activité, proposent des contenus spirituels jugés orthodoxes et invitent à l'engagement dans leur cause, aux implications politiques et sociales assez explicites. ■

1 Jésus Côte d'Ivoire «Les forces de l'ordre ont interrompu le culte sans fidèles en direct du prophète David Aimé Jérémie», in *YouTube*, 22 mars 2020.

2 Jésus Côte d'Ivoire, «Compte rendu de la convocation du commissariat du 32^e arrondissement. Prophète David Aimé Jérémie», in *YouTube*, (12'00), 30 mars 2020.

3 Jésus Côte d'Ivoire, «Le piège de tv5 que j'ai évité. Prophète David Aimé Jérémie Koffi», in *YouTube*, (2'07), 23 mai 2020.

4 In *Figaro live*, 27 avril 2020.

5 Cf. David Douyere, *Le numérique, garant de la continuité religieuse ?* in www.choisir.ch. et sur <https://theconversation.com/fr>.

Église

Le sacerdoce de tous

François-Xavier Amherdt, Fribourg
professeur de théologie pratique à l'Université de Fribourg

COVID-19

Dis-moi comment tu as vécu ecclésialement le confinement et je te dirai quelle image de l'Église et du Christ tu portes. La période que nous venons de vivre est très révélatrice, au sens photographique ou apocalyptique (dévoilement), de nos conceptions ecclésiales et théologiques. Elle manifeste des déséquilibres et provoque à la créativité, au nom même de Vatican II et du pape François.

L'abbé Amherdt a été directeur de l'Institut romand de formation aux ministères laïques et vicaire épiscopal du diocèse de Sion. Il dirige les collections « Perspectives pastorales » et « Les cahiers de l'ABC ». Il est l'auteur de nombre d'ouvrages, en particulier de pastorale. Dernier en date, *Ce que dit la Bible sur le sport* (Nouvelle Cité 2020).

Je suis prêtre. Je célèbre tous les jours avec joie. J'enseigne à l'université que l'eucharistie est « source et sommet de la vie chrétienne », selon la constitution sur la liturgie du dernier concile, et j'invite les baptisés à se nourrir de la présence réelle du Christ. Je puis donc comprendre qu'après l'annonce du confinement en plein Carême, avec la suppression de toutes les messes publiques et rassemblements communautaires, le premier réflexe de beaucoup de pasteurs ait été: « Il faut transmettre par vidéo les eucharisties paroissiales. » Et je puis également accueillir le fait que certains fidèles aient ex-

primé leur faim d'eucharistie et pesté contre les autorités ecclésiales et étatiques, trop frileuses à leurs yeux.

« La messe est le cœur: diffusons des messes! » ont pensé les prêtres. « L'eucharistie est le sommet, donnez-nous le corps du Christ! » ont crié des fidèles. Les deux revendications paraissent légitimes et dans la droite ligne de l'enseignement sur la centralité du sacrifice eucharistique.

Pas que les messes

Pour un ministre ordonné, c'est-à-dire donné au peuple de Dieu, c'est normal de vouloir demeurer en lien avec sa (ses) communauté(s). D'où l'invitation lancée aux paroissiens de suivre des messes sur leurs écrans et de les vivre dans la communion spirituelle, en creusant la soif de l'eucharistie. Une communion de désir à laquelle sont d'ailleurs « contraints » bien des catholiques à travers le monde qui ne bénéficient que très occasionnellement d'une célébration sacramentelle (à cause de la guerre ou faute de prêtres).

Du côté des fidèles, le jeûne eucharistique, vécu dans la frustration, a même pu se faire dramatique en certaines circonstances. « Ma mère a été à la messe tous les dimanches de sa vie, mais pour son enterrement, il n'y aura pas de messe », me confiait une connaissance très marquée par cet état de fait.

Le résultat? De superbes célébrations (d'autres un peu moins), certaines extrêmement soignées, fleuries et animées: la messe matinale du pape, abondamment suivie, avec une méditation d'une belle profondeur; des eucharisties diocésaines présidées par les évêques et retransmises parfois par les télévisions locales; des célébrations conduites par le curé, bien entouré par d'au-

tres prêtres de l'équipe, montrant ainsi leur volonté de rester en lien avec leur «troupeau».

Bien sûr, il n'y a pas eu que des eucharisties proposées en ligne. Une magnifique créativité s'est manifestée en catéchèse avec la transmission de modules à vivre à la maison; des services de pastorale biblique ont créé des capsules de commentaires; des pastorales familiales ont offert des démarches à expérimenter à domicile à l'occasion des fêtes, notamment des Jours saints; de nombreux cours et articles ont été communiqués; des initiatives de solidarité ont été lancées; des lignes d'écoute et d'accompagnement spirituel ont été mises à la disposition des personnes en souffrance et/ou en difficulté. Et il est souhaitable que certaines de ces mesures se poursuivent, après le «retour à la normale» - mais qu'est-ce que la «normale» en Église?

Les occasions manquées

Reste que ce qui est majoritairement apparu sur les écrans, ce sont des prêtres célébrant en petit comité, et donc des laïcs regardant ces images. De telles célébrations ont-elles touché d'autres personnes que les convaincus? Cela vaudrait la peine d'enquêter. En se focalisant ainsi sur le sacrement (de l'eucharistie), à «maintenir à tout prix», n'a-t-on pas entretenu cette image caricaturale: l'Église, c'est (uniquement) le curé et la messe? N'avons-nous pas manqué une occasion favorable, un *kairos*, pour mieux mettre encore en œuvre les conceptions-clés de Vatican II que ne cesse de marteler le souverain pontife venu de l'hémisphère sud? L'Église est un peuple de disciples missionnaires, chacun(e) exerçant son sacerdoce baptismal; elle est une communion de communautés, dont la famille est la cellule de base.

Foin du «cléricalisme» et du «sacramentalisme»! L'Église est signe et moyen pour favoriser l'union des hommes entre eux et de chaque être humain avec Dieu. Le Seigneur nous donne de multiples rendez-vous en lesquels il nous assure de sa «présence réelle»: la méditation de sa Parole, la prière là où deux ou trois sont réunis en son nom, l'oraison silencieuse dans le sanctuaire du cœur (le plus sacré), le frère ou la sœur au visage duquel il s'identifie, la rencontre en petite communauté ecclésiale vivante ou cellule d'évangélisation autour de l'Écriture ou de l'engagement pour la justice, etc.

Il me semble que l'un des rendez-vous un peu manqué dans l'offre ecclésiale coronavirienne a été celui de l'intériorité. Certes, pour beaucoup de familles, il ne fut pas facile de conjuguer télétravail, accompagnement des leçons scolaires des enfants, vie domestique, avec en plus la menace du chômage et les peurs liées aux incertitudes économiques ou à la solitude des proches! Mais pourquoi n'avons-nous pas davantage invité les baptisé(e)s à retrouver le Christ dans le face-à-face de l'intériorité?

La méditation, de style oriental ou laïcisée, a le vent en poupe. Or nous disposons du trésor de la méditation chrétienne et de la contemplation que nous ont transmis les grands mystiques de notre tradition. Nous aurions dû, à mon avis, faire encore davantage en cette période où nous avions du temps, comme lors d'une grande retraite, en écoutant les oiseaux, en contemplant la nature, en dégustant la Parole et la prière du cœur, en visualisant l'écran de notre âme, totalement transparente à la présence réelle du Christ. Certains l'ont vécu ainsi, j'en suis persuadé. Tant mieux: c'est important d'en garder le goût, afin de savourer les cho-

Église

Le sacerdoce de tous

ses humaines et divines intérieurement, ainsi que le dit saint Ignace. Pourquoi vouloir remplir tous les espaces ? Dieu nous parle dans le vide et le silence !

Nous aurions sans doute pu aussi faire davantage de chaque famille, chaque demeure - je m'englobe bien sûr dans l'interpellation - ce que les documents pontificaux appellent de leurs vœux de façon incantatoire, à savoir une Église domestique, une petite Église, une *Ecclesia* en latin. « Grâce à cette période d'isolement, nous avons redécouvert la prière en famille », me confiaient des amis.

Pourquoi n'avoir pas envisagé d'envoyer de multiples « ministres extraordinaires de l'eucharistie » dans les familles qui le désiraient, à partir d'une messe centrale, en respectant toutes les mesures de sécurité ?

Dans les enthousiasmes comme dans les combats, la famille, quelque figure qu'elle revête, cabossée ou heureuse, est le lieu où Dieu se rend présent. L'Église, ce sont les parents, les enfants, les grands-parents, les jeunes, les visites. C'est un peuple, le peuple de Dieu, le corps du Christ, le temple de l'Esprit. Et cela, chaque famille l'est en miniature.

Certaines idées émises dans ce contexte par des Conférences épiscopales, et reprises par des « fervents de la messe », méritent d'être exami-

nées à nouveaux frais. Pourquoi pas des eucharisties dans les maisons, comme cela s'est vécu dans l'Église primitive et à plusieurs reprises dans l'histoire ? Pourquoi pas des messes dans les communautés ecclésiales de base, comme cela se fait dans de nombreuses régions, aux Philippines, au Bénin, en Amazonie ? Pourquoi n'avoir pas envisagé d'envoyer de multiples « ministres extraordinaires de l'eucharistie » dans les familles qui le désiraient, à partir d'une messe centrale, en respectant toutes les mesures de sécurité ? Ainsi que nous le faisons habituellement pour les malades, les personnes âgées ou isolées à leur domicile et empêchées de venir physiquement à la messe.

Sacrements, un rééquilibrage

Il ne s'agit pas, bien sûr, de se priver de pouvoir vivre le contact avec les frères et sœurs de la communauté paroissiale : nous prendre dans les bras les uns les autres (quand le pourrions-nous ?), c'est toucher la chair du Christ qui s'est incarné pour que nous devenions Dieu. Il n'empêche que cette période de confinement nous interroge sur le visage de l'Église et du Christ dont nous nous réclamons. Le temps n'est-il pas pour les laïcs, pour les disciples missionnaires, à l'exercice plénier du sacerdoce commun, qui consiste à prendre soin les uns des autres, à s'écouter, s'accueillir et se rencontrer, et à s'offrir tout entier en hosties vivantes, en sacrifice saint agréable à Dieu, en un véritable culte spirituel (Rm 12,1) ?

Nous sommes dans le Christ par les sacrements. Il nous les a livrés pour que nous nous laissions toucher par lui et que nous puissions le voir, le goûter, le manger. Mais nous sommes dans le Christ aussi en dehors des sacrements. L'un n'empêche pas l'autre. L'un ne va pas sans l'autre. L'un est au service de l'autre. Nous

sommes en Christ parce qu'il est en nous, il demeure en nous : « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus à ses apôtres dans son Testament, après leur avoir lavé les pieds, il gardera ma parole, mon Père l'aimera, nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jn 14,23).

Il y a un équilibre à trouver dans les paroisses entre la catéchèse, la communion fraternelle, la diaconie et le partage du pain, comme dans les premières communautés (Ac 2,42). Il y a une complémentarité de synodalité (*sun-odos*, chemin ensemble) à travailler encore entre ministères ordonnés, presbytéraux et diaconaux, laïcs mandatés, reconnus (institués) et bénévoles, femmes et hommes. J'enfonce des portes ouvertes ? Vatican II les a définitivement ouvertes ! Et pourtant, les réflexes cléricalo-sacramentels reviennent au galop, comme le clame l'évêque de Rome. Et s'il le fait si vigoureusement, c'est que la conversion pastorale ne s'est pas encore pleinement réalisée !

Prions pour les vocations, toutes les vocations. L'Église a besoin de prêtres, de membres du peuple engagés (c'est cela l'étymologie du terme grec *laïcos*), de disciples missionnaires, dans les familles et la société, pour la justice et la sauvegarde de la création.

Le risque du complotisme

Quant à la charge violente du 7 mai 2020 de plusieurs cardinaux et évêques (dont les farouches adversaires du pape François, Mgr Carlo Maria Viganò et le cardinal Gerhard Müller, à juste titre éloigné de la présidence de la Congrégation pour la doctrine de la foi par le souverain pontife),¹ elle a donné étonnamment dans le complotisme et la revendication nostalgique d'une suprématie de l'Église par rapport à l'État. Mélangeant la pensée « anti-vaccins » et l'idéologie

du soupçon de complot, selon laquelle cette pandémie ne serait que le résultat de projets « d'entités supranationales » et de l'ingérence de « puissances étrangères », cet appel a mis en cause, selon le processus habituel des négationnistes sceptiques, l'effective « contagiosité, la dangerosité et la résistance du virus ».

Ces prélats en ont profité pour instrumentaliser la situation et remettre en question la suprématie de l'État sur l'Église en temps de crise, en contestant les suppressions des formes publiques de célébrations. Comme si l'institution ecclésiale pouvait se situer au-dessus des lois et des autorités civiles et ne recevoir d'injonctions de personne. Or, en Suisse, toutes les options prises par le Conseil fédéral concernant le culte ont été discutées de concert avec les responsables ecclésiaux - même si dans la deuxième partie du déconfinement, la Conférence épiscopale aurait souhaité un rythme plus accéléré d'ouverture des messes paroissiales.

Les fidèles sont aussi des citoyens. Ils se devaient, au nom du bien commun et pour des raisons théologiques de justice sociale, de ne pas prendre le risque, en vertu d'une liberté religieuse exacerbée, de devenir des vecteurs de contamination. Le jeûne eucharistique imposé, par sacrifice pour le bien commun, se mariait donc tout à fait avec une saine conception de la laïcité. ■

1 L'appel des prélats a été relayé en France par l'hebdomadaire *Valeurs actuelles*.

Église

Institution et communauté à l'épreuve en Hongrie et au Québec

Attila Jakab, Budapest
historien de l'Église

COVID-19

La pandémie a mis en évidence la fragilité des réseaux internationaux et l'inclination des politiques à se renfermer sur leurs engagements régionaux (plus positivement, à les renforcer). L'Église n'a pu se soustraire au mouvement. L'imprévisible a révélé la disparité locale énorme qui règne au sein d'une même confession religieuse, et la capacité ou l'incapacité de ses institutions nationales à répondre au défi. Une réflexion sous la loupe de la Hongrie et du Québec.

Docteur de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Attila Jakab est historien au Mémorial de la Shoah de Budapest. Il travaille dans le domaine du christianisme ancien et de l'antisémitisme ecclésiastique entre les deux guerres mondiales en Hongrie.

L'Église catholique en Hongrie, inféodée au pouvoir politique et bénéficiant de larges financements publics,¹ a émis un communiqué le 17 mars 2020,² dans lequel la Conférence épiscopale énumère les mesures prises, conformément aux consignes étatiques et aux normes de l'Église universelle: cessation de la liturgie publique dans les églises; messes célébrées individuellement par les prêtres afin de témoigner de ce que le *Catéchisme de l'Église* enseigne, à savoir que l'eucharistie «demeure le centre de la vie de l'Église»; application du code de

droit canon, qui permet à l'évêque diocésain de dispenser les fidèles de leur obligation d'assister à la messe du dimanche; rappel que, même dans cette situation exceptionnelle, les dispositions du *Catéchisme* et du droit canon restent en vigueur; annonce que la télévision publique diffusera des messes pour que les fidèles puissent y puiser réconfort, consolation et encouragement ».

Le communiqué poursuit en expliquant qu'une absolution générale sera accordée, toujours selon le droit canon,⁴ que les institutions éducatives, sociales et de soins ont l'obligation de suivre les directives étatiques, et que les communautés paroissiales et religieuses sont encouragées à organiser des prières pour les malades touchés par le virus. Enfin, la Conférence épiscopale termine son message par ces mots: «Le temps de l'épidémie révèle notre fragilité et la nécessité de prendre soin de notre propre vie et de celle des autres. Par nos prières et nos exemples, renforçons la confiance en Dieu et des uns envers les autres. Dans cette situation, pratiquons la générosité et prêtons une attention particulière les uns aux autres, en particulier à nos semblables malades et âgés. Nous demandons respectueusement à nos confrères âgés de prêter une attention particulière à leur santé.»

Rien n'est dit au sujet de la pastorale ou de l'organisation de la vie paroissiale. Aucune réflexion n'est mise en œuvre. Il n'y a pas de questionnement. Une vision juridique et institutionnelle domine le communiqué. Le message est clair: il faut survivre jusqu'à la reprise, et maintenir un semblant de vie ecclésiale.

Au Québec

L'Église catholique de Québec, en revanche, a mis en place un portail spécial Covid-19 pour les «commu-

niqués, messages pastoraux, directives à l'attention des équipes paroissiales, ressources spirituelles».⁵ Qui plus est, le Conseil communautés et ministères de l'Assemblée des évêques du Québec a publié un texte de réflexion qui mérite d'être médité du fait de sa portée globale.

«La pandémie actuelle bouleverse nos habitudes et nos certitudes. Les inquiétudes et les questions surgissent et les réponses sont incomplètes ou tout simplement inexistantes. (...) Nous voilà dans l'obligation de revoir nos attentes et nos espoirs pour l'Église. Nos plans, nos projets et nos activités sont en grande partie suspendus, même ce que nous considé-

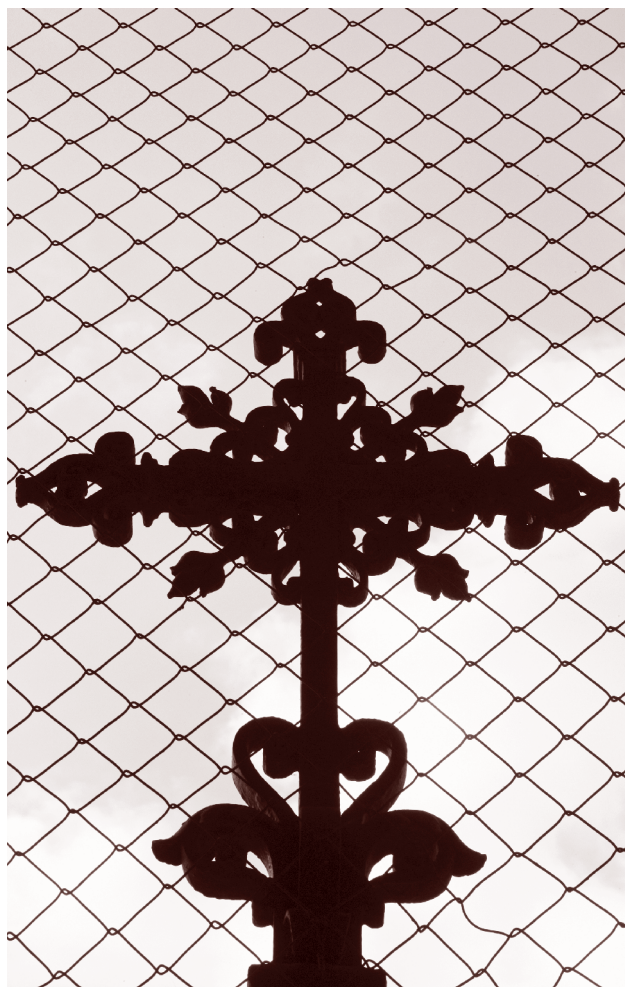
rions comme tout à fait essentiel à la vie de l'Église telles les célébrations eucharistiques et les parcours catéchétiques. En quelques jours, nous avons perdu nos repères, nos moyens et nos façons de faire habituels. Nos fragilités sont dévoilées et les solutions trouvées sont à géométrie variable, allant du presque rien jusqu'à des élans créatifs admirables.»⁶

Le fait est que l'Église québécoise ne se limite pas au prêtre. Elle a un véritable aspect communautaire, avec une forte implication des laïcs, comme l'a prouvé sa viabilité durant le temps de confinement. Cela a permis l'apparition de «toute une panoplie d'activités pastorales, liturgiques ou religieuses : messes télévisées ou diffusées par Internet (particulièrement durant le Carême et la fête de Pâques), catéchèses virtuelles, réunions d'équipes par visioconférences, exploitation inédite des réseaux sociaux et des possibilités qu'ils permettent, formations en ligne, chaînes téléphoniques pour le soutien ou simplement pour discuter et plusieurs autres ressources audio, vidéo ou écrites».

Modus vivendi ou pas en avant ?

Mises en parallèle avec l'attitude de l'Église hongroise, ces activités révèlent un (ou des) fossé(s) béant(s) au sein même de l'Église universelle. Force est de constater que les messes sont souvent devenues des performances individuelles de prêtres, que des spectateurs, sans lien entre eux, peuvent suivre de partout, à leur guise et en temps voulu. Dans ce contexte, quel sens donner à l'eucharistie et à la communauté eucharistique qui devraient faire l'Église et qui, depuis le christianisme primitif, sont à la base des communautés ecclésiastiques (des Églises locales) et de l'Église universelle ?

Croix hongroise
©Pascal Deloche /
Godong



Église

Institution et communauté à l'épreuve en Hongrie et au Québec

Les réponses varient. Pour l'Église hongroise, la crise du coronavirus a révélé que l'eucharistie est une affaire de prêtre et que cela fonctionne même sans communauté. La célébration est un acte en soi, pour soi-même. Les fidèles du pays ont aussi découvert qu'ils ne sont que des spectateurs à la messe, que ce soit dans une église ou à la maison, et que les prêtres peuvent se passer d'eux.

Pour l'Église hongroise, la crise du coronavirus a révélé que l'eucharistie est une affaire de prêtre et que cela fonctionne même sans communauté.

En temps « normal », peu de paroisses hongroises sont véritablement vivantes, l'implication des laïcs (majoritairement des femmes, plus ou moins âgées) est minime (catéchèse et tâches administratives), la pastorale digne de ce nom quasi inexistante, et seuls 12% des catholiques fréquentent la messe hebdomadaire. La pandémie n'a donc pas représenté un grand défi pastoral.

Au Québec, bien au contraire, des questions fondamentales ont été posées, car ce qui était jusqu'à maintenant au centre de la vie paroissiale - les rassemblements dominicaux et la catéchèse des enfants - a montré ses limites avec la pandémie. L'Église locale a donc déclaré qu'il y avait de fortes chances pour que les solutions instaurées pendant la pandémie de-

viennent « des façons de faire plus permanentes ou du moins beaucoup plus longues qu'espérées ».

Selon les auteurs du texte québécois, « la période actuelle constitue une opportunité inespérée de prendre du recul et de relire nos pratiques. Nous ne savons pas à quoi ressemblera notre Église, ni si les gens reviendront aux pratiques d'avant ou comment la mission sera entrevue après le confinement. L'essentiel de notre mission ne consiste-t-il pas à accompagner la quête de sens de nos contemporains ? Si nous ne prenons pas acte de tout ce qui est en train d'être vécu, du questionnement, des rêves et des espoirs de nos frères et sœurs, nous manquerons notre coup. Nous perdrons alors une occasion extraordinaire d'être une Église au cœur du monde, près des préoccupations de nos contemporains et contemporaines. »

En citant l'exemple du peuple élu, qui après la perte de la Terre sainte et du Temple a dû repenser deux fois sa façon de faire et son identité en créant la Synagogue et en compilant la Torah (587/586 av. J.-C.; 70 ap. J.-C.), les auteurs québécois réalisent qu'ils doivent « trouver des solutions inédites à une crise qui l'est tout autant. Changerons-nous vraiment, se demandent-ils, ou, en maintenant à tout prix des traditions et des habitudes bien connues, trop confortables, refuserons-nous d'adopter des attitudes et des pratiques mieux adaptées à notre peuple et à notre époque ? »

Un retour aux sources ?

Pendant deux millénaires, le christianisme - l'Église catholique en particulier - a accumulé une grande expérience pour gérer les crises et s'adapter aux mutations des différentes époques. Après une longue période de croissance (depuis Cons-

tantin le Grand †337), l'apogée du pouvoir ecclésiastique a pris fin. L'Église est aujourd'hui *un* des acteurs sociaux d'une époque où les sociétés diversifiées, multiculturelles et multiconfessionnelles vivent des bouleversements et des mutations de toutes sortes : politiques, économiques, sociaux, culturels, religieux. Dans le monde euro-atlantique, tout du moins, nous sommes en train de sortir du christianisme institutionnel tel que nous le connaissons encore.

C'est peut-être le moment de dépasser la religiosité formelle et formaliste, pour mettre l'accent sur la spiritualité personnelle.

Dans ces circonstances, le miroir où regarder pour trouver de nouvelles solutions et voies et pour féconder la réflexion est incontestablement la période du christianisme ancien, avant son institutionnalisation (à vrai dire inévitable à l'époque)⁷ et sa massification dans la seconde moitié du III^e siècle. Ce sont ces deux changements qui ont entraîné la distinction entre les clercs et les laïcs, la hiérarchisation des fonctions ecclésiastiques et l'émergence du mono-épiscopat (ou l'épiscopat monarchique).

Avant cela, pendant plus de deux siècles, le christianisme était un réseau de petites communautés implantées surtout dans les grandes villes de l'Empire romain. Il était traversé de courants spirituels et intellectuels, et dépourvu de culte sacrificiel à proprement parler et de sacralité. Il était surtout une manière d'être spécifiquement éthique dans la société.

Une affaire personnelle

Le christianisme, en introduisant et conceptualisant l'idée du salut personnel, fondé sur la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur, dissociait en réalité le religieux du social. Il apportait la personnalisation quasi

intégrale du religieux par le biais de la foi et de la conversion comme adhésion consciente. À l'époque, pour devenir réellement chrétien, il fallait non seulement quitter quelque chose pour aller vers autre chose, mais aussi progresser continuellement dans la foi, œuvrer à son approfondissement perpétuel.

La pandémie actuelle pose la question : qu'est-ce que le christianisme, et comment être chrétien aujourd'hui ? C'est peut-être le moment de dépasser la religiosité formelle et formaliste, pour mettre l'accent sur la spiritualité personnelle. Le drame ne réside-t-il pas dans le fait qu'il n'y a pas de personnalité d'envergure pour penser la crise et la mutation, et surtout pour donner des perspectives motivantes ? Où sont-ils passés les grands théologiens ? ■

1 L'exemple par excellence est l'évêque de Szeged, qui possède sa propre équipe de foot, son stade, et son académie de foot. Son centre de bien-être est en construction.

2 <https://pannonhalmifoapatsag.hu/a-magyar-katolikus-puspoki-konferencia-kozlemenye>.

3 Can. 87,1 et 1245.

4 Can. 961-963.

5 www.ecdq.org/covid-19.

6 www.ecdq.org/nos-communautés-chrétiennes-.

7 Cf. **Alexandre Faivre**, *Ordonner la fraternité*, Paris, Cerf 1992, 555 p., et *Chrétiens et Églises des identités en construction*, Paris, Cerf 2011, 605 p.



CULTURE



Exposition

Jean Dubuffet la fabrique de l'œuvre

Geneviève Nevejan, Paris
journaliste et historienne d'art

La découverte en 1945 des collections du musée d'ethnographie de Genève (MEG) et la rencontre de son directeur Eugène Pittard bouleversent la vie et l'œuvre de Jean Dubuffet (1901-1985) ainsi que le cours paisible de l'histoire de l'art. L'exposition actuelle *Jean Dubuffet un barbare en Europe* célèbre tant l'auteur d'une œuvre hors du commun que l'inventeur de l'art brut.

Jean Dubuffet, un barbare en Europe, jusqu'au 28 février 2021, au musée d'ethnographie de Genève
www.meg-geneve.ch

La Suisse a été le théâtre du parcours initiatique de Jean Dubuffet. Incarnée au travers de personnalités littéraires rencontrées à Paris, comme Charles-Albert Cingria et René Auberjonois, elle deviendra pour l'artiste à partir de 1945, à la faveur d'un séjour sous l'égide de Paul Budry, le lieu d'une véritable révolution esthétique. L'architecte Le Corbusier et Jean Paulhan, fidèle compagnon de route de Dubuffet, sont du voyage. L'équipée visite prisons et hôpitaux psychiatriques mais, pour Dubuffet, c'est la rencontre d'Eugène Pittard qui est décisive.

Anthropologue de formation, ce dernier lui fait découvrir les œuvres d'Hélène Smith, médium genevoise, les productions de Behaïlu, indigène d'Abyssinie, les peintures du Congolais Albert Lubaki. Celles-ci côtoient au MEG, à l'occasion de l'exposition, les étranges masques de la région du Lötschental, à l'effigie de monstres magnifiques nés de traditions populaires. Ce sont là autant de créations qui échappent à l'idéal de beauté classique établi par les écoles des beaux-arts. Elles répondent à la volonté exprimée en 1942 déjà par Dubuffet de « remettre en question les rites culturels et de rechercher un art moins contrôlé par des normes fixes ».



Auteur inconnu,
Masque pour le Tschäggättä, Lötschental,
1938 © MEG, Johnathan Watts

Intéressé par la psychiatrie, Eugène Pittard l'introduit auprès de l'aliéniste Charles Ladame, qui a réuni au sein de l'asile qu'il dirige depuis 1925 une collection de peintures, dessins et sculptures de patient(e)s. En décembre 1948, Charles Ladame s'en dessaisit au profit de Dubuffet. Elle constitue quelques-unes des 4000 œuvres offertes à son tour par l'artiste à la Ville de Lausanne et aujourd'hui noyau de la Collection de l'art brut.

Exposition

Jean Dubuffet la fabrique de l'œuvre

L'infini des territoires de l'art

Pour Dubuffet, l'idée de bâtir une collection accompagne son initiation. Il accumule avec boulimie peintures, sculptures et assemblages réalisés en milieu asilaire, mais aussi dessins d'enfants et artefacts extra-occidentaux. Le séjour genevois avait répondu à sa quête d'alternative à la suprématie d'un art élitiste ; l'artiste poursuit sa réflexion, qu'il étend à des pans entiers du savoir jusqu'alors exclus de la culture. Ainsi partage-t-il l'intérêt de son temps pour l'ethnographie.

Accompagné de son épouse, il se rend à trois reprises entre 1947 et 1949 en Algérie, dans le désert saharien, où il pense trouver un moyen de se couper de la culture occidentale, jugée néfaste à sa création. En ethnologue, il adopte le mode de vie des Bédouins, apprend l'arabe et les dialectes touaregs, découvre la mu-

sique indigène et réalise de nombreux dessins et portraits, notamment de son logeur Quadour Douida. Il découvre « la culture du désert » là où il pensait trouver le désert de la culture.

On retrouve là son mode opératoire, « la quête de soi via la rencontre de l'autre », ainsi que le résume Baptiste Brun, commissaire de l'exposition du MEG avec Isabelle Marquette. *Une ethnographie en acte*, deuxième partie et cœur de l'exposition, atteste des prospections et échanges de Dubuffet avec des ethnographes, comme il avait pu dialoguer avec des psychiatres, ces autres amateurs d'altérités artistiques.

L'homme du commun

Dubuffet ne cesse dès lors d'élargir le champ de l'art et de l'altérité dans lequel il puise de quoi enrichir la singularité de ses propres créations. Sa *Vénus du trottoir* (*Kamenaia Baba*, bonne femme de pierre en russe, mai-juin 1946) se référait à des stèles anthropomorphes des steppes eurasiatiques qu'il avait pu voir à Paris au musée de l'Homme et qui sont aujourd'hui conservées au musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) à Marseille, première étape de l'exposition présentée à Genève. L'ironie veut que dans l'ignorance de leurs origines, ces stèles étaient qualifiées à l'époque de « barbares ».

Vénus du trottoir compose le premier jalon de cette « fabrique de l'œuvre » qui procède d'une alchimie singulière conjuguant origines et techniques diverses. De l'art populaire, Dubuffet retient des valeurs d'humilité et de modestie à partir desquelles il façonne en 1944 le concept d'*homme du commun*, qui désigne selon Baptiste Brun, « l'auteur, le destinataire et sans doute Jean Dubuffet lui-même ». *L'homme du*

Albert Lubaki,
RD Congo, Kasai
oriental, Kabinda,
1939 © MEG,
Johnathan Watts



commun est le passant anonyme, auteur de graffitis immortalisés en 1945 par Brassai que l'artiste connaît et collectionne. Dubuffet glane de multiples exemples de cet art urbain alors dépourvu de reconnaissance et qu'il reverse en pionnier dans ses propres productions, tel *Pisseurs au mur* en 1945 (voir p. 62), une des lithographies illustrant le recueil de poèmes d'Eugène Guillevic, *Murs* (1950).

Dans *Paysage vineux*, qui recourt à un format portrait là où l'on attendrait un format paysage, le peintre refuse la perspective rationnelle. Il peint comme dessinent les enfants des œuvres «dégueulasses, dignes d'un marchand de vin!» s'indigne la critique qui fait allusion à son premier métier de négociant en vin.

Dans cette vaste remise en cause des valeurs, et plus particulièrement de la culture institutionnelle, l'artiste repense le livre, objet de culture savante, sa mise en page, les liens entre textes et images. À la manière des futuristes et des dadaïstes qui l'ont précédé, il se propose dans la maquette du livre *L'Hourloupe* (1962) «d'écrire comme un cochon», en «jargon», et d'oraliser la littérature. Il remet à l'honneur l'écriture manuscrite au détriment de la typographie et malmène l'orthographe, y compris celle de son propre nom dans *Messie dubufé* d'Henri Filaquier, désacralisant ainsi le statut d'artiste.

Une personnalité multiple

À travers son travail et ses collectes, Dubuffet conteste donc le système de valeurs dominantes instituées par la culture de son temps et la supposée infériorité des arts dits primitifs. Non content d'être un artiste hors norme, il est aussi critique d'art et, à ses heures, l'historien inséparable du contexte des lendemains de la guerre, un historien qui doute de

ces valeurs qui se sont soldées par un conflit mondial.

Il se fait aussi le chroniqueur de lui-même par ses rencontres qui l'amènent à une sorte de journalisme d'investigation. Charles Ratton et Jean Paulhan lui ouvrent les portes du musée de l'Homme. Il dialogue avec l'océaniste Patrick O'Reilly, côtoie Georges Henri Rivière, directeur du musée des Arts et Traditions populaires, tout en fréquentant les surréalistes André Breton et Paul Éluard, ainsi que l'atelier d'André Masson, lieu de débats où gravitent Joan Miró, l'anthropologue Michel Leiris et le dramaturge Antonin Artaud, inventeur du théâtre de la cruauté.

L'exposition du MEG illustre ce maelström d'œuvres et d'idées qui interpellent Dubuffet, curieux insatiable. Tout coexiste sur un pied d'égalité dans ce musée imaginaire, qu'il s'agisse de peintures pariétales, d'artefacts issus du folklore ou des arts populaires. Cette recreation du contexte duquel émerge la personnalité de Dubuffet n'aurait pas été possible sans l'artiste lui-même, qui compilait dans moult albums photographiques ses découvertes et les annotait avec minutie.

Un univers intrigant s'offre ainsi au visiteur qui explore son monde, reconstituant sa genèse et sa formation, au risque de lui refuser la paternité de son art, décidément très inspiré. C'est le pari osé de l'exposition, qui a le rare mérite de nous faire entrer dans la fabrique d'une œuvre qui apprend tout de l'autre pour mieux être elle-même. ■

À lire :

Sous la direction de Baptiste Brun et Isabelle Marquette, catalogue de l'exposition *Jean Dubuffet, un barbare en Europe*, coédité avec le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) de Marseille © Vanves, Éditions Hazan 2019, 224 p.

Regard

Nouvelles cartes

Eugène, Lausanne
écrivain

CULTURE

Il neigeait en hiver (phénomène rare méritant d'être signalé). J'attendais de traverser un carrefour, quand soudain je remarquai que les traces des pneus laissées par les voitures matérialisaient une espèce de grand losange. Depuis le début de la matinée, aucun véhicule n'était passé au centre du carrefour, ni le long du trottoir. Si aucun automobiliste ne roulait à cet endroit et si aucun piéton ne marchait là-bas non plus, à qui servait cet espace ? À personne ! Un morceau de ville pour personne.

Parolier, écrivain pour la jeunesse et pour adultes, animateur d'ateliers d'écriture à l'Institut littéraire suisse, le vaudois Eugène Meiltz, de son nom de baptême, joue ses propres textes sur scène depuis une dizaine d'années.

Tout en cheminant vers le café où j'avais rendez-vous, une mise en garde que nous avait adressée un professeur de littérature à l'Université de Lausanne m'est revenue en mémoire : « Si vous croyez avoir inventé quelque chose, c'est que vous n'avez pas encore assez lu. » J'ai donc vérifié sur la Toile. Mon observation était déjà théorisée depuis des lustres ! Le phénomène porte même un nom : *sneckdown*. Un néologisme anglais qu'on pourrait traduire en français par *aménègement*.

Des citoyens américains, français ou canadiens photographient des carrefours enneigés, dévoilant les tracés des voitures. Parfois cela amènent des changements concrets : les autorités communales acceptent de rendre une partie du carrefour aux piétons, en agrandissant les trottoirs, notamment.

Des *aménègements* aux *lignes de désir*, il n'y a qu'un pas, si je puis dire. Une ligne de désir (quel nom poétique !) est un sentier créé par les piétons ou les cyclistes sur le gazon, le gravier ou la terre battue. Une ligne de désir se crée quand un planificateur urbain a mal fait son travail : l'allée qu'il a prévue oblige les usagers à faire un détour. Alors ceux-ci « inventent » un raccourci. Nous connaissons tous ce genre de phénomène dans les parcs, les jardins ou le gazon devant un immeuble. Ce qui est inédit, c'est qu'on l'ait baptisé.

Et tout à coup, je me suis demandé si ces observations sur nos chemine-ments ne faisaient pas partie d'un nouveau phénomène. Une manière de s'approprier ce qui existe déjà. Puisque les *terra incognita* ont fondu comme neige au soleil, la seule manière de découvrir quelque chose de nouveau est de cartographier de façon originale notre environnement urbain.

Un requin en ville

Un exemple ? En 2018, la championne de triathlon et blogueuse Marine Leleu lance un défi aux Français. Qui arrivera à dessiner un requin en marchant dans les rues de Paris ? Pour cela, il faut avoir téléchargé sur son smartphone une application de jogging qui matérialise votre course grâce au GPS. « Au total, 50 kilomètres parcourus et plus de dix heures de marche en compagnie de ses amies ont été nécessaires pour y ar-

river», précise le *HuffPost*. Beaucoup de joggeurs français s'y sont mis. Fini de courir idiot en tournant pendant une heure dans le jardin du Luxembourg. Place à l'imagination ! Une cigogne de 51 kilomètres a été matérialisée dans les rues de Strasbourg en 6 heures 39 minutes. Un éléphant a vu le jour dans les ruelles et les avenues de Nantes.

Marine Leleu n'a fait que populariser en France une tendance qui existe depuis longtemps ailleurs. Le *GPS drawing* a déjà ses maîtres et ses chefs-d'œuvre ! Un portrait de Frida Kahlo s'étalant sur San Francisco a nécessité 46 kilomètres de marche. Mais cela en valait la peine : le résultat est fascinant. De son côté, Stephen Lund a enfourché son vélo pour dessiner un cycliste géant dans Victoria (Canada). Il a également matérialisé une girafe, un T-Rex énervé ou un *David* de Michel-Ange. Des dizaines de kilomètres à vélo. Facétieux, Stephen Lund a aussi exécuté un portrait de la reine Victoria dans les rues de ... Victoria.

Le plus remarquable dans cette nouvelle forme d'expression est qu'il n'en subsiste aucune trace sur le bi-

tume. Les piétons, les automobilistes qui voient passer un de ces « dessinateurs GPS » ne se doutent de rien. L'œuvre n'apparaît que sur la carte qui elle-même n'est visible que sur un écran.

Je me souviens de mes dix-sept ans. Avec les copains, on adorait se glisser sur les chantiers ou les bâtiments abandonnés. Le cœur tambourinant dans la poitrine, on explorait des hangars remplis de bidons bizarres, des sous-sols grands comme des cathédrales. On ne forçait aucun cadenas. Si c'était ouvert, on pénétrait en territoire inconnu ; si c'était fermé, on se dénichait une autre zone. Chantiers de l'EPFL à Écublens, hangar des CFF à Lausanne (là où aujourd'hui se dresse le nouveau musée cantonal des Beaux-Arts), terminus de la ligne de métro M1 au Flon... On était en ville et ailleurs en même temps.

Trente ans plus tard, cette activité à base de curiosité et de contemplation porte un nom qui claque : *urbex* (*urban exploration*, en anglais dans le texte). Yeah ! Je suis comme Monsieur Jourdain : j'ai fait de l'*urbex* sans même le savoir. Ceci dit, il y a



Regard

Nouvelles cartes

une vraie différence avec mes pérégrinations adolescentes. En 2020, les adeptes de l'*urbex* disposent chacun d'une caméra dans le creux de leur main: celle de leur smartphone. Et ça buzz à donf sur les réseaux sociaux. Voyager dans la zone, c'est cool. Faire savoir qu'on a voyagé dans la zone, c'est dix fois plus cool! Jetez un œil sur *YouTube*: presque toutes les vidéos d'explorations urbaines commencent par un plan large, puis un vol d'oiseau au dessus du toit défoncé de l'usine ou du stade abandonné.

Le drone et la caméra Go Pro sont les meilleurs amis de ces nouveaux explorateurs. Quel dommage que Christophe Colomb n'ait pas eu de drone survolant sa caravelle...

Last but not least, depuis cinq ans, chaque internaute peut voyager sur la vraie carte du monde. La vraie? Les cartes du monde affichées dans les classes de nos écoles seraient-elles fausses? Oui, complètement! Essayez de peler une orange, puis de disposer sa peau bien à plat sur la table et vous comprendrez la difficulté qu'il y a à projeter une image sphérique sur une surface plane.

En 1569, le cartographe Mercator a imaginé une projection cylindrique. Près de l'équateur, la taille des pays est respectée, mais plus on se rap-

proche des pôles, plus les pays sont déformés, exagérément grands. Et aujourd'hui, James Talmage et Damon Maniece ont réalisé un site révolutionnaire: *thetruesize.com*. Contrairement à Magellan qui a voyagé autour du monde, ces deux inconnus nous font voyager sur la carte. La première fois que je suis tombé sur leur site, je n'arrivais plus à m'arrêter. Littéralement, je n'en croyais pas mes yeux.

L'internaute choisit un pays et le promène sur la carte interactive. À mesure qu'il s'éloigne de l'équateur, le pays enfle comme une baudruche. Sous nos yeux ébaubis, le gigantesque Groenland n'est en réalité pas plus grand que l'Argentine. L'Alaska, qui semble mesurer la moitié de l'Amérique latine, tient entièrement à l'intérieur du Brésil. Certes la Russie est vaste, mais pas tant qu'elle le pense. À peine trois fois plus grande que l'Inde en vérité!

Ceci dit, quel que soit le système de projection utilisé, Yasushi Takahashi a bel et bien parcouru l'archipel nippon en 2010 pour écrire en anglais *Marry Me*, accompagné d'un cœur transpercé. Un périple de six mois à travers la montagne, la forêt, la campagne, le long des côtes et au milieu de nombreuses agglomérations. Takahashi a dû prendre parfois le ferry, parfois le vélo et quelques fois la voiture. Au total, 7163 kilomètres! La plus grande phrase écrite par un homme de toute l'histoire de l'humanité. Visible ni depuis le ciel ni depuis le sol. Seulement sur un écran.

Vous savez quoi? L'heureuse élue lui a dit oui. ■

Cinéma

Markus Imhoof et l'accueil de l'exilé

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CULTURE

Après avoir été censuré dans les années 60, voilà Markus Imhoof récompensé. Le Prix d'honneur du cinéma suisse 2020 lui sera attribué l'an prochain lors des Journées cinématographiques de Soleure. Selon un communiqué de l'Office fédéral de la culture, Imhoof «a eu une influence décisive sur le cinéma suisse. Révélateurs, ses films suscitent l'empathie et appellent à la réflexion et à la remise en question.»

Chroniqueur cinéma pour *choisir* depuis 2012, Patrick Bittar est aussi directeur de l'Association suisse des Amis de Sœur Emmanuelle (ASASE).

Né à Winterthour en 1941, Markus Imhoof a étudié l'histoire de l'art et la littérature allemande à l'Université de Zurich et le cinéma à la Kunstgewerbeschule. Co-fondateur de plusieurs sociétés de production, membre de la Commission fédérale du cinéma, il a réalisé sept films, sans compter ses deux premiers documentaires qui ont été interdits: *Rondo* (1968), sur les problèmes du système pénal suisse, et *Ormenis 199+69* (1969), sur la cavalerie militaire. *More Than Honey* (2012), qui traite de la disparition des abeilles,

a touché un public international et reste le documentaire suisse ayant remporté le plus grand succès à ce jour.

J'ai visionné deux de ses films, son premier long-métrage de fiction, *La barque est pleine* (1981), et son dernier documentaire, *Eldorado* (2018), qui tous deux abordent le sujet de l'accueil des migrants.

La barque est pleine

L'histoire de *La barque est pleine* se situe pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le film s'ouvre sur une séquence de nuit au milieu de la campagne suisse, non loin de la frontière autrichienne: quelques personnes s'échappent d'un train allemand. Le groupe de fugitifs est composé d'un déserteur nazi et de cinq juifs: un vieil homme et sa petite fille, une jeune femme et son frère adolescent et un petit garçon francophone. Cachés dans une cabane, ils sont surpris par une femme. Elle les accueille discrètement chez elle, dans la maison attenante au restaurant qu'elle gère avec son mari. Mais ce dernier, qui tient à rester dans la légalité, avertit le policier du village. Les fugitifs apprennent alors que dans ce pays neutre, la loi limite l'asile aux enfants de moins de six ans et aux vieillards, ainsi qu'aux parents les accompagnant. Le groupe disparate tente donc de former devant le policier une famille fictive, plutôt improbable. Au bout de quelques jours, les juifs vont être reconduits à la frontière.

Je connais mal le cinéma suisse, mais je conçois aisément que ce long-métrage, nommé pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère en 1982 (et pour lequel j'ai été étonné de trouver si peu de références sur Internet),¹ fasse partie du patrimoine cinématographique helvétique.

Cinéma

Markus Imhoof et l'accueil de l'exilé

que. D'abord parce que c'est un film bien réalisé (à part le mixage, un peu amateur), prenant et sonnant juste. Tous les acteurs jouent bien (sauf le déserteur). Les partis pris formels - aucune musique, ni lumière artificielle - et les dialogues réalistes nous plongent dans un drame poignant, à la fin tragique. Le dernier plan, long et fixe, est emblématique de cette efficacité: nous restons du «bon côté» d'un pont à la frontière, et laissons les juifs repartir, de dos, vers leur destin funeste.

Renate Steiger et
Mathias Gnädinger
dans *La barque est
pleine* (1881)
© markus-imhoof.ch

La barque est pleine est par ailleurs bien ancrée dans la réalité d'un *petit* village du nord-est d'un *petit* pays neutre, au cœur d'une Europe en guerre. Marcus Imhoof restitue, par *petites* touches, l'étroitesse des mentalités de ce microcosme: curiosités malveillantes, blagues lourdes, poids du qu'en-dira-t-on, réactions mesquines face à l'étranger dont on aimerait ne pas avoir à s'occuper. Même les élans de générosité, lorsque le policier obtus embarque les juifs, se limitent à des protestations ou au don de chocolats. Aucun héros n'émerge et ne décide de sauver les malheureux. Le pasteur se contente d'encourager mollement un villageois à les transporter à la frontière pour leur éviter de marcher. Pourtant le film, inspiré d'un livre d'Alfred Häsler paru en 1967, est plus un constat amer qu'un réquisitoire. Pour Imhoof, l'attitude de la Suisse venait de la crainte d'indisposer le puissant voisin allemand.



Eldorado

Dans le documentaire *Eldorado*, après un générique où le titre s'inscrit sur des couvertures de survie dorées, des images tournées depuis un hélicoptère rendent la confusion d'un sauvetage en méditerranée. Suit une séquence d'une messe pour l'équipage d'un navire de la garde-côtière italienne, à l'issue de laquelle le prêtre dit que le pape François a béni l'opération *Mare Nostrum*.

Les différentes opérations de sauvetage filmées révèlent l'humanité de l'équipage et leur parfaite organisation : distribution de gilets de sauvetage, transbordement à la force des bras des migrants épuisés, arrivée des embarcations dans l'immense bateau, rapide examen médical, distribution d'eau, prise des empreintes digitales... Bientôt ce sont 1800 rescapés qui sont ramenés en Italie. Là, ils attendent quelques mois dans un centre de réfugiés. Ceux à qui l'asile est refusé sont lâchés dans la nature.

Imhoof filme en caméra cachée dans un ghetto tenu par une organisation mafieuse : les hommes y sont exploités dans des plantations de tomates, les femmes livrées à la prostitution. On suit ensuite le parcours des clandestins qui tentent d'atteindre l'Eldorado, l'Europe du Nord : contrôles à la frontière italo-suisse, découverte des centres pour demandeurs d'asile, témoignages des autorités administratives et d'une réfugiée qui a passé huit mois dans les prisons libyennes...

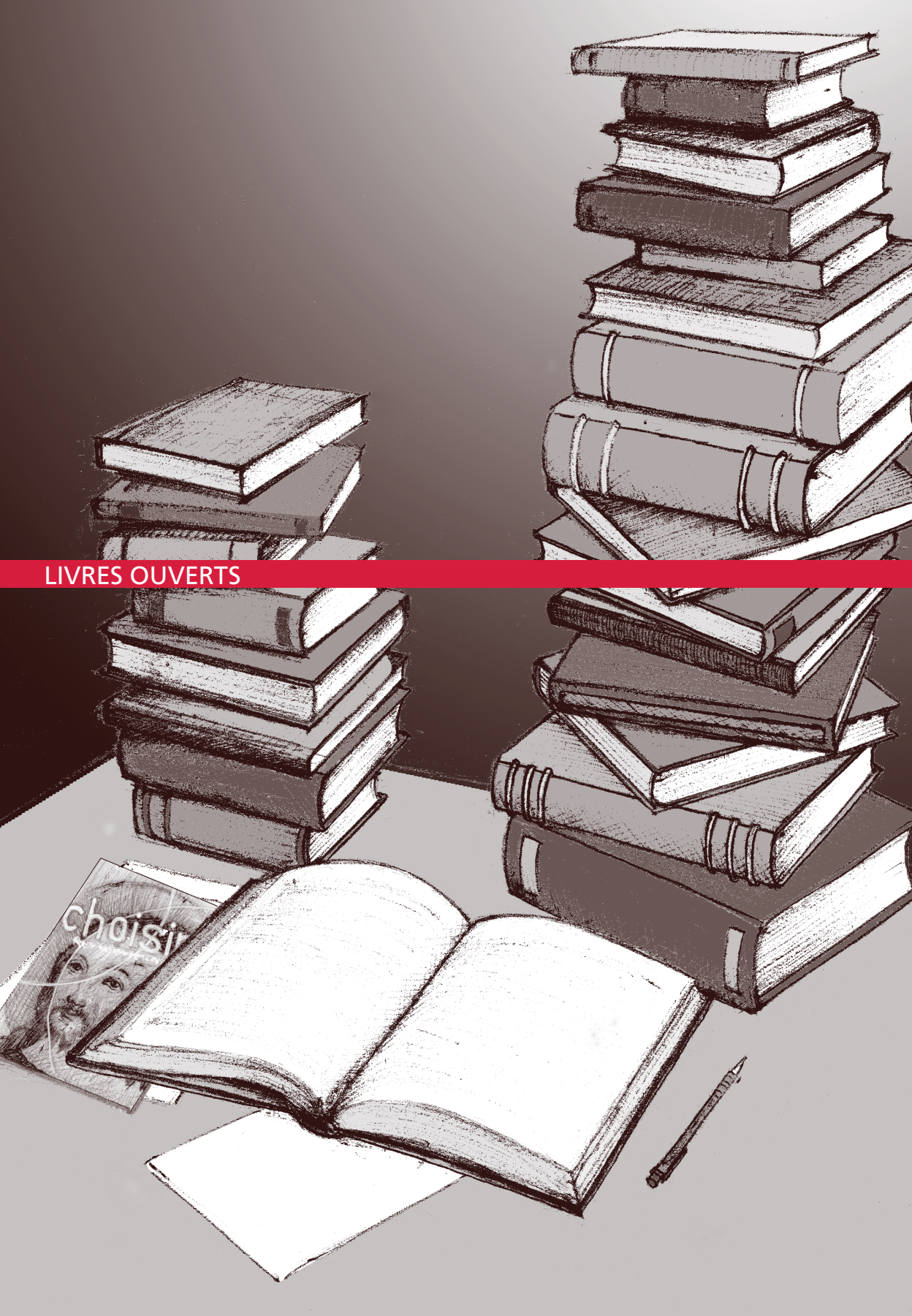
Toutes ces séquences sont ponctuées par des retours sur l'expérience personnelle du réalisateur lorsqu'enfant, pendant la guerre, sa famille a accueilli Giovanna, une petite juive milanaise avec qui il est resté en contact jusqu'à sa mort prématurée. « Tu es la raison, Giovanna, pour laquelle j'entreprends ce voyage, pour

voir ce que je ne veux pas voir. » À l'image, ses dessins d'enfant, des photos personnelles, des archives de la guerre ; en off, leurs échanges épistolaires ou les réflexions de l'enfant qu'il était : « Donne-nous notre pain quotidien ». Qui est le « nous » ? Le méchant voisin, aussi ? »

Ce procédé, par lequel le réalisateur assume son regard d'enfant sur une réalité aussi complexe que dramatique, finit par affaiblir son propos lorsqu'il devient systématiquement critique à l'encontre des politiques migratoires des pays européens. Contrairement à *La Barque est pleine*, dont l'enjeu moral est clair, on parle ici de flux migratoires de grande ampleur et aux motivations diverses, dans un contexte où les pays d'accueil n'arrivent souvent pas à intégrer correctement leurs populations issues de l'immigration.

« Au fond, il s'agit d'un conflit entre le *je* et le *nous* », écrit aujourd'hui Imhoof. Effectivement, mais si conflit il y a, c'est parce que le *je* et le *nous* ne sont pas responsables de la même manière. Et le passage de l'intime à la *polis* dans ce documentaire escamote un peu naïvement la distinction salutaire, effectuée en 1919 par le sociologue allemand Max Weber, entre l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité en matière politique : l'éthique de conviction intime peut amener à faire des promesses qui se heurtent au réel lorsqu'on se retrouve aux manettes et que l'on doit répondre des conséquences de ses actes. ■

1 La dernière copie du film de Markus Imhoof *La barque est pleine* a été retrouvée à la fin des années 90 dans la cave d'une chapelle romaine ! N'ayant bénéficié d'aucun soutien financier de l'État, ce film ne remplissait pas à l'époque les conditions pour être stocké par la Cinémathèque. Plusieurs centaines de milliers de francs ont ainsi été nécessaires à sa restauration. (n.d.l.r.)

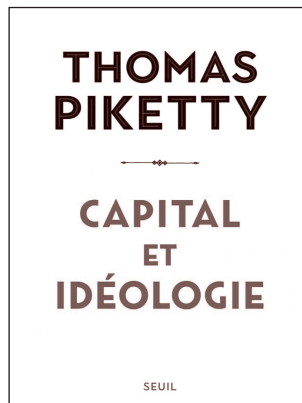
A detailed illustration of a study or library scene. In the foreground, an open book lies flat, showing two pages of text. To its left is a small, blank white card. To its right is a pen. Behind the open book are several stacks of books of various sizes and thicknesses. One stack on the left is relatively small, while the one on the right is much taller. In the bottom left corner, a book cover is partially visible, featuring a portrait of a man and the word "choisir" in a stylized font. The entire scene is rendered in a sketchy, artistic style with a muted color palette.

LIVRES OUVERTS

Livres ouverts

HISTOIRE

Thomas Piketty
Capital et idéologie
 Paris, Seuil 2019, 1232 p.



L'objet de cet ouvrage est « l'histoire et le devenir des régimes inégalitaires ». Objet plus large que celui du précédent ouvrage de l'auteur (*Le capital au XXI^e siècle*), publié en 2013. Dans une perspective historique rapprochant quelque quatre-vingt pays éloignés dans le temps, et d'un point de vue spécifique à travers les discours et les institutions, Thomas Piketty analyse les raisons

non-économiques de l'écart des revenus et des patrimoines.

L'analyse repose sur une double notion : celle de propriété et celle de frontière qui se conjuguent dans le pouvoir. Cette idéologie - qui d'ailleurs n'est pas spécialement capitaliste - se cache derrière le mérite, le statut héréditaire ou la qualité entrepreneuriale. On pourrait ajouter qu'elle sert également d'autojustification aux malchanceux affrontés à l'échec (qu'il s'agisse d'un concours administratif, d'une compétition sportive ou de la concurrence sur le marché, toutes les institutions marchent « à l'exclusion »).

Cette histoire n'ignore pas les succès (jugés insuffisants) de la social-démocratie ni les acquis du capitalisme ; elle rend compte des dérives de la gauche intellectuelle (qualifiée de gauche brahmane), de l'enfermement nationaliste des pays libérés du colonisateur, et des inégalités extrêmes engendrées par les régimes communistes.

Pour sortir du piège, l'auteur propose un « socialisme participatif » orienté vers la « propriété sociale » : par la solidarité internationale sur la base d'un social-fédéralisme à l'échelle mondiale, par l'impôt fortement progressif tant sur le revenu que sur la propriété, par l'éducation, enfin par la transparence patrimoniale sur fond de distribution égalitaire de la propriété.

Qui refuserait un tel programme, aux relents toutefois quelque peu technocratique, et qui risque fort de se heurter à la dialectique entre les contraintes techniques, les impératifs sociopolitiques et les motivations individuelles ? Car le fédéralisme - la Suisse en fait quotidiennement l'expérience - ne tombe pas du ciel. *Capital et idéologie* ne peut cependant que réjouir ceux qui, en quête de

Livres ouverts

justice économique, restent sensibles - comme le rappelle la *Doctrine sociale de l'Église* - à la destination universelle des biens.

Étienne Perrot sj

Eduardo Viveiros de Castro
L'inconstance de l'âme sauvage
 Genève, Labor et Fides 2020, 184 p.



L'auteur, anthropologue, professeur à l'Université fédérale de Rio de Janeiro, nous offre avec ce livre une ouverture formidable. Au XVI^e siècle, le Nouveau-Monde est découvert et deux ontologies entrent en collision : les chrétiens avec les jésuites et les sociétés indigènes du Brésil avec les Tupinambas. Découverte de nouvelles perspectives d'être (indigènes) qui contredisent l'anthropologie occidentale pour les uns, et des Blancs pour les autres.

Les Tupinambas se livraient à une guerre de vengeance permanente et au cannibalisme, mangeant leurs ennemis, comme le décrit en 1578 déjà le voyageur français Jean de Léry à son retour du Brésil. C'est dans cet appétit insatiable pour la vengeance que résidait leur honneur. Ainsi tant qu'un garçon n'avait pas tué un captif, il n'était pas autorisé à se marier et à avoir des enfants.

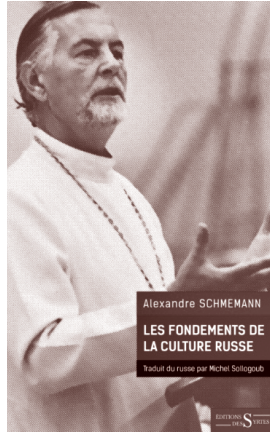
On comprend pourquoi les missionnaires chrétiens eurent de grands problèmes pour se faire entendre... Si « ces sauvages acceptent de se convertir, ils veulent demeurer cannibales ». Ainsi les convertis retombaient régulièrement dans leurs anciennes pratiques et coutumes (vendetta, sorcellerie, polygynie), d'où l'idée d'*inconstance* qui figure dans le titre de l'ouvrage.

L'auteur fait allusion à de très nombreux textes écrits par des jésuites ou des historiens qui exposent de quoi étaient habités ces indigènes. Parler de mort était odieux pour eux, parce qu'en en parlant, on la provoquait. « Le baptême aussi était considéré comme gâtant la chair des captifs, la rendant ainsi mortifère pour qui l'ingérait. » Par contre, offrir sœurs ou filles aux Blancs était un honneur (bénéfices économiques).

Les jésuites du Brésil, découragés, songèrent à se transplanter au Paraguay dont ils entendaient dire des merveilles. Le cannibalisme toutefois finira par disparaître. Les jésuites y ont beaucoup travaillé et une certaine pression militaire aussi. Pourtant, un petit peuple tupi de l'Amazonie orientale pense aujourd'hui encore que les divinités célestes sont cannibales.

Marie-Luce Dayer

Alexandre Schmemmann
Les fondements de la culture russe
 traduit du russe
 par Michel Soliogoub
 Genève, Syrtis 2019, 227 p.



L'auteur, prêtre orthodoxe russe, voit deux étoiles pour guider la chrétienté de son pays. La première serait la vénération des saints russes qui a donné lieu à un véritable trésor iconographique. La deuxième serait la littérature russe, en particulier celle du XX^e siècle qui était considérée par le grand poète français Paul Valéry comme « la huitième merveille du monde ».

L'ouvrage regroupe l'ensemble des émissions données par Alexandre Schmemmann sur *Radio Liberté* en direction de la Russie, au début des années 70. En trente-deux chapitres qui correspondent à autant d'émissions, l'auteur passe en revue la culture russe des origines à nos jours. Le maître demeure Pouchkine, son fondateur incontesté. « En lui, dira Gogol, sont contenues toute la richesse, la puissance, la souplesse de notre langue. »

Si la culture russe a un avenir, si elle retrouve son intégrité perdue à la suite d'un marxisme répressif, c'est grâce à l'inspiration religieuse de sa littérature orientée peu ou prou

vers le pôle mystérieux et lumineux de l'existence que l'homme a toujours appelé Dieu.

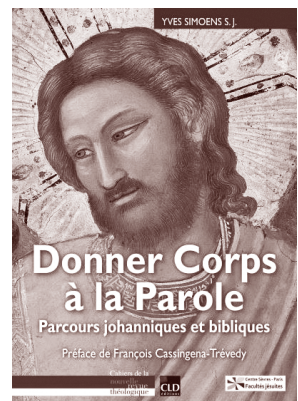
Plusieurs écrivains ont redonné ses lettres de noblesse aux thèmes religieux propres à la culture russe, particulièrement Dostoïevski qui se sentait appelé à « brûler de son verbe le cœur des hommes » pour les entraîner à l'orée des mystères divins, et Tolstoï, qui donne des descriptions empreintes d'un certain moralisme de la réalité de la vie. Citons encore Pasternak, qui a écrit « le Christ a été tout pour moi », et Soljenitsyne qui, dans le *Pavillon des cancéreux*, recommande de « préserver en soi l'image de l'éternité immaculée que chacun a reçue en partage ».

Dans une analyse historique passionnante, le Père Alexandre nous entraîne à comprendre la position étrange et tragique de la culture dans la société russe après Pierre le Grand. Il dresse le bilan de cette culture dont il a pressenti le réveil qui aura lieu au début des années 80.

Monique Desthieux

BIBLE

Yves Simoens
Donner corps à la Parole
Parcours johanniques et bibliques
 Paris, CLD éditions 2019, 256 p.



Livres ouverts

L'ouvrage rassemble huit textes publiés dans la *Nouvelle revue théologique* et pour finir une conférence, *L'Eucharistie nuptiale*. Arrêtons-nous à ce texte et à son étude de l'évangile de Jean. Celui-ci n'a pas de récit du repas de la Cène, que nous trouvons dans les synoptiques et qui donne la base de notre liturgie eucharistique. Comment comprendre cette différence ? Jean anticipe l'eucharistie au chapitre 6, avec notamment la multiplication des pains. La coloration nuptiale est soulignée au chapitre 13 avec le lavement des pieds, le don de la bouchée à Judas, la glorification du Fils de l'homme et aussi le don du commandement nouveau.

La composition des textes permet de comprendre deux éléments constitutifs de l'eucharistie comme réponse de Jésus à la trahison de Judas et au reniement de Pierre. Jésus répond par le comble de l'amour : l'ignominie de la croix. Selon le quatrième évangile, ce que signifie l'eucharistie pour Jésus survient lors de l'épisode des pains de sa deuxième Pâque, et non à la dernière Cène. Non donc au terme de la mission du Fils, mais en son centre, comme pour en irradier ce qui précède et ce qui suit.

Jésus répond à sa condamnation à mort (en actes ou en sous-entendus) en se donnant lui-même comme nourriture spirituelle. L'eucharistie selon Jean est incompréhensible en

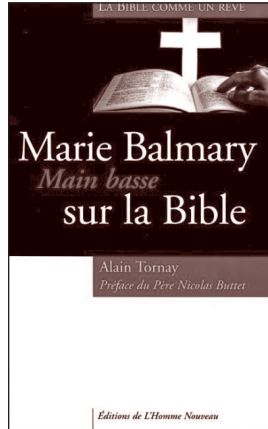
dehors de la résurrection du Fils et du croyant. Dans la tradition rituelle des synoptiques, Jésus part des espèces pour les transformer en son corps et en son sang. Chez Jean, il part de sa chair pour dire qu'elle est vraie nourriture, et de son sang, vraie boisson.

Le schéma synoptique et paulinien place l'eucharistie entre l'annonce de la trahison de Judas et celle du reniement de Pierre. En Jn 13, Jésus lui substitue le don de la bouchée de Jésus à Judas, la glorification du Fils de l'homme au moment de la sortie de Judas de nuit, le don du commandement nouveau de s'aimer les uns les autres et de l'amour de Jésus pour les siens. Ce passage de l'Évangile introduit au discours qui suit (Jn 4-16) et culmine en Jn 17 : Jésus entre glorifié dans sa Passion. Impossible de comprendre l'eucharistie ou la Passion-mort-résurrection de Jésus sans être pris par Jésus dans sa prière au Père, pour tous. Ainsi le lavement des pieds prend la place de l'institution de l'eucharistie chez Jean.

Pourquoi ce titre *Donner corps à la Parole* ? Car le corps de la Parole incarnée, c'est l'Église. Il ne peut y avoir de Parole que d'un corps : celui du Christ ressuscité et le nôtre, promis dès maintenant à la vie éternelle. L'histoire de Jésus crée celle des croyants. Croire constitue la condition du lien social. L'auteur en donne ici une magnifique démonstration.

Jean-Daniel Farine

Alain Tornay
Marie Balmary
Main basse sur la Bible
 Paris, L'Homme Nouveau 2019,
 272 p.



La psychanalyste Marie Balmary jouit d'un grand crédit dans certains milieux chrétiens. Ne lui a-t-on pas confié la conférence finale tenant lieu de point de vue spirituel sur le christianisme lors du colloque *2000 ans après quoi?* organisé à la Sorbonne? Marie Balmary a impressionné par l'apparent sérieux de l'interprétation qu'elle a faite, principalement de la Genèse ainsi que d'une partie des évangiles, par sa prétention à la scientificité, par sa méticulosité dans certaines analyses, comme les supposées carences psychologiques d'Abraham ou de Job, ou la jalousie de Caïn.

Ce style séduisant méritait un examen attentif qui mette en évidence certains travers, des libertés prises avec les traductions, et surtout la projection systématique de thèses a priori, d'origine plus ou moins lacaniennes, censées sous-tendre le texte biblique. Ces procédés induisent des effets problématiques, spécialement lorsqu'ils s'exercent sur le Nouveau Testament et sur la personne du Christ, qui n'autorise pas une marge

d'interprétation aussi large que pour certains personnages de la Genèse.

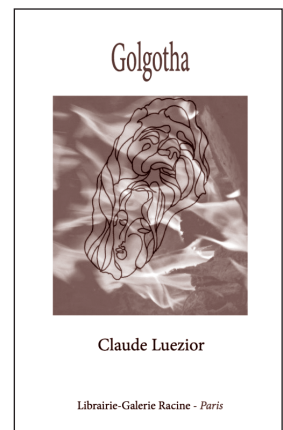
L'agnosticisme de la psychanalyste ne saurait justifier n'importe quelle manipulation du texte ou n'importe quelle critique de l'exégèse pratiquée par l'Église à travers les siècles. L'auteur souligne l'arbitraire de bien des thèses soutenues par Balmary. Et son travail n'est pas moins instructif lorsque, après une présentation du courant rationaliste moderne et de sa déconstruction de l'Écriture, il met en évidence l'impensé philosophique qui structure en profondeur la démarche de Balmary.

Et si la psychologie des profondeurs était commandée, encore plus profondément, par une structure de pensée philosophique qui seule rend compte des prises de position relativistes sur la liberté, sur le bien moral, sur la nature humaine, présentées comme allant de soi?

Enrique Bermejo

SPIRITUALITÉ

Claude Lueziior
Golgotha
 Paris, Librairie-Galerie Racine 2020,
 94 p.



Livres ouverts

PSYCHOLOGIE

Lytta Basset

Faire face à la perversion

*Des ressources spirituelles
inattendues*

Paris, Albin Michel 2019, 416 p.

Ce poème à la vie, qui intègre la mort, a été écrit à l'âge de 17 ans et publié 50 ans plus tard ... sans une retouche ! Le jeune Claude Luezior avait déjà l'intuition de ce chemin de chacun, depuis la crucifixion jusqu'à la résurrection. Nos blessures prennent racine dans les ténèbres au bas de la Croix et nous devons tous assumer le goût amer « d'une éponge imbibée de vinaigre ». Dans notre « faim / D'éternité », nous atteindrons le troisième jour « où s'embrace l'attente ». Jour de résurrection, d'enfantement renouvelé. Un chant éclate, creuse le sens, élève les « mains des siècles à venir ».

Auteur prolifique, médecin, écrivain, Claude Luezior a publié romans, nouvelles, poèmes, livres d'art... Ici, le dépouillement des phrases, leur densité, leur intensité nous font vibrer dans le silence. On est dans un réel où une « flaque de lumière » surgit au visage de la femme. On s'arrête à chaque page pour lire entre les blancs, en résonance avec le texte et les dessins minimalistes, effectués au crayon d'une main errant sur la page.

Ce n'est pas étonnant qu'Albert Longchamp (alors qu'il était encore provincial des jésuites de Suisse et rédacteur en chef de *choisir*) ait préfacé ce livre (édité des années plus tard) : « On peut risquer sa vie pour une lueur d'espérance. Et rien de ce qui sera donné là, ne sera perdu. »

Marie-Thérèse Bouchardy



L'Espace-Payot réservé à l'accueil de Lytta Basset, venue présenter son dernier livre à Genève le 29 février 2020 dans le cadre du cycle *Un auteur, un livre*, était trop restreint. Faut-il encore la présenter ? Écrivaine, conférencière et théologienne protestante, ses livres ont atteint de nombreuses personnes tant sa puissance de recherche, d'observation, de travail et d'écriture est remarquable. Ses investigations dans la nature humaine et dans la Bible, son accompagnement thérapeutique et son expérience sont une richesse de vie et de réflexion.

La perversion ? Le phénomène est vieux comme le monde, mais nous en sommes devenus plus conscients. La table des matières nous renseigne sur son large champ : hypocrisie, complot, manipulation, harcèlement, mensonge, confusion, inversion des culpabilités, accusation de folie, humiliation, emprise... « Aucune activité humaine n'est à l'abri de la perversion de la parole - ni le vaste champ de spiritualité ni celui des psy. »

Si la psychologie apporte des outils de défense, la spiritualité peut aider à en sortir. Et c'est là l'apport de Lytta Basset qui, après avoir relu les évangiles dans la perspective de cette problématique, montre comment Jésus, continuellement agressé, a des paroles et des attitudes propres à déjouer les pièges et la violence de ceux qui le rejetaient. Elle examine les mécanismes de ces attitudes perverses et comment il y a répondu.

La ligne de force et la leçon de l'Évangile - « l'extrême lucidité sur autrui ne va pas sans l'extrême lucidité sur soi-même » - ouvre une perspective spirituelle aux « victimes » pour qu'elles sortent de leurs difficiles situations. Dans la Bible, d'autres textes peuvent éclairer le sujet : les Psaumes (p. ex. le Ps 64) disent « l'authenticité bouleversante qui met à jour ses situations de perversité ». On découvre ailleurs (Abel et Caïn, p. ex.) « d'innombrables recommandations de prudence, de vigilance, de lucidité face à la perversion » et des appels à nous en « différencier, à la nommer, à parler vrai ». Il s'agit de rentrer en soi-même, de prendre le temps de la réflexion et du discernement, de nous enraciner dans l'Être (« Je Suis », dit Jésus), de se relier à son Origine et de découvrir son Égo divin « qui tient son existence d'un Autre que lui ».

Il y a quatre interlocuteurs dans ce livre : l'auteure qui a vécu dans sa chair des destructions perverses ; l'auteure-thérapeute qui accompagne des patients ; Jésus tout au long de sa vie ; et le lecteur qui trouve des outils pour relire sa vie à la lumière de ces investigations, dans une plus grande lucidité.

Marie-Thérèse Bouchardy

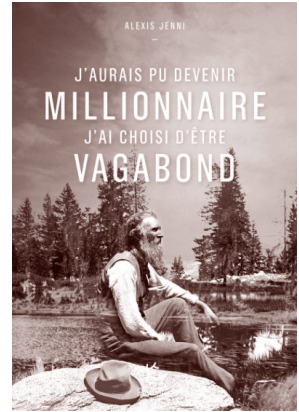
LITTÉRATURE

Alexis Jenni

J'aurais pu devenir millionnaire

J'ai choisi d'être vagabond

Paris, Paulsen 2020, 220 p.



Dans les vagabondages de l'été, j'ai découvert ce livre qui invite le lecteur à sortir de ses stabilités. « Écrire est une machine à comprendre », a dit son auteur dans une interview à *choisir* [n° 681, 2016, p. 19]. Ce dernier livre d'Alexis Jenni, écrivain français né en 1963 et lauréat du Prix Goncourt 2011, est une biographie de John Muir (1838-1914). « C'est l'homme le plus libre que j'ai jamais rencontré », disait de lui Théodore Roosevelt.

De son Écosse natale, où il est élevé à la dure par un père presbytérien de stricte observance, John Muir gagne à onze ans les États-Unis, avec sa famille en exode, et quitte l'école pour défricher un bout de terre dans le Wisconsin. « Dans cette ferme installée au bord du monde policé, il connut une enfance rude et sauvage, pas toujours facile, mais à laquelle il est reconnaissant de lui avoir appris l'essentiel, l'essentiel au sens propre : l'essence, la vie, l'amour de toutes les créatures. » Il travaille dur avec ses frères et sœurs, sous « la

Livres ouverts

volonté inflexible de leur père, avec une ténacité exceptionnelle».

Vers 15 ans, il vole chaque jour quelques instants pour la lecture et se met à inventer différentes machines. Habile, inventif, mais timide et casanier, il quitte sa famille, s'inscrit à l'université, puis devient botaniste. «Animé par l'envie de pénétrer toujours plus loin dans la beauté divine, infinie, vivante, il quitte l'Université du Wisconsin pour l'université de la Nature Sauvage.» *J'aurais pu devenir millionnaire, j'ai choisi d'être vagabond*: voilà son programme de vie et il s'y tiendra durant les cinquante années à venir. «Je me suis mis en route, libre et joyeux, le 1^{er} septembre 1867. Mon projet était d'aller simplement droit devant moi, approximativement au sud, par le chemin le plus sauvage.»

Il dessine et consigne tout sur des carnets qui ne le quitteront jamais et dont les contenus seront retranscrits et publiés après sa mort. «C'était vif, drôle et poétique, c'était le voyage d'un baladin qui va sur les routes et cueille le bonheur du jour, les paysages, les anecdotes et qui les restitue au plus simple, au plus vivant [...] Tout résonne en lui et nous touche par sa grande sensibilité, sa liberté intérieure.» Son âme est «cristalline, affûtée, en éveil permanent». Alexis Jenni le compare à Bashō, le moine errant et poète de l'ancien Japon.

Floride, Cuba, Caraïbes, Panama, Californie, Alaska puis un tour du monde. Il trouve l'extase sur les hauteurs de la Sierra de Californie, au-dessus de la vallée de Yosemite. Il lit tout ce que la science du moment produit, commence à écrire des articles scientifiques et des livres et entretient des relations épistolaires abondantes.

John Muir se révolte devant la nature maltraitée, les forêts détruites et mène un combat «écologique», car la destruction de la Nature annonce la destruction de l'Homme. Il initie ainsi le projet du Parc national de Yosemite et fonde en 1892 le Sierra Club, la plus ancienne association de protection de la nature du monde qui vise à protéger la Sierra Nevada.

L'auteur de cette biographie laisse parler son cœur et témoigne avec amitié et empathie de son émerveillement pour cet homme disparu depuis un siècle, «personnage fantastique et barbu, un vagabond magnifique, libre et plein d'humour (...) Muir est l'ancêtre de toutes les explorations, de toutes les joies du premier pas dans la Nature, quelle que soit l'ampleur de ces pas.» Domage que son nom ne soit pas mentionné sur la page de couverture du livre...

Marie-Thérèse Bouchardy

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Couvre-feu

Que voulez-vous la porte était gardée
Que voulez-vous nous étions enfermés
Que voulez-vous la rue était barrée
Que voulez-vous la ville était matée
Que voulez-vous elle était affamée
Que voulez-vous nous étions désarmés
Que voulez-vous la nuit était tombée
Que voulez-vous nous nous sommes aimés.

Paul Éluard (1942)